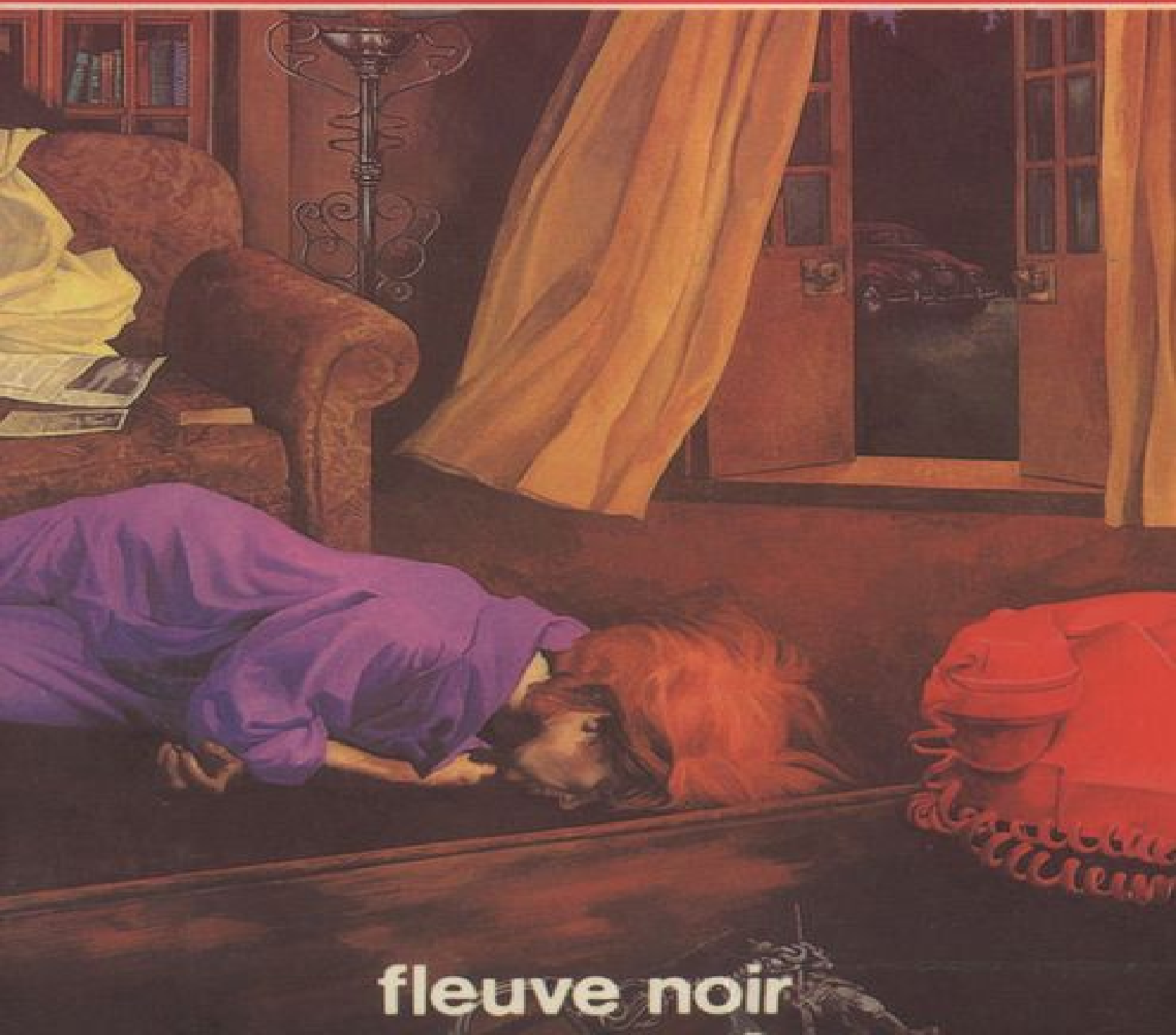


ANTICIPATION

CHRISTOPHER STORK

LA FEMME INVISIBLE



fleuve noir

CHRISTOPHER STORK

LA FEMME INVISIBLE

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière – PARIS VI^e

OceanofPDF.com

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1981, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-01806-6

OceanofPDF.com

À Geneviève G. qui m'a mis sur la voie de l'invisibilité
mais n'est pas invisible, heureusement pour ses amis.
Affectueusement.

C. S.

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

Carole Gray regarda ses mains et poussa un soupir de découragement. Décidément, rien n'y faisait, ni les crèmes, ni les lotions, ni les soins de la manucure. Ses doigts, rongés par les acides et les divers produits qu'elle manipulait dans son laboratoire, étaient rêches et râpeux. « Comme une langue de chat, disait Michael en riant, et il y a des moments où ce n'est pas du tout désagréable. » « Des mains de lavandière, oui ! songea Carole en débouchant son flacon de vernis à ongles avec un haussement d'épaules. Et encore ! Une lavandière au moins a les mains propres ! Moi, avec ces taches brunes ou vertes, j'ai l'air d'avoir une maladie de peau ! Je me demande bien pourquoi je me donne la peine de mettre ce vernis... Et pourquoi, d'ailleurs, je me donne la peine de sortir ce soir... Ces Malcolm sont horriblement ennuyeux... »

Elle faillit reboucher le flacon, puis interrompit son geste et se regarda dans la glace de sa coiffeuse.

« C'est idiot ! Je suis coiffée, maquillée, habillée, je ne vais quand même pas me mettre en pyjama et en peignoir à cette heure-ci... Et que faire de ma soirée ? Manger n'importe quoi sur mes genoux en regardant n'importe quoi à la télé et être obligée de prendre un cachet pour m'endormir plus vite ? Oui, on s'ennuie chez les Malcolm, mais on s'ennuie tard et en groupe... Et puis, qui sait ? Il y aura peut-être, dans la bande, un homme qui me plaira et à qui je plairai... malgré mes mains de lavandière... et le reste... »

La jeune femme jeta un coup d'œil dénué de tendresse à ses cheveux d'un blond fadasse, son nez un peu camard, ses lèvres trop épaisses et, au terme de cet examen, se tira la langue avec une grimace hargneuse.

« La nature ne t'a vraiment pas gâtée, ma pauvre fille, se dit-elle. Oui, bon, j'ai la taille fine, des seins plutôt réussis dans le genre menu et des jambes passables. Mais cette tête, quel désastre ! Je ne suis même pas

franchement laide ! Neutre, insipide, un visage si banal, si quelconque qu'on l'oublie sitôt aperçu. Quand il est d'humeur agréable, Michael m'assure que mes yeux sauvent tout. « Des yeux qui pétillent d'intelligence », dit-il. Moi, je veux bien, mais où est l'avantage ? L'intelligence chez une femme décourage les hommes et même les inquiète. Ils ont peur de se trouver surclassés tout à coup... Oui, je donnerais volontiers toute mon intelligence pour devenir une de ces ravissantes idiotes qui traînent derrière elles des cortèges d'adorateurs éperdus. »

Avec un nouveau soupir, Carole se mit à appliquer consciencieusement une couche de vernis transparent sur l'ongle de son pouce jauni par Dieu savait quelle préparation. « Au diable l'intelligence ! pensa-t-elle... Que m'a-t-elle apporté ?

Oui, soit, un métier intéressant et un poste important dans un laboratoire. Mais à part ça ? Un mariage raté et, aujourd'hui, à trente ans, la solitude. Parce qu'à part les quelques soirées que Michael daigne me consacrer, et seulement pour faire l'amour, je suis seule, totalement seule et, de toute évidence, destinée à le rester...

Au fond, je rebute les hommes, et ce n'est pas uniquement à cause de mon physique. Ils se sentent analysés, critiqués, décortiqués devant moi. « Quand vous me regardez, j'ai l'impression de passer une radioscopie », me disait... Comment s'appelait-il déjà ? Frank... ou quelque chose comme ça... Un gentil crétin en tout cas. Mais, en fait, c'est moi la crétine puisque c'est moi qui suis plaquée ! »

Des larmes lui montèrent aux yeux et elle faillit, une fois encore, reboucher le flacon de vernis. « De l'humeur où je suis, je ferais aussi bien d'aller me coucher tout de suite avec une dose de somnifère... ou de retourner au labo et d'en finir avec cet infernal rapport sur les carbones vitreux... Et puis zut, ma vieille ! Assez de déprime ! Finis ce que tu as commencé, c'est-à-dire tes ongles... Mais qu'est-ce que ça, pour l'amour du ciel ? »

Elle tendit vivement la main gauche vers la lampe de la coiffeuse : sur les cinq doigts qu'elle venait de passer au vernis, le pouce, l'index et le majeur n'avaient plus d'ongle... ou, plus exactement, ils n'avaient plus d'extrémité. Avec un petit cri horrifié, Carole les prit dans sa main droite, les serra et secoua la tête, incrédule. Ses doigts étaient bien là, intacts, jusqu'au bout des ongles dont elle sentait la surface lisse sous sa paume. Mais ces ongles avaient cessé d'être visibles.

— Ce n'est pas vrai ! Je deviens folle ! dit Carole tout haut.

Elle leva la main devant la glace et observa le reflet. C'était incontestable. Son pouce, son index et son majeur étaient comme coupés net à la hauteur de la phalange. Et, sous ses yeux, l'extrémité de l'annulaire et du petit doigt étaient en train de disparaître à leur tour, de se fondre en une sorte de brouillard informe et de moins en moins perceptible.

Carole dut faire un effort pour ne pas se mettre à hurler. Elle repoussa le flacon de vernis avec une soudaine terreur et se prit la tête à deux mains. « Voyons, se dit-elle, pas de panique, ça ne servirait à rien. Il est en train de se passer, là, devant moi, quelque chose d'extraordinaire... Ou bien alors je perds la tête... Mais ce ne serait pas la peine d'en avoir une, et si bien faite paraît-il, pour ne pas m'en servir... Qu'est-ce qui m'arrive ? »

Elle éleva de nouveau la main gauche qui tremblait un peu. Toutes les dernières phalanges étaient maintenant complètement invisibles et le spectacle de ces doigts qu'on aurait dit mutilés lui donna une brusque nausée. Elle les tâta de l'autre main. Non, ils étaient entiers, cela ne faisait aucun doute. « Donc, ils sont simplement – simplement ! – devenus invisibles à l'endroit précis où j'ai appliqué le vernis... Mais que peut bien contenir ce vernis qui provoque un pareil phénomène ? »

Carole Gray reprit le petit flacon plat, de forme triangulaire, et le secoua vigoureusement. Le liquide laiteux, un peu opalin, se colla contre la paroi qu'il couvrit de reflets irisés. « De quoi est fait un vernis à ongles ? se demanda la jeune femme ; il y a de l'acétone là-dedans, non ? Ou de l'acétate d'éthyle plutôt. Et quoi d'autre ? C'est bien la peine d'être une chimiste renommée pour sécher sur une question aussi simple ! Mais ce vernis-ci doit, en plus, contenir quelque chose d'inhabituel, un produit qui modifie l'indice de réfraction du corps sur lequel il se pose... »

Elle dévissa le bouchon du flacon et, à l'aide du petit pinceau dont il était muni, passa une couche de vernis sur un papier à démaquillage. La traînée sécha presque aussitôt mais rien d'autre ne se produisit. Carole secoua la tête. « Évidemment ! Si ce vernis rendait invisible l'endroit sur lequel il s'applique, je m'en serais aperçue plus tôt ! Il faut qu'il y ait autre chose... mais quoi ? »

Ses yeux se fixèrent sur son pouce dont la première phalange portait des taches brunâtres qu'aucun brossage n'avait pu effacer. Prise d'une idée subite, elle les recouvrit de vernis... et haussa, une fois de plus, les épaules :

le vernis séchait, tout bonnement, sur sa peau en y laissant des traces parfaitement visibles.

Carole eut une grimace écœurée en voyant son pouce ainsi maculé. « Affreux ! J'espère au moins que le dissolvant va pouvoir remettre les choses en place ! Je ne me vois pas arriver chez les Malcolm avec une main dans cet état ! » En hâte, elle appliqua le liquide transparent sur son pouce, puis sur ses ongles, frotta énergiquement à l'aide d'un tampon de coton et poussa un soupir de soulagement : sa main était redevenue normale, sauf peut-être au bout du pouce et de l'index où subsistait une trace indécise qu'elle effaça à l'aide d'une nouvelle application de dissolvant.

Carole reboucha soigneusement les flacons et alluma une cigarette d'une main nerveuse. « Donc, la démonstration est faite, pensa-t-elle ; ce n'est pas le vernis à lui seul qui provoque ce phénomène extravagant. C'est sans doute une réaction entre ce qu'il contient et l'un des produits que j'ai manipulés aujourd'hui... Mais lequel ? Il faudrait que je me souvienne de chacun de mes gestes... Et cela même ne me donnerait pas l'explication... Aurais-je découvert par hasard une substance qui provoque l'invisibilité ? Ce serait fantastique... et parfaitement invraisemblable ! »

Elle jeta un coup d'œil à sa montre et sursauta. Elle allait arriver en retard chez les Malcolm et se ferait lourdement plaisanter par Charles, le maître de maison, qui n'avait que sarcasmes pour celle qu'il présentait à tout le monde comme « notre Einstein en jupons ». Cela ne manqua pas.

— Alors ? ricana Charles en lui ouvrant la porte de son appartement ; vous avez eu quelques difficultés à vous extraire de l'éprouvette dans laquelle vous étiez tombée ?

— Charles ! s'exclama sa femme d'un ton de reproche... Laissez cette pauvre Carole tranquille ! Je suis sûre qu'elle a passé une journée épuisante. Regardez la mine qu'elle a...

Carole considéra Gladys Malcolm d'un air froid. Cette petite mijaurée ne manquait pas une occasion de lui être désagréable tout en affectant une cordialité débordante.

— Venez, ma chère, venez que je vous présente, disait Gladys en prenant la jeune femme par la main ; mais vous connaissez déjà tout le monde, je crois...

Carole dut faire un réel effort pour sourire. Oui, hélas, elle les connaissait tous, les Reed, les Cochran, les MacKay, le colonel Henning... « Encore

une soirée où l'on ne parlera que des chapeaux de la reine et du dernier Derby d'Epsom, songea-t-elle... À moins que le colonel ne veuille bien nous faire part de ses prévisions sur la troisième guerre mondiale... J'aurais dû rester chez moi... »

— Ah mais non ! s'exclamait Gladys Malcolm. Je ne crois pas que vous ayez jamais rencontré Philip Holmes... du moins chez moi...

Cette fois, Carole n'eut aucun mal à sourire. L'homme qui lui serrait la main en inclinant un peu sa haute taille avait ce genre de visage fin et spirituel auquel elle avait toujours été sensible.

— Mais moi, j'ai beaucoup entendu parler de vous, dit-il en fixant ses yeux gris-vert sur la jeune femme. J'ai même lu votre communication sur les utilisations possibles de l'arséniure de gallium... sans y comprendre grand-chose, je l'avoue...

Carole Gray sursauta.

— Bon Dieu ! L'arséniure de gallium ! C'est peut-être ça l'explication ! dit-elle d'une voix sourde.

— Je vous demande pardon ? fit Holmes d'un air surpris.

Carole rougit violemment.

— C'est moi qui vous prie de m'excuser, murmura-t-elle. Tout à l'heure, dans ma... dans mon laboratoire, j'ai assisté à un phénomène curieux et vous venez, d'un mot, de me donner un début de piste...

— J'en suis fort heureux, répondit Philip Holmes en souriant.

— Et, à partir de maintenant, ma chère, intervint Gladys, faites attention à tout ce que vous direz. Car l'homme que vous avez devant vous a beau prétendre travailler au ministère de la Guerre, tout le monde, à Londres, sait qu'il fait partie de l'intelligence Service !

— Si tout le monde le savait, je serais un bien mauvais agent de renseignements ! répondit Holmes avec ironie. Et je vous signale, Gladys, qu'on ne dit plus Intelligence Service mais Secret Intelligence Service, pour que nul n'en ignore.

— Je me demande encore pourquoi on a abandonné cette bonne vieille appellation de Military Intelligence, ronchonna le colonel Henning qui s'était approché.

— À cause de George Bernard Shaw, ricana le maître de maison en tendant un verre de sherry à Carole ; c'est toujours votre poison préféré, n'est-ce pas, chère amie ?

— Et qu'est-ce qu'il a encore dit, celui-là ? demanda le colonel en plissant les lèvres sous son épaisse moustache jaunie par le tabac.

— Qu'en matière d'intelligence, il fallait distinguer trois catégories bien précises, répondit Charles Malcolm ; l'intelligence humaine, l'intelligence animale... et l'intelligence militaire !

Plusieurs rires s'élevèrent, tandis que le colonel secouait la tête d'un air bougon. Carole vit avec plaisir que Philip Holmes riait, lui aussi.

— Vous ne vous sentez pas visé, bien qu'employé au ministère de la Guerre ? demanda-t-elle.

— Nullement ! assura Holmes avec une expression amusée. Il faut dire que je m'intéresse surtout aux ordinateurs et, très précisément, aux mémoires microscopiques qui utilisent des dérivés du gallium. D'où mon intérêt pour votre communication remarquable...

— Remarquable mais incompréhensible, disiez-vous, fit la jeune femme en riant.

— C'est ma faute, non la vôtre, affirma Holmes. Je suis électronicien, pas chimiste et... et vous savez ce que sont les fossés qui séparent de plus en plus les spécialistes...

— Hélas ! Vous connaissez le dernier mot qui court les labos de Londres à ce propos ? Un spécialiste est un homme qui est censé en savoir toujours plus sur un sujet de plus en plus réduit. Si bien qu'à la limite, le spécialiste idéal serait celui qui saurait tout sur rien...

L'éclat de rire de Philip Holmes plut à Carole. « Il a presque un rire de gosse, pensa-t-elle, et pourtant il n'y a rien de puéril en lui... Ce visage tanné, ces petites rides au coin des yeux, ce menton carré, volontaire, c'est un homme... Je me demande quel âge il peut avoir... Trente-cinq ans ? Quarante ? »

À table, elle constata avec plaisir qu'elle était assise à côté de Holmes et, très vite, leur conversation particulière les isolait du reste de l'assemblée. Holmes décrivit avec un humour parfois un peu cruel les difficultés qu'il rencontrait dans ses rapports avec certains vieux militaires de carrière.

— Pour eux, disait-il, ce qu'on a toujours fait et qui a donné de bons résultats doit continuer à se faire. Si on les écoutait, nous en serions encore, en matière d'armement, au stade de l'arbalète ou de l'arquebuse.

— Ce serait peut-être préférable, non ? demanda Carole.

— Incontestablement ! répondit Philip Holmes avec un sourire narquois... À la condition, bien sûr, que tout le monde en soit au même point !

— Soit ! Mais c'est bien parce que tout le monde veut imiter tout le monde, dans ce domaine comme dans bien d'autres, que nous en sommes là. Je veux dire : capables de détruire plusieurs fois notre planète...

— Quatre-vingts fois, précisa Holmes en hochant la tête. Mais que voulez-vous faire pour sortir de ce cercle vicieux ?

— Et ça ne vous gêne pas un peu de... de collaborer à cette course à l'abîme.

Holmes but une gorgée de vin et s'essuya les lèvres avant de répondre.

— Si, cela me gêne, admit-il avec une gravité soudaine, et puis je me dis qu'après tout, nous y collaborons tous...

— Ah non ! Pas moi ! s'exclama Carole avec énergie.

Les yeux gris-vert de Holmes eurent une lueur amusée.

— Mais si, Miss Gray, vous aussi vous travaillez pour la guerre !

— Ça par exemple ! Et comment, je vous prie ?

— En poursuivant vos recherches sur le gallium par exemple. Elles me servent dans la mise au point de mes ordinateurs qui, eux-mêmes, serviront à calculer la trajectoire de missiles à tête nucléaire. Je vous dis que nous sommes tous dans le même bain... Au fait, ajouta-t-il, vous parliez tout à l'heure d'un phénomène curieux qui s'est produit dans votre laboratoire. Serait-il indiscret de vous demander...

— Ah non ! cria Gladys Malcolm depuis l'autre côté de la table ; vous n'allez pas continuer vos messes basses et vous mettre à parler boutique tous les deux ! Philip, qu'est-ce que vous avez pensé du dernier film de Fellini ?

Carole lui fut presque reconnaissante de son interruption.

« Qu'est-ce que j'aurais bien pu répondre ? se demanda-t-elle... La vérité ? Que le bout de mes doigts était devenu invisible après une application de vernis à ongles ? Il m'aurait pris pour une folle... ce que je suis peut-être après tout... Mais il y a quelque chose à creuser dans cette idée d'arséniure de gallium... J'en ai eu plein les mains aujourd'hui... Supposons que les particules qui me sont restées dans la peau soient entrées en contact avec un type nouveau de chalcogénure contenu dans ce fameux vernis... Il y aurait eu alors transformation du carbone de mon organisme

en carbone vitreux, mais comment ? Il faut absolument que, dès demain, je sache quelle est la composition de base d'un vernis à ongles... Ce ne doit quand même pas être un secret d'État ! »

Elle tressaillit. La voix de Charles Malcolm venait de s'élever au bout de la table.

— Et voilà encore une fois notre Einstein en jupons plongé dans de savantes méditations ! ricanait-il. À quoi pensiez-vous, chère amie ?

— Euh !... À rien de bien intéressant, excusez-moi, murmura Carole en rougissant un peu. De quoi parliez-vous ?

— De cet illusionniste extraordinaire qui passe en ce moment à l'*Apollo*, répondit le maître de maison, et surtout du numéro qu'il intitule « L'homme invisible ». Vous l'avez vu ?

Carole tressaillit à nouveau.

— Non, dit-elle d'un ton embarrassé. Cela consiste en quoi, exactement ?

— Pendant plusieurs minutes, l'illusionniste en question – il s'appelle Radjah quelque chose – fait évoluer sur la scène un tas d'objets divers, un parapluie, un chapeau, un manteau, une canne, que sais-je, qui se déplacent dans les airs comme s'ils étaient portés, ou tenus, par un homme invisible. C'est hallucinant ! On jurerait que le personnage de H. G. Wells est là, devant vous ! Du coup j'ai relu son roman et j'ai été frappé par une chose : c'est que le héros de Wells, le malheureux Griffin, ne sait absolument pas quoi faire de son invisibilité ! Il parle bien, à un moment donné, de tout ce que cela peut représenter pour un homme : le mystère, le pouvoir, la liberté mais...

Une quinte de toux l'interrompt.

— Charles, tu fumes trop ! protesta sa femme.

— Mais tout ce que Griffin fait de son pouvoir, reprit Charles après avoir bu une gorgée de vin, c'est de courir les rues de Londres, tout nu, et en hiver le pauvre bougre, avant d'aller se faire lyncher misérablement dans je ne sais plus quel patelin.

— Mais qu'aurait-il pu faire d'autre ? demanda Herbert Cochran de sa voix sonore d'avocat. Que feriez-vous, tous, si vous étiez invisibles ?

— Ah, pour moi, je le sais ! assura Betty Cochran avec vivacité. J'en profiterais pour te surveiller, Herbie chéri !

Il y eut des sourires moqueurs autour de la table : les infidélités de Cochran étaient notoires dans le groupe. L'avocat fronça les sourcils et se

tut.

— Moi aussi, je le sais ! s'exclama Gladys Malcolm de sa voix aigrette. Je me glisserais chez les gens et j'écouterais ce qu'ils disent de moi quand ils me croient partie.

— Ce serait sans doute assez pénible pour vous ! dit son mari avec une grimace narquoise. Moi, mes amis, mon premier soin serait d'aller discrètement couper la gorge à quelques-unes des canailles politiques qui déshonorent l'humanité. Et puis après... ma foi, je ne sais pas...

— Voler une banque, peut-être, suggéra quelqu'un.

— Plutôt une bijouterie, rectifia une femme.

— Ce serait en tout cas une arme formidable, dit le colonel Henning d'un air gourmand, l'arme absolue en quelque sorte. Vous voyez ça, vous, un régiment, que dis-je, une division d'hommes invisibles qui se glisse dans les rangs ennemis et massacrent tout sur leur passage sans que personne y comprenne rien...

— Et vous, que feriez-vous si vous étiez invisible ? demanda Philip Holmes à Carole. Mais qu'avez-vous ? ajouta-t-il d'une voix inquiète. Vous êtes souffrante ?

— Ce n'est rien, je vous assure, murmura la jeune femme en se passant la main sur le front, juste un peu de migraine... Ce que je ferais en femme invisible ? Je crains bien de n'avoir pas la moindre idée sur la question... Mais ce que je voudrais, c'est lire le roman de Wells, car je vous avoue à ma honte...

— Je vous le prêterai avant de partir, chère amie, promet Charles Malcolm. Et maintenant, si nous allions poursuivre ce petit jeu au salon...

CHAPITRE II

Carole poussa un cri aigu et se redressa dans son lit, le front couvert de sueur, le cœur battant la chamade. D'un geste, elle alluma sa lampe de chevet et regarda autour d'elle avec un reste de panique... L'horrible cauchemar ! Mais quelle idée aussi de lire « L'homme invisible » de Wells juste avant d'aller se coucher ! Il lui était apparu dans son sommeil, bien sûr, terrifiant avec les bandages qui lui entouraient le visage, ses grosses lunettes noires, ses favoris épais, mais bien plus monstrueux encore quand il s'était mis à se déshabiller.

Carole avait d'abord vu surgir un corps sans tête, puis des bras sans mains, un torse sans bras ni jambes. Ensuite, il n'y avait plus rien eu de visible dans la chambre mais, sur elle, le poids d'un corps nu qui l'étreignait et dont elle savait, pour quelque raison mystérieuse, qu'il était celui de Philip Holmes. Et la présence de ce corps s'était faite si précise, si proche du sien et, d'une certaine manière, si troublante pour elle qu'elle avait failli s'abandonner à l'étrange plaisir qui naissait au sein même de son épouvante.

La jeune femme s'assit sur le bord de son lit, s'épongea le front et la figure avec un mouchoir et jeta un coup d'œil sur sa montre.

« Quatre heures du matin ! pensa-t-elle, accablée ; je ne me rendormirai plus sans somnifère et si j'en prends maintenant, je serai vaseuse toute la journée... Quel rêve absurde et répugnant ! C'est tout moi, ça ! Faire un rêve érotique qui se transforme en cauchemar ! Et, pour comble, avec cet homme que je connais à peine, bien que je le trouve fort sympathique... Et ce thème de l'invisibilité qui n'a cessé de me poursuivre toute la soirée... À croire que ces gens avaient deviné ce qui me préoccupait depuis cette stupide histoire de vernis... Le vernis ! Voilà le moment ou jamais d'en chercher la composition ! Plutôt travailler que de rester ici à me morfondre parce que j'ai failli faire l'amour avec un fantôme... »

Elle passa rapidement un peignoir, quitta la chambre, gagna son bureau et sortit d'une armoire la boîte de carton qui contenait les fiches des ouvrages de sa bibliothèque, rangés par thèmes. Une demi-heure plus tard, elle regardait avec satisfaction le feuillet sur lequel elle venait de prendre des notes :

« Acétate de cellulose, esters de cellulose, résines polyacides et polyalcools, acétylcitrate de triéthyl, bentomite modifiée, éthyl glycol. »

« Ce qu'il faudrait savoir maintenant, se dit-elle en pointant chacune des substances qui composaient le vernis à ongles, c'est ce qui est entré en réaction avec l'arséniure de gallium que j'avais sur les mains – je prends ceci comme hypothèse de départ – pour aboutir à la formation d'un carbone vitreux dont l'indice de réfraction soit égal à celui de l'air... par liaison covalente sans doute, c'est à étudier... En tout cas, c'est au niveau des composés formés à partir du gallium qu'il faut chercher... Mais il me manque un agent de liaison. Ah ! J'ai presque envie d'aller tout de suite au labo pour y voir plus clair... Si j'ose employer une pareille expression à propos d'invisibilité ! »

Elle laissa retomber le feuillet, se renversa contre le dossier de sa chaise, alluma une cigarette et regarda rêveusement les volutes de fumée se dissiper dans les rayons de la lampe.

« L'invisibilité... Admettons un instant que je sois sur la piste qui y mène... Et alors ? Et après ? À quoi cela pourra-t-il m'avancer ? Avant d'aller plus loin, il faudrait peut-être que je médite sur le cas du héros de Wells, ce malheureux Griffin qui n'a su que faire de sa découverte et qui, finalement, en est mort... Et le comportement des gens que j'ai vus ce soir, chez les Malcolm, était éloquent à cet égard. Eux non plus ne savaient pas très bien ce qu'ils feraient s'ils étaient invisibles. L'un voulait jouer les voyeurs, l'autre parlait de piller une banque ou une bijouterie. Le plus pratique, si j'ose dire, c'est encore ce brave colonel Henning qui y voyait l'arme absolue, ce qui ne me semble pas faux d'ailleurs.

« Quant à Philip Holmes, quand je lui ai demandé comment il se comporterait dans le rôle de l'homme invisible, il a eu un petit sourire sarcastique et s'est tu... Après tout, si c'est un espion comme le suggérait Gladys Malcolm, l'invisibilité lui conviendrait à merveille... Curieux homme... Séduisant, c'est incontestable, et secret, ce ne l'est pas moins... J'ai eu du plaisir à parler avec lui... Et, tout à l'heure, dans mon cauchemar, encore plus de plaisir à... Assez, idiotie ! »

Un peu rouge, Carole se leva, alla boire un verre d'eau dans sa cuisine et regarda par la fenêtre. La nuit pâlisait. La rue était déserte. Tout le quartier de Finsbury Park dormait encore profondément. La jeune femme observa avec attention les fenêtres fermées, les façades aveugles des immeubles qui s'étendaient devant elle.

« Être invisible, pensa-t-elle, ce serait pouvoir entrer librement dans toutes ces maisons, me glisser dans ces chambres, entendre et voir ce qui s'y dit, ce qui s'y fait, comme Asmodée dans « Le diable boiteux »... Et alors ? Qu'est-ce que cela m'apportera, m'apprendra ? Le secret des êtres ? Mais ce secret est-il plus aisément perceptible quand les êtres sont seuls, ou croient l'être ? Ce n'est pas sûr... Et puis, même si je possédais ce secret, qu'en ferais-je ? Dominer les autres, les asservir par la peur ainsi que le voulait le héros de Wells ? À quoi bon ? »

Elle revint dans son bureau et feuilleta distraitement le roman qui lui avait valu son rêve. En le reposant, elle fit tomber le billet hâtivement griffonné qu'elle avait reçu le matin même de son amant.

« Ma charmante, disait-il, mon rédacteur en chef est devenu fou et a décidé, semble-t-il, de me rendre fou à mon tour : tous mes soirs de la semaine sont bloqués au journal. Il faudra donc patienter jusqu'à lundi prochain pour jouer à nos jeux favoris. J'en suis navré mais... tu ne perds rien pour attendre. Michael. »

D'un geste irrité, la jeune femme froissa le billet et le jeta dans la corbeille à papier. Ce Michael était vraiment d'une désinvolture incroyable ! Il ne venait chez elle que pour faire l'amour et ne s'en cachait pas. « Au moins est-il sincère, songea Carole, mais voilà ! L'est-il vraiment ? Va-t-il réellement passer toutes ses soirées au journal ? C'est là qu'il serait amusant d'être invisible, de le suivre, de le surprendre peut-être dans sa chambre en compagnie d'une autre femme, de regarder ce qu'ils font ensemble, de voir s'il agit avec elle comme avec moi... Oui, ce pourrait être drôle... et excitant, qui sait ?... »

Le souvenir de son rêve lui revint brusquement et elle sentit une soudaine chaleur l'envahir. « Et ce Philip Holmes ? Qui est-il ? Que fait-il ? Est-ce effectivement un espion ? Si j'étais invisible, je le saurais très vite... Je pourrais même surprendre des secrets d'État... Et, à propos de secrets, j'arriverais enfin à découvrir ce que le vieux Montebello fabrique à

longueur de journée derrière la porte verrouillée de son labo... Formidable ! Je saurais enfin si, oui ou non, il a pillé mes travaux pour faire avancer les siens ! »

Un sourire moqueur lui monta aux lèvres. Le professeur Alfred Montebello était le patron tout-puissant des laboratoires Bray and Thompson où travaillait la jeune femme et, à ce titre, il passait pour puiser sans vergogne dans les rapports de ses subordonnés et s'approprier leurs découvertes. Le prendre la main dans le sac serait une œuvre de justice... Oui, à tout prendre, l'invisibilité présenterait sans doute certains avantages...

Carole eut un petit rire amusé en rouvrant le roman de Wells.

« Oui, mais à la condition de ne pas répéter les erreurs de Griffin. À commencer par le procédé même qu'il utilise, cette substance qu'il absorbe et qui lui décolore le sang et les tissus. Absurde ! Le pauvre homme est obligé de vivre tout nu pour être invisible et de se couvrir des pieds à la tête s'il veut passer inaperçu, ce qui, bien entendu, attire l'attention de tout le monde... Il faut que je trouve le moyen de me rendre invisible mais aussi de redevenir visible à volonté... Et ce ne sera pas en m'enduisant le corps de vernis à ongles ! Voyons d'un peu plus près cet arséniure de gallium... »

Elle attira vers elle son fichier et se mit à le consulter avec un intérêt grandissant.

*

* *

Dans son bureau de King's Road, Philip Holmes referma d'un coup sec le volume qui se trouvait devant lui. Inutile d'insister ! Il ne tirerait rien ce matin de ces colonnes de chiffres et de formules sur lesquelles il ne parvenait pas à se concentrer.

Il bourra sa pipe, l'alluma et se mit à en tirer de petites bouffées nerveuses. Parfaitement stupide, l'état dans lequel il se trouvait depuis hier soir ! À trente-huit ans, et avec son passé, se laisser à ce point impressionner par une femme ! Et même pas jolie, cette Carole Gray ! Des cheveux ternes, un vilain nez, de grosses lèvres presque vulgaires. Le buste était joli, en revanche, et les jambes parfaites... Mais il y avait d'abord ces

yeux, ces yeux d'un gris très doux et lumineux en même temps, surtout quand elle s'animait comme lorsqu'ils avaient parlé ensemble...

Avait-elle ressenti le même plaisir que lui quand le contact s'était établi entre eux, cette sorte de complicité intellectuelle vive et aisée qui avait rendu leur conversation si prenante ? Oui, sans doute... Ses yeux s'étaient mis à briller, son visage s'était coloré, ses mains s'agitaient en tous sens comme pour souligner ses phrases... Bien vilaines, ces mains, d'ailleurs, tachées et comme rongées par endroits... Ses travaux de laboratoire sans doute. Mais ses gestes avaient une certaine grâce...

Philip Holmes haussa les épaules et tira un peu plus fort sur sa pipe qui grésilla. Bon, et après ? Il avait rencontré hier soir une femme incontestablement intelligente et cultivée qui, malgré son physique quelconque, sinon ingrat, avait un charme certain. Il avait échangé avec elle un certain nombre de propos brillants ou profonds – c'était du moins son impression – et ils s'étaient quittés apparemment fort contents l'un de l'autre.

Était-ce une raison, bon sang, pour n'avoir plus pensé qu'à elle depuis et, cela, toute la nuit ou presque ? Était-ce une raison pour avoir cherché son nom dans l'annuaire des téléphones où il ne figurait d'ailleurs pas ? Et, s'il l'obtenait – de Gladys Malcolm par exemple, laquelle ne manquerait pas d'en parler à ses chères amies – que dirait-il à Carole Gray ?

« Que j'ai envie de la revoir, comme ça, tout simplement ? se demanda-t-il. Elle me trouvera bien sans-gêne, j'imagine, et, en tout cas, fort pressé. Et puis quoi ? À supposer qu'elle accepte une invitation à dîner et même que je lui fasse la cour, dans quoi vais-je m'engager ? Que puis-je lui offrir de sérieux, de solide avec ce que je fais ici... et ce que j'ai à faire ailleurs ? Et après ce que j'ai vécu et les traces que j'en ai gardé ? Philip, mon bon ami, tu n'es qu'un âne, tu n'es qu'un sot ! On ne tombe pas amoureux à ton âge et avec tes occupations ! Si Hutchinson apprenait ça, il en serait malade de rire... Eh bien, qu'il en crève, ce vieux puritain ! Je vais téléphoner à cette pimbêche de Gladys et tant pis si mon histoire fait ensuite le tour de Londres ! »

Il reposa sa pipe, forma le numéro des Malcolm et obtint presque aussitôt Gladys. Après quelques phrases polies sur l'excellence du dîner et la réussite de la soirée, il dit enfin, du ton le plus négligent qu'il put se donner.

— À propos, j'ai oublié de poser une question technique à votre amie, Miss Gray. Auriez-vous par hasard son numéro de téléphone personnel ?

Le rire de Gladys lui fit grincer des dents.

— Une question technique, allons donc ! dit Gladys. Mon pauvre Philip, vous me prenez vraiment pour une idiote ! Vous pensez que je n'ai pas remarqué – comme tout le monde d'ailleurs – l'intérêt que vous portiez à notre Einstein en jupons ? Charmante fille d'ailleurs. Dommage qu'elle attache plus d'importance à son intelligence, qu'elle surestime un peu je crois, qu'à son rouge à lèvres ou à ses mains.

« Chipie ! » pensa Philip avec irritation.

— Son numéro de téléphone, continuait Gladys. Voyons... je dois l'avoir ici quelque part... Mais vous aurez du mal à l'obtenir, je vous préviens. Cette pauvre Carole vit dans son laboratoire comme une nonne dans son couvent...

« Bon Dieu ! Le laboratoire ! se dit Philip, furieux. J'aurais pu commencer par là ! Je me serais épargné les propos venimeux de cette mijaurée ! »

Il nota le numéro que Gladys lui donna en riant de nouveau et en ajoutant :

— Et je vous souhaite d'avoir beaucoup de questions techniques à lui poser, mon cher Philip !

Philip Holmes raccrocha, de plus en plus impatienté. « Bon ! Le mal est fait ! pensa-t-il. Dans moins d'une heure, cinquante personnes au bas mot sauront que je m'intéresse de très près à Miss Carole Gray... Eh bien ! Autant leur donner raison ! »

Il allait composer le numéro de la jeune femme quand le téléphone intérieur sonna.

— Holmes, dit une voix sèche, le « grand Sioux » voudrait bien vous voir le plus vite possible à la firme.

— Et que signifie « le plus vite possible » ? demanda Philip.

— Comme d'habitude : tout de suite, répliqua la voix sèche.

— J'arrive, dit Philip d'un ton résigné.

Et il sortit de son bureau tout à fait mécontent de lui et du monde.

CHAPITRE III

Carole Gray observa le liquide visqueux qui était en train de se former devant elle au fond du tube de silice et secoua la tête. Quelque chose ne cadrerait pas avec son hypothèse de départ. Elle venait d'essayer plusieurs combinaisons d'arséniure de gallium avec différents chalcogènes, sélénium et tellure notamment, et d'y ajouter quelques gouttes du vernis à ongles qu'elle avait emporté avec elle. Mais elle n'obtenait rien de plus que des formations qui cristallisaient peu à peu.

« Or ce n'est pas un état cristallisé mais un état vitreux que je veux obtenir, se dit-elle, le seul dont l'organisation des atomes permettrait d'expliquer que le produit ne réfléchisse plus la lumière et assure donc l'invisibilité... Mais il me manque évidemment un élément... À moins que je n'aie eu une hallucination hier soir... »

Elle regarda sa main gauche et, d'un geste décidé, passa le pinceau enduit de vernis sur l'ongle de son pouce. Quelques secondes après, l'ongle semblait se fondre en une sorte de brume de plus en plus transparente puis disparaissait tout à fait en même temps que l'extrémité du pouce. Carole appliqua le pinceau dans le creux de sa paume. Il y laissa une tache blanchâtre et rien d'autre. « Donc l'ongle, et l'ongle seul joue un rôle dans la réaction. Mais lequel ? Beau résultat de ne pouvoir rendre que mes ongles d'invisibles ! Et pourquoi eux ? »

Ses yeux, fixés sur son pouce auquel semblait manquer une phalange, s'agrandirent soudain. « Bon Dieu ! L'ongle ! Le soufre qui se trouve dans la chitine de l'ongle ! Est-ce cela l'explication, le chaînon manquant ? Il faut introduire un sulfure dans ma préparation ! Essayons tout de suite ! »

Elle jeta le tube dans la poubelle, en choisit un autre et se dirigeait vers la table sur laquelle elle avait rassemblé les divers produits dont elle avait besoin quand la porte s'ouvrit.

— Déjà au travail ! Quel zèle ! fit une voix admirative.

Carole jeta un coup d'œil hostile au grand jeune homme blond qui s'avavançait vers elle en souriant. Elle détestait ce Vernon Forbes, avec ses yeux bleus, sa fossette au menton, son sourire de play-boy et ses épaules de demi de mûlée. Elle le détestait parce qu'il lui faisait une cour assidue et obstinée malgré les rebuffades de la jeune femme, parce qu'il passait, dans le service, pour être l'espion personnel du vieux Montebello... et peut-être aussi, simplement, parce qu'il était beau...

— Que voulez-vous, Forbes ? demanda sèchement Carole.

— Rien de spécial, ma chère, assura l'autre en s'approchant, sinon vous dire bonjour et vous demander, pour la deux cent vingt et unième fois cette année, quand vous accepterez de dîner avec moi...

— Je vous ai dit jamais ! riposta la jeune femme. Et maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, j'ai affaire...

— J'y vois beaucoup d'inconvénients, au contraire, dit Forbes en riant, mais je sais comprendre quand je ne suis pas le bienvenu... Adieu donc, ô princesse lointaine... Par exemple ! Qu'est-ce qui est arrivé à votre pouce ?

— À mon pouce ? répéta Carole en enfouissant sa main gauche dans la poche de sa blouse. Mais rien du tout ! Pourquoi ?

— Parce que... C'est incroyable ! Pendant une fraction de seconde, j'ai eu l'impression qu'il lui manquait une phalange...

— Ridicule ! s'exclama nerveusement la jeune femme. Vous cherchez n'importe quel prétexte pour prolonger cette conversation qui m'importune !

Vernon Forbes leva les deux mains comme s'il avait une arme braquée sur lui.

— Bien, bien, ne tirez pas, shérif ! dit-il avec un rire forcé. Je m'en vais... Mais je reviendrai quand le temps ne sera plus à l'orage...

Carole le suivit jusqu'à la porte qu'elle verrouilla d'un geste rageur.

— Idiote ! dit-elle entre ses dents. Pourvu que ce bellâtre oublie ce qu'il a vu !

Elle passa rapidement un chiffon imprégné de dissolvant sur son pouce et revint à sa table. « Nous disions donc : ajouter un sulfure au mélange... Voyons cela d'un peu plus près... »

Une heure plus tard, les yeux fixes, le visage contracté et pâle comme un linge, elle observait le tube posé sur son support, devant elle, ce tube dans

lequel elle venait d'introduire sept substances différentes... et où, maintenant, il n'y avait plus rien !

Cela s'était passé comme dans un rêve ou dans un film fantastique : l'instant d'avant, la préparation était là, bien visible derrière les parois de silice du tube. Carole y avait ajouté l'échantillon de sulfure de cadmium et l'avait mélangé au contenu du tube. Elle avait senti un brusque dégagement de chaleur... Un faible grésillement s'était élevé dans le tube. Une fumée laiteuse avait flotté à la surface du mélange. Lorsqu'elle s'était dissipée, ce mélange lui-même avait disparu...

La jeune femme se laissa glisser de son tabouret, marcha vers sa fenêtre et l'ouvrit toute grande. Elle étouffait soudain. Ses jambes fléchissaient sous elle. Elle s'accrocha des deux mains à la barre d'appui et regarda, sans la voir, la pelouse soigneusement entretenue qui s'étendait trois étages plus bas. « J'y suis donc arrivée ! pensa-t-elle confusément... À quoi ? À l'impossible, au fantastique ! Je viens de donner vie à l'une des plus vieilles légendes de l'histoire de l'humanité... et je n'arrive pas à y croire ! Pourtant c'est là, à quelques mètres de moi... »

Elle referma la fenêtre et s'avança lentement vers la table, sans quitter des yeux le tube qui ne contenait rien en apparence. Elle le sortit peu à peu du portoir avec une sorte de crainte sacrée et le secoua doucement. Le liquide qui s'y trouvait eut un léger clapotement. Carole remit le tube à sa place, s'assit sur le tabouret en face de lui et se prit la tête à deux mains.

« Voilà... C'est là... Cela existe... Reste à savoir ce que je peux en faire... Il faudrait lui trouver un nom, d'abord, à cette substance... La Caroline ? Grotesque ! L'Asmodine, oui, c'est cela, en hommage au « Diable boiteux »... Mais quelle importance ? Je ne vais pas déposer de brevet, non ? Ni faire vendre ce produit en pharmacie ! Soit ! Mais alors quoi ? Tout oublier, me débarrasser de ce tube et penser à autre chose ? Je n'y arriverai pas. Je suis bien trop excitée par ce que j'ai découvert... et bien trop fière aussi, quoique le hasard m'ait beaucoup aidée... »

Elle redressa la tête, prit une pipette de verre et la plongea avec précaution dans le tube. Dès qu'elle toucha la surface du liquide invisible, le bout de la pipette disparut. Carole l'enfonça un peu plus. Cette fois, une bonne moitié de la tige de verre s'évanouit. La jeune femme la retira lentement et poussa une exclamation stupéfaite : le liquide, épais par nature, devait sans doute adhérer encore par endroits à la pipette qui paraissait ainsi

brisée en plusieurs fragments. Mais ces fragments demeuraient rigoureusement alignés dans l'axe de la tige.

Carole l'essuya avec un bout de chiffon. Le verre redevint visible sur toute sa longueur. Mais le produit avait laissé d'étranges taches sur l'étoffe, des taches qui ressemblaient à des trous... « Donc l'Asmodine a un fort indice de viscosité, se dit la jeune femme. À retenir !... Qu'arriverait-il si je m'en mettais sur la peau ? Un dissolvant ordinaire suffira-t-il à m'en débarrasser ? Cela prendrait du temps sans doute... D'ailleurs la solution n'est pas là. Je ne me vois pas me plonger dans une baignoire pleine d'Asmodine et devoir, ensuite, me décaper le corps pour redevenir normale. Et il y aurait le problème des cheveux... et celui des yeux ! Enfin, ce serait refaire la faute du personnage de Wells : je devrais me promener nue dans la rue et les maisons... Pas question ! »

Prise d'une idée subite, elle déchira une bande de chiffon et la plongea dans le tube. Le chiffon cessa apparemment d'exister. Carole le repêcha à tâtons à l'aide de la pipette et le posa devant elle. « C'est vraiment une chose extraordinaire, pensa-t-elle, que cet objet que je ne puis voir et qui pourtant est là, je le sens... » Elle en suivit les contours avec le bout de la pipette puis, prudemment, le toucha du doigt. Le morceau d'étoffe était déjà sec.

La jeune femme l'étala en travers de sa paume et eut un léger frisson : sa main était comme coupée en deux par la bande invisible. « Voilà la solution ! se dit-elle avec fièvre. Il faut me recouvrir tout entière d'un vêtement imbibé d'Asmodine... Quelque chose comme un collant de danseuse ou de gymnaste, avec un capuchon pour dissimuler les cheveux et le visage... Ou une combinaison de plongeur sous-marin, pourquoi pas ? Reste à voir si le caoutchouc absorbera l'Asmodine... Reste aussi à me cacher les yeux... Un masque ou des lunettes dans un verre spécial, peut-être, un verre qui serait fabriqué à partir du gallium par exemple. Tu n'es pas au bout de tes peines, ma fille ! »

Elle tressaillit. Quelqu'un essayait d'ouvrir la porte verrouillée puis frappait à coups redoublés contre le battant en criant :

— Eh bien, Miss Gray, que se passe-t-il ? Vous vous enfermez à présent ?

— J'arrive, monsieur ! répondit Carole d'une voix tendue.

À la hâte, elle reboucha le tube d'essai qui contenait l'Asmodine, glissa le chiffon invisible dans sa poche et marcha d'un pas rapide vers la porte

dont elle tira le verrou.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda le professeur Alfred Montebello en entrant dans le laboratoire. Vous cachez vos petits secrets ?

La jeune femme considéra un instant en silence le visage bouffi, barré par une moustache poivre et sel, les petits yeux noirs qui la fixaient d'un air furieux derrière les verres de myope et eut un haussement d'épaule assez désinvolte.

— Je m'apprêtais à rédiger mon dernier compte rendu d'expérience et je ne voulais pas être dérangée, dit-elle. Vous-même, monsieur, vous n'hésitez pas à vous enfermer quand vous le jugez bon, je crois...

La colère de Montebello parut monter d'un cran.

— Je fais ici ce qu'il me plaît ! cria-t-il d'une voix aigre, mais je ne permets pas à mes employés...

Il appuya fortement sur ce dernier mot.

— ... de m'interdire l'accès de leur lieu de travail. Où est ce compte rendu ? J'en ai besoin...

— Il n'est pas terminé, répondit Carole. Je crois d'ailleurs que je vais emporter mes notes chez moi et l'achever là-bas. Je... je ne me sens pas très bien...

— C'est vrai que vous avez une sale tête, dit brutalement Montebello en la dévisageant. C'est bien, rentrez chez vous. Mais que ce compte rendu soit sur mon bureau demain à huit heures ! Et ne verrouillez plus cette porte !

Quelques instants plus tard, la jeune femme sortait à son tour de son laboratoire. Elle tenait à la main une grosse serviette dans laquelle elle avait placé un certain nombre de produits indispensables, son carnet de notes, le bout de chiffon invisible, et, bien protégé dans son étui de métal, le tube à essai qui contenait l'Asmodine.

Elle alla prendre sa voiture dans le parking réservé aux employés de Bray and Thompson. Mais au moment de se diriger vers le quartier de Finsbury Park où elle habitait, une idée subite lui vint. Elle obliqua dans High Holborn et suivit Shaftesbury Avenue, vers Soho.

*

* *

— Oui, une histoire tout à fait désagréable, répéta Richard Hutchinson à mi-voix en tapotant de la pointe de son crayon sur la plaque de verre qui couvrait son bureau.

Philip Holmes ne répondit pas. D'abord parce qu'il n'y avait rien à répondre. Ensuite parce que le « grand Sioux » était loin d'en avoir fini de son exposé et qu'il détestait être interrompu. « Pourquoi le « grand Sioux », au fait ? se demanda Philip avec amusement ; c'est vrai qu'avec son nez en bec d'aigle, ses pommettes saillantes et son teint couleur brique, on le verrait assez bien dans le rôle d'un chef indien... Mais son surnom doit plutôt lui venir de ce qu'il est toujours sur le sentier de la guerre... et qu'il adore y entraîner les autres, dont moi ! »

— En un mot comme en cent, reprit Hutchinson, il s'agit de savoir à quoi joue le professeur Alfred Montebello, le grand patron des laboratoires Bray and Thompson...

Philip Holmes sursauta.

— Les laboratoires Bray and Thompson ! s'exclama-t-il... Mais, au ministère de la Guerre, nous sommes en contacts réguliers avec eux !

Le « grand Sioux » fronça ses sourcils broussailleux.

— Je le sais bien et c'est pourquoi vous êtes là, répondit-il d'un ton rogue, et laissez-moi poursuivre sans m'interrompre, je vous prie. Je dis qu'il faut savoir à quoi joue Montebello et même s'il joue à quelque chose... Voici les faits... Vous savez comme moi que Bray and Thompson fabriquent pour nous des produits spéciaux qui sont utilisés dans divers engins militaires, les têtes chercheuses par exemple...

Philip Holmes acquiesça d'un geste.

— Cette fabrication est placée sous le contrôle personnel de Montebello. C'est lui qui en détient la procédure et les formules qui sont, bien entendu, top secret. Il va de soi également qu'étant donné son rôle et ses fonctions, Montebello fait l'objet d'une surveillance discrète mais constante... Vous n'auriez pas une cigarette, Holmes ?

L'interpellé se mordit les lèvres pour ne pas sourire. Il y avait cinq ans déjà qu'il travaillait pour Hutchinson, et, depuis cinq ans, ce dernier s'obstinait à lui demander des cigarettes qu'il n'avait pas sur lui, et pour cause.

— Désolé, monsieur, je ne fume que la pipe, murmura-t-il.

— Ah oui, c'est vrai, c'est vrai, grommela le « grand Sioux ». Bon, tant pis, où en étais-je ?

— À la surveillance dont le professeur Montebello fait l'objet.

— C'est cela. Eh bien, Holmes, depuis quelque temps, six mois pour être précis, nos informateurs nous ont fait part de certaines bizarreries dans le comportement de Montebello... Il a toujours été très porté sur les femmes, c'est de notoriété publique, mais ses goûts semblent maintenant s'orienter vers des femmes de plus en plus jeunes... De vraies gamines pour tout dire... C'est peut-être son âge ou quelque chose de ce genre, ajouta-t-il avec une moue de réprobation.

Philip dut à nouveau réprimer un sourire. Le puritanisme du « grand Sioux » était bien connu à la Firme où l'on murmurait en riant que Hutchinson avait failli être pasteur anglican et y avait renoncé en apprenant que les pasteurs pouvaient se marier et avoir des enfants.

— Mais peu important les raisons de Montebello, poursuivait-il, ce qui compte, c'est qu'il a actuellement plusieurs maîtresses fort jeunes, dont une de ses laborantines paraît-il, et une autre qui est une petite actrice... euh... ce genre d'actrices qui n'hésitent pas à s'exhiber nues sur la scène ou dans les films, si vous voyez ce que je veux dire. Cette fille s'appelle Vera Rich... Un pseudonyme évidemment... De son vrai nom Vera Nitzica... Elle est la fille d'un réfugié polonais, mort aujourd'hui. Un détail... euh... intéressant, c'est qu'une partie de sa famille réside encore en Pologne et qu'elle correspond régulièrement avec elle...

« Ça commence à prendre tournure, songea Philip Holmes, mais qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? »

— Autre détail intéressant, continua Hutchinson, Montebello a mis sa jeune maîtresse dans ses meubles : un appartement luxueux près de Mayfair, une Jaguar, des toilettes et des bijoux comme s'il en pleuvait... Et tout cela est très au-dessus des moyens du professeur. Nous avons épluché son compte bancaire, surveillé ses rentrées, ses mouvements de fonds... Il y a quelque chose qui ne colle pas...

Le tapotement du crayon sur la plaque de verre reprit et dura plus longtemps que la première fois. « Oui, sale affaire ! se dit Philip. Qu'un des plus éminents chimistes britanniques puisse être soupçonné de trahison, voilà qui va encore soulever une tempête dans l'opinion publique... »

— Bien entendu, ne tirons pas de tout cela des conclusions hâtives, dit précipitamment Hutchinson, comme s'il avait deviné les pensées de son interlocuteur. Il se peut, après tout, que Montebello ait délibérément choisi de se ruiner pour son actrice. Mais enfin, vu sa position et ses travaux... nous nous devons d'en savoir plus... et c'est pourquoi j'ai pensé à vous, Holmes. Vous êtes, disiez-vous tout à l'heure, en rapports réguliers avec les laboratoires Bray and Thompson ?

— C'est exact, monsieur. Ils nous fournissent entre autres des mémoires microscopiques pour nos ordinateurs.

— Avez-vous jamais eu des contacts personnels avec Montebello ?

— Rares et rapides, monsieur. Montebello est tout sauf un homme aimable.

— Mais vous connaissez forcément certains de ses collaborateurs ?

Philip sentit un petit picotement lui parcourir la nuque. « Est-ce qu'il saurait déjà que j'ai rencontré Carole Gray hier soir ? se demanda-t-il. Ça paraît impossible, mais avec ce diable d'homme on ne sait jamais... C'est à croire parfois qu'il a un homme à lui dans tous les salons de Londres... »

— J'en connais plusieurs, oui monsieur, répondit-il.

— Y en a-t-il un dans lequel vous pourriez avoir plus particulièrement confiance ?

Philip se remua nerveusement sur sa chaise.

— Vous voulez dire : pour lui demander des informations sur Montebello ? demanda-t-il.

— Évidemment ! répliqua le « grand Sioux » d'un ton rogue. Je veux avoir quelqu'un dans la place, quelqu'un qui pourrait surveiller Montebello pendant ses heures de travail, qui pourrait même à l'occasion se glisser dans son bureau, fouiller ses tiroirs, surprendre un détail qui nous mettrait sur la piste...

Philip fourragea longuement dans son épaisse chevelure brune, striée, ça et là, de quelques mèches blanches.

— Vous me prenez un peu au dépourvu, monsieur, dit-il enfin. Il s'agit là d'un travail délicat, difficile, et même dangereux...

— Pourquoi dangereux ? demanda Hutchinson en haussant les sourcils.

— Si la personne en question était surprise par Montebello au moment où elle est en train de fouiller ses tiroirs, elle serait certainement renvoyée sur l'heure...

— Et aussitôt embauchée dans un autre laboratoire avec un poste équivalent, assura Hutchinson. Non, ceci ne poserait pas de problèmes. La difficulté c'est qu'il faut que ce... collaborateur ait une formation scientifique suffisante pour pouvoir déchiffrer les notes de Montebello, les comprendre, y relever telle ou telle bizarrerie, que sais-je...

Philip Holmes soupira. Tout paraissait décidément vouloir le ramener à Carole Gray ! Mais avait-il le droit de lancer la jeune femme dans une pareille aventure ? Un jour, en d'autres temps, il avait ainsi utilisé les services d'une femme qui lui était chère... et ni elle ni lui n'avaient eu de raison de s'en féliciter...

— En ce qui concerne ce... collaborateur, demanda-t-il sans regarder Hutchinson, quelle serait sa position par rapport à la Firme ? Je veux dire...

— J'ai très bien compris ce que vous vouliez dire, interrompit le « grand Sioux » avec une pointe d'irritation. Sa position sera ce qu'il voudra, bénévole ou rétribuée, avec la possibilité pour lui d'obtenir de nous d'autres missions s'il le désire, et, en cas de pépin, notre protection totale, je le répète.

— Il faut que j'y réfléchisse, monsieur, répéta Holmes.

— Rapidement, je vous prie, dit Hutchinson en se levant. Cette affaire me préoccupe beaucoup. J'aimerais avoir une proposition dès demain si possible...

« Cela m'oblige pratiquement à voir Carole ce soir même ! se dit Philip avec une joie soudaine, et j'ai un excellent prétexte pour lui téléphoner ! »

— Au fait, ajouta le « grand Sioux » avec la grimace amusée qui lui tenait lieu de sourire, ce brave colonel Henning m'a dit que vous aviez été particulièrement brillant, hier soir, chez les Malcolm... À demain, mon cher, à demain...

Philip sortit du bureau avec l'impression d'avoir reçu un grand coup sur la tête. « Henning ! pensa-t-il avec stupéfaction. Il serait donc un collaborateur de la firme, un informateur du « grand Sioux » ? Cette vieille baderne ? Incroyable ! Et encore plus incroyable la manière dont le destin s'amuse de nous... »

CHAPITRE IV

— Absolument délicieux, murmura Carole en plongeant à nouveau sa cuillère dans le bol de pêches au vin blanc que Philip venait de lui préparer... Et vous dites que vous avez découvert cette merveille où, déjà ?

— Sur les bords du lac de Braciano, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Rome, répondit Philip, une région fort intéressante à bien des égards...

— Ah ! Que je vous envie d'avoir tant et tant voyagé ! soupira la jeune femme. Quand je pense que je ne connais pas l'Italie... Ni même la France, c'est un comble ! Je n'ai pour ainsi dire jamais quitté Londres, sauf pour aller passer quelques jours à Brighton – vous parlez d'une découverte ! – et, à Londres, je ne suis sortie de l'université que pour entrer au laboratoire où je passe ma vie. Tout cela manque un peu de diversité...

— Mais vous aimez votre métier ? demanda Philip.

— Passionnément, répondit-elle avec élan. J'ai intérêt d'ailleurs. C'est ma seule raison d'exister... Enfin... Grâce à vous et à ce restaurant italien, j'aurai quand même eu l'impression d'avoir fait du tourisme...

Philip sourit. Dans la clarté rose et dansante des chandelles de couleur qui décoraient leur table, Carole était devenue presque jolie. Ses cheveux avaient de l'éclat, son nez était plus fin, ses lèvres moins épaisses. « Ou c'est moi qui suis de plus en plus amoureux, se dit Philip avec un peu d'ironie, non, quand même ! Elle a quelque chose de particulier, ce soir... Peut-être est-ce tout simplement le plaisir de me voir, prétentieux que je suis... »

Dès qu'il avait entendu la voix de Carole au téléphone, Philip avait été frappé par son animation. Elle avait éclaté de rire en l'entendant demander, un peu timidement, si elle se souvenait de lui.

— Si je me souviens de vous ? s'était-elle exclamée. Mon cher, j'aurais eu le plus grand mal à vous oublier, même si je l'avais voulu !

— Tiens ! Et pourquoi cela ? avait demandé Philip.

— Je vous le dirai peut-être un jour. Que puis-je pour vous ?

— Me faire le plaisir de dîner avec moi ce soir.

L'entrain de la jeune femme avait semblé redoubler.

— Quelle excellente idée ! J'ai précisément quelque chose à fêter aujourd'hui et votre invitation tombe à pic... Mais je ne serai libre qu'assez tard si cela ne vous ennuie pas. J'ai un travail énorme à terminer cet après-midi... Neuf heures, ça vous va ?

— C'est parfait. Je passerai vous prendre.

Quand elle lui avait ouvert la porte de son appartement, à neuf heures précises, elle exultait si visiblement que Philip n'avait pu s'empêcher de lui dire en riant :

— Vous avez l'air d'être au sommet de votre forme. Peut-on savoir ce que nous fêtons ?

— Disons... un grand succès, à la fois professionnel et personnel. Et maintenant, partons ! Je meurs littéralement de faim. Je n'ai même pas pris le temps de déjeuner !

— Il y a une urgence chez Bray and Thompson ?

Le rire de Carole était devenu suraigu.

— Une urgence chez eux ? Non ! C'est plutôt moi qu'elle concernait !

« S'il savait ! avait-elle pensé en montant dans sa voiture. S'il savait qu'en ce moment même sèche, dans ma salle de bains, le premier costume invisible de l'histoire de l'humanité ! Et le plus original aussi : un maillot de souris d'hôtel que j'ai eu l'idée de génie – le mot n'est pas trop fort – d'acheter, très cher d'ailleurs, chez un costumier de théâtre, à Soho, en même temps que des lunettes de plongée qui, une fois traitées à l'Asmodine, feront parfaitement l'affaire... Oui, si cet homme charmant savait que, dès demain, que dis-je, dès cette nuit, je puis être la femme invisible... il m'emmènerait sans doute aussitôt au service psychiatrique de l'hôpital le plus proche ! »

— Mes félicitations pour ce succès, quel qu'il soit, avait dit Philip en prenant la direction de Greek Street. Est-il en rapport avec le phénomène curieux qui s'est produit dans votre laboratoire et dont vous m'avez parlé hier soir ?

La jeune femme avait sursauté.

— Moi ? Je vous ai parlé d'un phénomène curieux ?

— Oui. Qui a un rapport avec l'arséniure de gallium.

— Grands dieux, quelle mémoire ! s'était exclamée Carole.

— C'est que, moi non plus je n'ai guère eu la possibilité de vous oublier, avait murmuré Philip.

À cet instant, Carole s'était aperçue que sa jupe était retroussée assez haut sur ses cuisses et que le regard de Philip s'égarait volontiers dans cette direction. Mais elle n'avait rien fait pour être plus décente. « Après tout, avait-elle pensé, cet homme a failli me violer cette nuit, dans mon rêve, sous la forme de l'homme invisible. Il n'est que juste que je le trouble un peu à mon tour, et de façon bien visible, moi au moins ! »

Elle se sentait si gaie, si heureuse qu'elle en était un peu ivre. Et l'excellent rosé du restaurant italien où Philip l'avait emmenée ne fit qu'accentuer cette impression de béatitude. Elle, Carole Gray, après une vie somme toute assez morne et que rien ne semblait devoir modifier, se trouvait tout à coup en compagnie d'un homme qui lui plaisait – pour dire le moins – et à qui elle était certaine de plaire, et, de plus, en possession d'un secret prodigieux qui allait, nécessairement, bouleverser son existence.

Philip, quant à lui, était en proie à divers sentiments fort contradictoires.

« Voilà, songeait-il, une femme qui me trouble comme je ne l'ai plus été depuis des années, en fait depuis le temps de Paola... Et je m'apprête à la mettre dans le même genre de situation que celle qui a coûté la vie à Paola... Oh, certes ! Il y a ici moins de risques, moins de dangers et l'atmosphère n'est pas du tout comparable... mais quand même ! Je suis bien placé pour savoir qu'une fois le doigt passé dans cet engrenage, on ignore jusqu'où il peut vous entraîner. Et, pour comble, cette première soirée avec Carole, il a fallu que je la passe dans une ambiance typiquement italienne, tout comme la dernière soirée passée avec Paola dans ce petit restaurant au bord du lac de Braciano ! Qu'est-ce que je cherche, plus ou moins consciemment ? À renouer le fil ? À continuer le roman alors qu'il était achevé par un mot FIN en grosses lettres noires ? »

— Un penny pour vos pensées, dit soudain Carole, et puis non ! Je suis sûre qu'elles méritent bien plus que ça... Tenez, je vous en offre un souverain en or !

— C'est beaucoup trop, assura Philip avec un sourire hésitant. En réalité, j'ai plusieurs sortes de pensées de valeur très différente. Les unes sont les

plus chères – du moins pour moi – mais je vous les céderais volontiers gratis. Les autres sont d'un intérêt minime... et ce sont pourtant celles qui me préoccupent le plus...

— Alors commençons par elles, murmura la jeune femme, et gardons les meilleures pour la fin...

Elle s'accouda à la table et laissa son menton reposer sur ses mains jointes, consciente que, dans ce mouvement, la lueur des chandelles colorait son visage et ses cheveux d'un reflet doré.

Philip s'éclaircit la gorge.

— La première est anodine et presque ridicule, dit-il, je meurs d'envie de fumer une pipe. Est-ce que vous m'y autorisez ?

— Mais bien sûr ! s'exclama Carole. J'adore l'odeur de la pipe ! Mon ex-mari disait souvent... Mais ceci est une autre histoire...

Philip qui avait commencé à bourrer sa pipe interrompit son geste.

— Je ne savais pas que vous aviez été mariée, dit-il d'un air surpris.

— Peu de gens le savent... et j'ai presque envie d'ajouter : je ne le savais pas moi-même, tant ce mariage fut dérisoire... Mais c'est vous qui parlez, pas moi.

— J'espère que vous vous rattraperez tout à l'heure, dit Philip en s'entourant d'un nuage odorant. Ma deuxième pensée est un peu futile : j'aimerais beaucoup pouvoir vous appeler Carole, qu'en pensez-vous ?

Une lueur très douce passa dans les yeux gris de la jeune femme.

— J'en pense beaucoup de bien, Philip, murmura-t-elle.

— Parfait. Voilà deux problèmes de réglés. Passons au troisième qui, hélas, est moins simple... Carole, je ne vous ai pas invitée à dîner uniquement pour le plaisir de vous revoir...

— Je m'en doutais, figurez-vous, dit Carole avec un sourire moqueur. Allez-vous me parler boutique, comme disait cette chipie de Gladys Malcolm ?

— Oui, dans une certaine mesure. Mais je vais vous parler de ma boutique d'abord, pas de la vôtre... Euh... Ceci est destiné à rester strictement entre nous...

Carole inclina la tête sans mot dire. « Pourquoi diable a-t-il l'air si embarrassé ? se demanda-t-elle. Est-ce qu'il va m'avouer qu'il a une

femme, deux maîtresses, six enfants et une vieille mère gâteuse à sa charge ? »

— Gladys a dit encore autre chose, hier soir, murmura Philip. Elle a mentionné, comme une bonne plaisanterie, mon appartenance à... à un service de renseignements. Ce n'était pas une plaisanterie.

La jeune femme dut faire un effort pour ne pas éclater de rire. « Philip, un espion ! C'est trop drôle !... Et puis non... À bien y réfléchir, cela lui va même pas mal du tout... Et cela explique bien des choses, ses nombreux voyages notamment... »

— N'allez pas m'imaginer rôdant la nuit en manteau couleur muraille et le chapeau rabattu sur les yeux, poursuivit Philip. En réalité, je travaille effectivement pour le ministère de la Guerre. Mais, en plus, je collabore de temps à autre à un organisme dont le titre officiel importe peu et dont le surnom est « la Firme ».

— Cela fait très commercial et plutôt rassurant, remarqua Carole en souriant.

— N'est-ce pas ? C'est en tout cas l'impression que nous nous efforçons de produire... En réalité, nous sommes censés veiller à la sécurité de l'Empire, ce que nous faisons avec plus ou moins de succès. C'est à ce titre qu'on m'a demandé des renseignements sur un homme que vous connaissez bien, pour lequel vous travaillez et que j'appellerai simplement : le professeur.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent.

— Ne me dites pas que Mont... que le professeur est soupçonné de..., commença-t-elle.

— De rien ! interrompit Philip avec un geste d'excuse. Il semble simplement y avoir un certain déséquilibre entre... disons : ses dépenses et ses recettes. Depuis quelque temps surtout, il jette, dit-on, l'argent par les fenêtres.

— Le goût des fruits verts, murmura Carole en haussant les épaules, le pauvre homme est hanté par tous les jupons qui passent à sa portée pourvu que ce qu'ils recouvrent soit d'âge tendre...

— On m'a aussi mentionné l'existence d'une très jeune actrice...

— Oui, peut-être en effet... Mais je vous avoue, mon cher Philip, que je ne me suis jamais beaucoup intéressée aux secrets d'alcôve de... du

professeur. Pas plus qu'il ne s'intéresse aux miens, je suis beaucoup trop vieille pour lui !

Philip avait l'air de plus en plus mal à l'aise.

— Accepteriez-vous de vous y intéresser davantage ? demanda-t-il d'une voix enrouée.

La jeune femme la regarda avec une expression stupéfaite puis se mit à rire.

— Vous voulez que je... C'est énorme ! En quoi les galipettes du professeur intéressent-elles la Firme ?

La pipe de Philip émit un crachotement écœurant.

— Excusez-moi, dit-il en la posant dans le cendrier, ce ne sont pas les galipettes du monsieur qui nous intéressent, à vrai dire, mais les... inconséquences auxquelles elles pourraient le conduire. Un homme qui est mené par une passion irrésistible et obligé de dépenser beaucoup d'argent pour la satisfaire, plus d'argent qu'il n'en possède, peut finir par commettre des actes répréhensibles... Et, dans la position du professeur, ce pourrait être dangereux pour le pays... Certains secrets concernant la défense nationale sont entre les mains de cet homme et...

Il eut un geste vague et laissa sa phrase inachevée. Le visage de Carole se contracta.

— Et vous pensez, murmura-t-elle, qu'il pourrait monnayer ces secrets pour subvenir à ses besoins ?

Philip agita vivement la main.

— Nous ne pensons rien, chère Carole, nous ne soupçonnons rien, je le répète... Nous voudrions seulement avoir la certitude qu'il ne se passe pas quelque chose de ce genre...

— Et vous souhaitez que je vous aide à acquérir cette certitude, dit Carole, mais comment pourrais-je le faire ? Je n'ai pas les moyens de...

Elle s'interrompit net et demeura immobile, les yeux fixés sur la nappe. « Mais si ! pensa-t-elle. Ces moyens, je les ai ! J'ai le Moyen avec un grand M ! Il est en train de sécher au-dessus de ma baignoire ! C'est mon collant de souris d'hôtel, mon collant invisible ! Avec lui, je peux circuler dans le bureau de Montgomery même s'il s'y trouve, écouter ses conversations téléphoniques, lire ses notes, suivre les expériences qu'il a en cours... »

Elle eut un petit rire hésitant. Philip se pencha vers elle avec une expression soucieuse.

— Je crains de vous avoir blessée, dit-il. J'aurais dû me douter que vous n'étiez pas femme à vous mêler de ces histoires. Pardonnez-moi et oubliez ce que j'ai dit, je vous en prie...

— Vous ne m'avez pas blessée le moins du monde, protesta la jeune femme, surprise, oui, intriguée... Mais je ne demande qu'à vous rendre service...

— Vraiment ? dit Philip en lui prenant une main qu'elle ne retira pas.

— Vraiment, répondit-elle en souriant.

— Alors il va falloir que je vous parle de l'affaire un peu plus en détail... mais pas ici...

— Eh bien, allons chez moi ! dit Carole gaiement.

Elle se sentait de plus en plus étourdie. C'était le vin, sans doute, mais aussi la tournure que prenaient les événements.

« Me voilà sur le point de devenir une espionne ! pensa-t-elle avec ironie et cela, le jour même où j'ai trouvé le moyen d'être invisible ! Qui sait ? C'est peut-être le début d'une fabuleuse aventure... À moins que Philip n'ait inventé tout cela pour obtenir un tête-à-tête... Impossible ! Il est sincère, j'en mettrais ma main à couper... Mais il a l'air presque ennuyé que j'accepte sa proposition, comme s'il avait quelque chose sur le cœur... Il faut que je le confesse... »

Quelques minutes plus tard, elle faisait entrer Philip dans son appartement.

— Servez-vous à boire, dit-elle. Je reviens tout de suite.

Elle se rendit dans la salle de bains et se dirigea vers la baignoire. Le séchoir qui se trouvait au-dessus semblait vide mais, en avançant la main, Carole sentit le contact un peu rêche du maillot. « Fantastique ! pensa-t-elle. Je regrette presque de ne pas pouvoir le passer tout de suite. Ce serait drôle d'observer Philip sans qu'il puisse me voir... Mais pas de gamineries, ma fille ! »

Elle décrocha le maillot et l'enfouit dans le panier à linge sale. Puis elle entra dans la cuisine, prit une bouteille d'eau minérale et des glaçons dans le réfrigérateur et revint dans le salon où Philip, debout devant la fenêtre, regardait au-dehors d'un air sombre.

— Au fond, dit-il en faisant face à la jeune femme, avec mes histoires de brigands, je suis en train de gâcher une soirée qui promettait d'être délicieuse.

— Vous ne gâchez rien du tout et la soirée n'est pas terminée, assura Carole ; quel est votre poison préféré ?

— Whisky soda, je pense.

Carole remplit deux verres, tendit le sien à Philip, se pelotonna dans un coin du divan et, sans le regarder, demanda :

— Qu'est-ce qui vous tracasse, Philip ?

Il eut une moue contrariée.

— Cela se voit tant que ça ? Désolé... Disons : des souvenirs...

— Une femme, je parie.

— Vous avez gagné.

— Belle ?

— Mieux que ça...

Carole sentit un petit pincement au cœur.

— Diable ! dit-elle avec un sourire forcé... Et vous l'aimiez, je suppose ?

— Passionnément.

— Vous l'aimez encore ?

Philip, qui s'était mis à aller et venir dans la pièce, s'immobilisa tout à coup et tourna vers elle un visage contracté.

— On n'est pas amoureux d'une morte, jeta-t-il d'une voix dure, ou alors si... mais comme d'une ombre inaccessible...

— Excusez-moi, murmura Carole.

Philip secoua la tête.

— Vous n'avez pas à vous excuser, ma chère. Vous me demandez ce qui me tracasse, je vous le dis... Mais n'allez pas croire que je vous prenne pour le courrier du cœur... En fait, ce qui me gêne le plus dans ce souvenir, c'est que cette femme – elle s'appelait Paola – est morte à cause de moi...

Il avait repris sa marche à travers le salon.

— Cela s'est passé il y a quelques années, dit-il. Nous dînions, Paola et moi, dans un petit restaurant qui ressemblait beaucoup à celui que nous venons de quitter. C'était au bord de ce lac italien dont je vous parlais tout à l'heure... Paola était au courant de... mes activités. Elle m'avait même rendu quelques services mineurs. Elle trouvait ce jeu amusant, *eccitante*, disait-elle...

Carole gardait les yeux rivés sur le fond de son verre. « C'est incroyable, pensa-t-elle, je devrais être furieuse d'avoir une rivale, même à titre

posthume. Mais il a l'air si malheureux que je commence à l'être aussi... Et je le serai plus encore si je ne le revois pas... »

— Ce soir-là, continuait Philip, j'avais rendez-vous avec un agent de l'autre bord, un agent double si vous savez ce que cela veut dire...

La jeune femme inclina la tête en silence.

— Il devait me remettre certains documents importants... Au moment de partir, Paola m'a proposé de m'accompagner. J'ai refusé : ce genre de rencontre peut mal tourner. Elle a insisté... Bref, nous y sommes allés ensemble. L'agent double était bien au rendez-vous, dans un petit chemin creux, près de Trevignano... Mais ceux qu'il trahissait aussi... Il y a eu des coups de feu... Paola a été tuée d'une balle dans la tête, moi blessé... L'agent double a disparu... Voilà, c'est tout... et c'est tragiquement bête...

Il s'arrêta soudain devant Carole qui le regarda fixement.

— Et je m'apprête à commettre la même bêtise ! s'exclama Philip d'une voix sourde... Et avec une femme à laquelle je tiens au moins autant qu'à...

Il s'interrompit et se mit à rougir. Carole sourit, posa son verre et se leva.

— Pour ce mot-là, mon cher Philip, je vous tiens quitte de tout le reste, murmura-t-elle en avançant vers lui.

Elle sentit les bras de Philip l'entourer, ses lèvres se poser sur les siennes. « Il est bien mieux ainsi qu'en homme invisible ! » songea-t-elle avant de s'abandonner.

CHAPITRE V

Pour la dixième fois depuis le départ de Philip, Carole se retourna dans son lit, alluma sa lampe de chevet, regarda la pendulette et soupira. Non, décidément, elle ne dormirait pas non plus cette nuit ! » Mais aussi, il m'arrive trop de choses à la fois, pensa-t-elle. Un homme que j'aime et qui m'aime, un amant merveilleux et encore mieux que ça, une découverte extraordinaire... et une mission d'espionne ! Qui pourrait fermer l'œil dans ces conditions-là ? »

Elle se leva d'un bond et gagna la salle de bains où son premier soin fut d'ouvrir le panier à linge sale et d'en sortir le maillot invisible. Puis elle se mit devant la glace de sa coiffeuse, plaça contre sa peau nue l'étoffe un peu râpeuse et ne put retenir une exclamation stupéfaite : l'image qui se trouvait devant elle était celle, assez terrifiante à vrai dire, d'une tête et de deux mains qui paraissaient flotter dans les airs.

« Je crois que c'est gagné, pensa Carole avec fièvre ; mais il faudrait voir ceci sur moi, maintenant... À cette heure-ci ? Et pourquoi pas ? J'en meurs d'envie... » Elle entreprit d'enfiler le maillot, ce qui se révéla assez difficile, l'étoffe ayant tendance à adhérer à sa peau. « Il faudra que je porte des dessous et des bas, songea-t-elle, l'étoffe glissera plus aisément. » Elle parvint enfin à s'introduire dans le vêtement, rabattit sur sa tête la cagoule percée de deux trous à l'emplacement des yeux, fixa les gants et les ballerines attachés au maillot et alla de nouveau se regarder dans la glace. Cette fois, l'effet était véritablement saisissant : il ne restait rien d'elle que les deux taches lumineuses de ses prunelles.

Elle demeura ainsi, immobile, fascinée, pendant quelques secondes, puis tendit la main vers un des tiroirs de la coiffeuse. Elle éprouva alors une nouvelle surprise : cette main, étant invisible, dut tâtonner un bon moment avant de trouver la poignée du tiroir. « Un peu comme si j'étais aveugle, pensa Carole, et c'est normal puisque je ne me vois pas... »

Elle toucha enfin ce qu'elle cherchait : la paire de lunettes de plongée qu'elle avait laissée tremper longuement dans un bain d'Asmodine. Elle la fixa, non sans mal, autour de sa tête invisible, l'ajusta minutieusement à la hauteur des trous de la cagoule... et ses yeux, à leur tour, s'évanouirent.

Carole eut un léger frisson et respira profondément pour se forcer au calme. « C'est une réussite totale, se dit-elle. Je savais depuis ce matin qu'elle était acquise... mais je ne le savais, en somme, que théoriquement. Ce que j'ai là, devant moi, c'est-à-dire en apparence le vide, c'est la confirmation pratique... »

Elle se mit à rire, d'un rire un peu égaré qui résonna étrangement dans la salle de bains. « Si quelqu'un entrait brusquement, s'il entendait ce rire et ne voyait personne, il se croirait devenu fou ! C'est fabuleux, l'impression de puissance et de liberté que cela me donne ! Et je comprends très bien à présent l'envie qu'avait le héros de Wells de faire peur aux gens en leur tapant sur l'épaule ou en leur criant aux oreilles... Il faudra que je résiste à cette envie... Ce serait le meilleur moyen de me perdre... »

Elle sortit de la salle de bains et se dirigea vers le salon d'un pas hésitant et malhabile. Il lui était presque aussi difficile de marcher que, tout à l'heure, d'ouvrir le tiroir de la coiffeuse. « Évidemment ! je ne vois pas plus mes pieds que mes mains, je n'ai aucun point de repère par rapport au monde qui m'entoure. Encore une fois, je suis comme aveugle à moi-même et ce n'est pas le moindre paradoxe de la situation... »

Elle s'astreignit à traverser la pièce de long en large et, après quelques minutes de cet exercice, s'aperçut que sa démarche devenait plus aisée. Mais, à plusieurs reprises, elle se heurta à des meubles : elle avait mal estimé la distance qui les séparait de son corps invisible. « À retenir, pensa-t-elle, à retenir aussi que les autres, ne me voyant pas, ne feront rien, forcément, pour m'éviter... Oh oh ! C'est que ce n'est pas si simple, ma fille, de pratiquer l'invisibilité ! Il y faut de l'entraînement... Entraînons-nous donc... »

Très vite, elle découvrit le moyen de poser la main sur un objet quelconque sans tâtonner : il lui suffisait de fixer cet objet un instant, puis, au moment de le saisir, de fermer les yeux. « En somme, il est nécessaire de ne plus y voir pour cesser d'être aveugle, songea-t-elle avec amusement. Encore un paradoxe ! Et je suis bien certaine que ce n'est pas le dernier... »

Au bout d'une heure, elle se sentit parfaitement à l'aise dans son nouvel état.

« Et maintenant, que vais-je faire ? se demanda-t-elle. Enlever ce collant ? Redevenir comme tout le monde ? Quelle tristesse ! Quel ennui ! D'ailleurs je ne pourrai certainement pas dormir, et moins encore après cela... Si je sortais ? C'est une folie ? Et pourquoi donc ? La nuit est bien préférable au jour pour m'habituer à circuler dans les rues... Et qu'est-ce que je risque ? Rien, même pas un rhume, il fait très doux... Mais, par exemple, il y a un problème : si je sors, il me faut ma clé pour rentrer... et où vais-je la mettre ? Je peux toujours la glisser sous ma cagoule mais, dans l'avenir, il faudra que je me procure de quoi transporter de petits objets, quelque chose comme une ceinture garnie de poches ».

Au moment de passer sa porte, elle hésita, prise d'une sorte de trac. « Et si quelque chose m'arrivait ? Si mon collant se déchirait ? Si je perdais ma clé ? Je serais dans une situation affreuse... Allons donc, froussarde ! Prends tes risques ! Tu n'as pas découvert l'Asmodine pour rester entre tes quatre murs ! »

Elle évita pourtant l'ascenseur – de peur de s'y trouver coincée – et entreprit de descendre l'escalier de l'immeuble. Mais, après quelques secondes, elle s'aperçut que cet exercice, pourtant banal, était beaucoup plus difficile que la marche. Elle parvint enfin devant la porte de la rue et, au moment de l'ouvrir, fut à nouveau prise d'angoisse.

« Pour la première fois dans l'histoire de cette planète, un être humain invisible va circuler parmi ses semblables... et cet être est mort de peur, c'est un comble ! Dehors, idiotie, dehors et vite ! D'autant plus vite qu'en fait de semblables, il n'y a pas un chat dehors... »

En effet, la rue était totalement déserte et silencieuse. Carole fit quelques pas hésitants sur le trottoir, presque collée contre le mur. Mais, très vite, elle s'enhardit et l'exceptionnelle étrangeté de sa situation lui apparut tout entière. Elle se promenait dans les rues de Londres, nue sous un maillot, et personne au monde n'était capable de s'en apercevoir. Une brusque griserie l'envahit. Elle esquissa un pas de danse, puis un autre, se mit à courir pendant quelques dizaines de mètres, fit un pied de nez à la lune.

« Même toi tu ne peux pas me voir, vieil astre mort ! pensa-t-elle. Et ma découverte est bien plus prodigieuse que l'exploit de ceux qui t'ont mis le pied dessus ! » Cette idée lui parut si drôle qu'elle partit d'un éclat de rire...

pour s'immobiliser presque aussitôt, glacée de terreur : là-bas, à quelques mètres d'elle, deux ombres venaient de déboucher d'une rue parallèle et regardaient autour d'elles dans tous les sens.

— C'est quand même drôle, dit une voix d'homme passablement avinée, j'aurais juré que j'avais entendu une femme qui rigolait...

— Moi aussi, bredouilla l'autre, mais comme tu vois, il n'y a personne... Ce qui prouve, mon vieux Jimmy, que nous avons pinté encore plus que nous ne le pensions... Il est temps d'aller nous coucher.

— Moi, je te dis qu'il y a une gonzesse dans le coin, s'entêta l'autre. Elle est en train de se foutre de nous, la salope ! Ça venait de par là, viens voir...

Il avança d'un pas titubant vers Carole qui, horrifiée, recula dans l'ombre d'une porte cochère sans même songer à s'enfuir. Bientôt l'ivrogne ne fut plus qu'à deux mètres du porche.

— Je te parie que c'est là-dedans qu'elle se cache, cette grognasse, dit l'ivrogne d'une voix épaisse en tendant le bras devant lui.

La panique s'empara de Carole. Elle plongea sous le bras qui allait la toucher, plaqua les mains sur la poitrine de l'homme et, d'une violente poussée, l'envoya rouler sur le trottoir. Au même instant, une voiture de police surgit de l'autre côté de la rue et s'arrêta à la hauteur de l'ivrogne qui se remettait péniblement sur ses pieds en balbutiant des jurons. Le rayon d'une torche puissante se posa sur lui. Une voix rude demanda :

— Vous, là-bas, qu'est-ce qui vous arrive ?

— Je... je viens d'être attaqué, monsieur l'agent, grommela l'ivrogne.

— Attaqué ? Et par qui ? Où est votre agresseur ?

— C'est une femme, monsieur l'agent. Elle s'est d'abord payé notre tête, à mon pote et à moi. Et puis, comme j'allais lui mettre la main dessus, elle m'a donné un grand coup dans la poitrine et m'a fait tomber...

— Mais où est-elle ? insista l'agent en braquant sa torche autour de lui.

Le rayon se déplaça vers Carole, l'enveloppa, la traversa.

— Vous voyez bien qu'il n'y a personne, dit l'agent d'une voix sarcastique. Dites donc, mon vieux, vous êtes sûr que vous n'avez pas un peu forcé sur l'aie ou le whisky ?... Et votre ami aussi... Vous tenez à peine debout, tous les deux... Et vous avez des visions, en plus !

— Mais je vous dis que j'ai senti deux mains sur ma poitrine, insista l'ivrogne.

— Eh bien ça prouve qu'il est plus que temps de rentrer chez vous, répliqua l'agent, goguenard. Allez ! Filez tous les deux et plus vite que ça ! Filez ou on vous emmène au poste !

L'ivrogne s'éloigna en maugréant, rejoignit son compagnon et les deux hommes s'en allèrent d'une démarche vacillante.

— Ils en tiennent une solide, les gars ! commenta l'agent en promenant à nouveau le rayon de sa torche sur le trottoir.

Le faisceau lumineux frappa Carole en plein visage et se réfléchit sur le mur auquel elle s'adossait. Puis il s'éteignit.

— Il y a des soiffards qui voient des éléphants roses, dit l'agent, lui, c'est des nanas, chacun son genre... Vas-y, Ben, roule. On n'est pas en avance...

Carole vit la voiture disparaître lentement et poussa un interminable soupir. Une soudaine envie de rire la reprit mais, cette fois, elle se contint.

« Cela a déjà failli me coûter cher, tout à l'heure, pensa-t-elle. Quelques centimètres de plus et ce maudit pochard me touchait et s'emparait de moi peut-être... Mais quelle merveille, vraiment, que mon état ! Cet homme que j'ai jeté à terre sans qu'il sache d'où vienne le coup qui le frappait, cette torche braquée droit sur moi mais dont le rayon passait à travers mon corps comme s'il n'était pas là... Quelle faculté prodigieuse ! Quelle liberté ! Je puis tout faire ! »

La peur qu'elle venait d'éprouver se transformait peu à peu en une exaltation violente. Elle avait envie maintenant de se glisser dans une foule immense et d'y circuler à sa guise, seul être véritablement libre parmi des êtres enchaînés à la matière.

« Je puis tout faire, répéta-t-elle en considérant fiévreusement les façades qui l'entouraient... Entrer dans n'importe laquelle de ces maisons, y prendre tout ce que je veux, épouvanter leurs occupants, leur faire croire au diable, aux fantômes, aux succubes... Je peux, de ce pas, me rendre chez Michael, me glisser dans son lit et le persuader que je ne suis qu'un rêve... Et pourquoi pas ? »

Machinalement, elle jeta un coup d'œil en direction de son poignet gauche et haussa les épaules. Elle n'avait évidemment pas emporté sa montre avec elle... mais il ne devait pas être bien tard. Et d'ailleurs, quelle importance ?

« Michael ? Je puis être chez lui dans quelques minutes... Mais pour y faire quoi ? L'amour ? Tu viens d'être comblée par Philip, gourgandine !

Non, ce n'est pas cela... C'est l'envie dévorante, irrésistible, monstrueuse d'exercer un peu plus mon nouveau pouvoir... Et je ne vois vraiment pas ce qui me retiendrait de satisfaire cette envie. Ne suis-je pas la plus libre des femmes ? »

Elle partit comme en un rêve par les rues désertes. Elle ne craignait plus, cette fois, les ivrognes ni les voitures de police. Elle ne craignait plus personne, à vrai dire, certaine de pouvoir esquiver tous les dangers possibles grâce à son invisibilité, de plus en plus persuadée de la puissance presque infinie que celle-ci lui conférait.

Arrivée devant l'immeuble de Michael, elle pressa sans hésiter le bouton qui commandait l'ouverture de la porte principale. Celle-ci s'ouvrit avec un déclic. Carole se glissa dans le vestibule. Au même instant, la lumière s'alluma dans la loge de la concierge.

— Qui est-ce ? demanda une voix endormie.

Carole ne répondit pas mais se planta devant la loge, les poings sur les hanches, un sourire triomphal aux lèvres.

— Qui est-ce ? répéta la voix.

Un instant plus tard, la porte de la loge s'ouvrait sur un vieil homme en robe de chambre déchirée. Il regarda autour de lui en clignant des yeux puis, constatant que le vestibule était vide, haussa les épaules en grommelant :

— Encore une blague de gosse... Mais qu'est-ce que des gosses font dehors en pleine nuit ?

Il réintégra sa loge en marmonnant des syllabes indistinctes tandis que Carole montait à pied les trois étages qui la séparaient de l'appartement de Michael. Arrivée devant sa porte, sans une hésitation, elle appuya sur la sonnette. Rien ne bougea à l'intérieur. « Après tout, pensa la jeune femme, il passe peut-être vraiment ses nuits au journal, le pauvre garçon. »

Elle sonna de nouveau et, cette fois, entendit du bruit dans l'appartement. Un pas se rapprochait, une voix irritée demandait :

— Qui est-ce ? Qui est là ?

Carole sourit et, pour toute réponse, pressa la sonnette à coups répétés. La porte s'ouvrit brusquement et Michael apparut sur le seuil en pyjama, les cheveux ébouriffés et les yeux gonflés de sommeil.

— Qu'est-ce que c'est que ce..., commença-t-il d'un ton furieux.

Puis il s'interrompit et promena autour de lui un regard ahuri. Sous sa cagoule, Carole dut se mordre les lèvres pour ne pas se remettre à rire. Il avait l'air tellement balourd, ce cher Michael, et tellement endormi... Il fit quelques pas hésitants sur le palier, se pencha par-dessus la rampe de l'escalier... Carole se glissa dans l'embrasure de la porte, pénétra dans l'appartement et gagna directement la chambre où une veilleuse était allumée sur la table de chevet. Au creux de l'oreiller reposait une tête noire et bouclée. Carole eut un sourire sarcastique. Ainsi Michael lui avait menti et la trompait ! Elle ne se sentait pas le moins du monde furieuse. Amusée tout au plus d'être là, en tiers, dans cette chambre où s'était consommée son infortune.

Michael revenait déjà en fourrageant dans sa tignasse brune.

— Qu'est-ce que c'était, chéri ? demanda la femme aux boucles noires en se redressant sur un coude.

Le drap glissa, révélant des seins superbes mais un peu lourds.

— Quelqu'un qui s'imagine faire une bonne blague, grommela Michael en s'asseyant sur le bord du lit. Si je tenais le fichu idiot qui...

Un bâillement l'interrompit. La femme se rapprocha de lui d'un souple mouvement qui la dénuda un peu plus.

— J'aime autant ça, murmura-t-elle, tu sais ce dont j'avais peur ? C'est que ce soit ta « dame patronnesse », comme tu l'appelles...

— Qui ça ? Carole ! s'exclama Michael en se grattant les mollets. Tu es folle, Suzy ! C'est la dernière chose que j'attendrais d'elle !

« Ainsi, tu me surnommes la « dame patronnesse », songea Carole en s'approchant du lit ; tu mériterais une gifle, Michael chéri, mais tu ne perds rien pour attendre, toi non plus ! »

— Non, ce n'est pas le genre de Carole, continuait Michael. Elle est bien trop orgueilleuse pour faire ce genre de scène...

— Mais comment peux-tu coucher avec elle si elle est aussi moche que tu le dis ! s'exclama Suzy en se laissant aller sur le dos et en rejetant le drap qui ne la recouvrait plus qu'à peine.

« Toi, ma petite, se dit Carole, je ne sais pas ce qui me retient de te flanquer la fessée de ta vie ! »

— Elle n'est pas si moche que ça, protesta Michael. Elle est bien foutue en tout cas.

— Mieux que moi ? demanda Suzy en se cambrant.

— Ce n'est pas pareil, chérie.

« Je comprends que ce n'est pas pareil, ragea Carole. Regardez-moi cette fille ! Elle a dix ans de moins que moi et ses seins tombent déjà ! Elle a de la cellulite, en plus ! »

— Et au lit, comment est-elle ? demanda Suzy.

— Pas mal. Pas mal du tout, même. Elle a des idées...

— Plus d'idées que moi ?

« Plus que tu n'en auras jamais, misérable greluche ! songea Carole avec fureur. Pour bien faire l'amour, il faut d'abord être intelligent, et ce n'est pas à ta portée ! »

— Pas les mêmes, chérie, dit Michael en bâillant de nouveau ; et maintenant, on dort...

— Oh ! Pas si vite, Michael chéri, murmura Suzy en se pressant contre lui... Parce que, vois-tu, là, tout de suite, j'ai une petite idée qui pourrait bien te plaire...

— À cette heure-ci ? balbutia Michael.

— L'heure n'a rien à y voir, assura Suzy en commençant à le déshabiller.

« Au moins, avec moi, il ne s'est jamais préoccupé de l'heure ! pensa Carole avec un sourire narquois sous sa cagoule. Et il n'a jamais manqué à ce point d'enthousiasme, le pauvre !... Mais je n'avais pas remarqué qu'il avait les fesses aussi poilues... » Fascinée, elle regarda le couple qui s'enlaçait maintenant, se caressait avec de petits gémissements rauques et haletants. « Ce n'est pas excitant pour un sou ! se dit-elle, vaguement déçue. Ces contorsions, ces grognements, c'est d'un grotesque ! Je ne sais plus qui a écrit un jour que le couple qui s'aime est toujours à deux doigts de rire, mais c'est profondément vrai... surtout pour l'observateur extérieur que je suis ! »

— Ah ! Viens ! cria soudain Suzy en se renversant en arrière... Viens mon chéri !

Impassible, un peu écoeurée, Carole assista à leur étreinte. Une pensée la dominait : « En tout cas, désormais, je ne pourrai plus jamais faire l'amour avec Michael. Je le verrai toujours tel qu'il est en ce moment, avec ce halètement ignoble et ce va-et-vient ridicule... Mais pourrai-je encore faire l'amour avec Philip ? »

— C'était bien ? demanda enfin Suzy d'une voix languissante.

— Honhon, fit Michael sans bouger.

— Mieux qu’avec ta dame patronnesse ?

— Honhon, répéta Michael.

Carole, qui s’apprêtait à se glisser hors de la pièce, n’y tint plus. Elle revint vers le lit et, de toutes ses forces, frappa du plat de la main la fesse poilue de son amant. Puis, d’un geste, elle renversa la veilleuse qui s’éteignit en tombant.

— Qu’est-ce qui te prend ? protesta Michael d’une voix furieuse. Pourquoi me frappes-tu ? Tu m’as fait mal, espèce d’idiot !

— Moi ? Mais je n’ai rien fait ! C’est toi qui viens de renverser la lampe ! Et puis ne me traite pas d’idiot, espèce de grossier personnage !

Avec un sourire enchanté, Carole se dirigea vers la porte, l’entrouvrit avec précaution, se faufila par l’embrasure et s’en alla.

CHAPITRE VI

Le professeur Alfred Montebello entra dans son laboratoire, jeta un coup d'œil sur sa table de travail et eut un mince sourire : le compte rendu de Carole Gray s'y trouvait déjà, bien rangé dans sa chemise de carton.

Montebello le feuilleta d'un doigt rapide et hocha la tête : cette Carole Gray était une chipie et un abominable bas-bleu, en plus d'une femme peu agréable à regarder, mais, comme collaboratrice, elle était irremplaçable. Et il était certain de trouver, dans son texte, quelques-unes de ces idées neuves et dynamiques qu'il pourrait s'approprier en toute quiétude et qui feraient dire, à quelques-uns de ses éminents collègues, que ce sacré Montebello restait décidément d'une étonnante jeunesse intellectuelle.

Montebello se rembrunit à cette pensée. Jeune ? Il l'était de moins en moins et la vie qu'il menait n'était pas faite pour le rajeunir. Cette petite Vera le crevait littéralement, et pas uniquement au lit. Son besoin de sortir, de danser jusqu'à l'aube dans les boîtes à la mode ou les salons dans le vent était devenu presque maladif. « Comme si elle avait peur de se retrouver en tête à tête avec moi », se dit sombrement le professeur.

Les besoins d'argent de Vera augmentaient, eux aussi. Son dernier caprice : apprendre à monter à cheval mais sur un pur-sang qui lui appartiendrait en propre, avait coûté une fortune à Montebello. Et les autres, là-bas, commençaient à se faire tirer l'oreille pour lui payer les sommes de plus en plus importantes qu'il leur réclamait.

« Mais quand ils prendront connaissance de ma prochaine livraison, ils seront bien obligés d'accepter, pensa-t-il. En matière d'ordinateurs ils ne sont nulle part et ils le savent bien. Ce que je leur apporte représente le travail de cinquante techniciens pendant cinq ans ! Cela se paie, que diable ! »

Il alla verrouiller la porte de son bureau puis se dirigea vers le coffre-fort qui se trouvait dans un coin. Il en fit jouer la combinaison, ouvrit la porte et

retira du coffre une épaisse chemise de carton beige sur laquelle se détachaient, en lettres noires, les deux mots *Top Secret*. Montebello posa la chemise sur sa table de travail, l'ouvrit, en feuilleta le contenu et eut un hochement de tête satisfait : oui, ceci valait cher, très cher, mais les autres ne résisteraient pas à l'envie de posséder des documents aussi exceptionnels. Il ne leur donnerait pas la totalité tout de suite, d'ailleurs. Juste de quoi les appâter...

Il sortit de sa serviette un appareil-photo miniature, muni d'une chaînette qui permettait de mesurer la distance focale, prit appui sur le dossier d'une chaise, cadra soigneusement le feuillet étalé devant lui et appuya sur le déclic. Il répéta l'opération sur une douzaine d'autres feuillets puis referma le dossier qu'il alla ranger dans le coffre et remit l'appareil dans sa serviette.

À quelques mètres de là, Carole sentit des gouttes de sueur se former sous sa cagoule. Pendant que Montebello photographiait, elle s'était approchée de lui assez près pour pouvoir déchiffrer une partie des feuillets. Aucun doute n'était possible : il s'agissait des formules qui permettaient de fabriquer des mémoires microscopiques en utilisant les propriétés de l'état vitreux et de l'état cristallisé... les mémoires mêmes dont Philip se servait dans les ordinateurs du ministère de la Guerre...

« Ainsi les soupçons de la Firme sont justifiés ! se dit Carole, le cœur battant. Montebello n'a aucune raison de photographier ces documents s'il ne s'apprête pas à les communiquer à quelqu'un... Encore faut-il savoir à qui... »

Le professeur s'approchait maintenant du téléphone, composait un numéro dont Carole parvint à surprendre les quatre derniers chiffres.

— Allô ! Je te réveille ? dit-il d'une voix étrangement douce. Excuse-moi mais j'aimerais que tu préviennes tes amis d'urgence. J'ai quelque chose pour eux, quelque chose de très important. Qu'ils prennent contact avec moi de la manière habituelle. Merci et à ce soir... Oui, nous allons voir ce spectacle de magie à l'*Apollo*, j'ai les places... Après ? Je ne sais pas encore... Nous pourrions peut-être, pour une fois, finir tranquillement la soirée chez toi... Nous en reparlerons en dînant... Je t'embrasse...

Il raccrocha et demeura immobile, les mains croisées devant lui, les yeux perdus dans le vague. Carole l'observa avec une sorte d'horreur. C'était une chose d'entendre parler, dans la presse, d'une affaire d'espionnage et une

autre chose d'être le témoin direct, bien qu'invisible, de ces affreuses manigances.

Et puis ce jeu devenait franchement dangereux pour elle. Il ne s'agissait plus, cette fois, d'esquiver un ivrogne ou d'assister aux ébats amoureux d'un couple. Que ferait Montebello si jamais il s'avisait de sa présence près de lui, s'il la devinait à son souffle par exemple ou s'il la heurtait par hasard ? Il comprendrait aussitôt que son secret était percé et il agirait en conséquence... Il la tuerait !

Terrifiée, la jeune femme jeta un coup d'œil vers la porte verrouillée. Quand se rouvrirait-elle assez longtemps pour lui permettre de s'enfuir et d'aller prévenir Philip de ce qu'elle venait de découvrir ? Elle l'avait passée sans encombre ce matin tôt, en arrivant avant tout le monde.

Elle s'était rendue dans son propre bureau, s'y était déshabillée en ne gardant sur elle que ses dessous et ses bas et avait enfilé le maillot invisible sous lequel elle avait glissé le compte rendu promis au professeur. Puis elle s'était rendue jusqu'au bureau de ce dernier en espérant trouver la porte ouverte. Elle l'était. Carole avait alors posé le dossier sur la table de travail de Montebello et essayé d'ouvrir quelques tiroirs. Ils étaient tous fermés à clé. Du coup, elle avait décidé de rester dans le laboratoire jusqu'à l'arrivée du patron et de surprendre ce qu'il faisait quand il se croyait seul.

C'était fait. Elle était dans la place et elle venait d'apprendre l'essentiel. Ne restait plus maintenant qu'à ressortir et tout le problème était là... Montebello avait attiré vers lui la chemise qui contenait le compte rendu de Carole et s'était mis à en étudier le texte en l'annotant de temps à autre. « Là ! se dit la jeune femme, il est en train de me piller, c'est l'évidence ! Mais je serais curieuse de savoir quelles sont celles de mes idées qui vont avoir l'honneur de devenir les siennes... »

Elle s'approcha silencieusement de la table de travail, contourna le fauteuil du savant et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Bien entendu ! pensa-t-elle, plus amusée qu'indignée. Ce cher homme s'approprie en priorité mon hypothèse sur les liaisons de covalence dans le silicium, le germanium et l'étain gris. Je pensais bien que ça lui plairait... »

Soudain, elle tressaillit et fit un pas en arrière. Montebello venait de se retourner en sursaut et, les sourcils froncés, regardait derrière lui, droit dans sa direction. Peut-être avait-il été alerté par le souffle, trop proche de la jeune femme... Pendant quelques interminables secondes, Carole crut

qu'elle était découverte. Les yeux du savant lui transperçaient littéralement le corps. Un instant même, leurs regards se croisèrent et Carole eut l'impression que celui de Montebello lui vrillait le cerveau. Puis, avec un haussement d'épaules et un grognement irrité, le professeur se détourna et se remit à sa lecture. Quelqu'un frappa à la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Montebello.

— C'est moi, monsieur, dit une voix de femme. Je vous apporte le courrier.

Carole, qui s'était vivement éloignée de la table de travail, vit l'expression du savant se modifier. Un sourire amusé retroussa ses lèvres trop minces. Il se leva en rectifiant sa cravate et se dirigea rapidement vers la porte qu'il déverrouilla. Une jeune fille en blouse blanche se tenait sur le seuil, un paquet d'enveloppes à la main.

— Ah ! C'est vous mademoiselle, dit Montebello d'une voix cordiale. Entrez, je vous en prie...

La jeune fille obéit et, aussitôt, au grand désespoir de Carole, le professeur referma la porte et lui donna deux tours de clé.

— Venez là et parlons un peu, dit-il en retournant s'asseoir dans son fauteuil. Alors ? Avez-vous pensé à ce que je vous ai dit hier ?

La laborantine hocha la tête et eut un sourire effronté. Elle n'était pas vraiment jolie mais son expression provocante et moqueuse lui donnait du charme. Et elle n'avait pas dix-huit ans.

— Bien sûr que j'y ai pensé, dit-elle à mi-voix.

— Et alors ? Où en sommes-nous ? demanda Montebello d'une voix qui s'enrouait. Mais ne restez pas là, bon Dieu ! Venez un peu plus près... Ou est-ce que je vous fais peur ?

— Peur ? Oh non, pas du tout ! dit la jeune fille en riant.

— Alors approchez-vous et répondez à ma question : quand dînons-nous ensemble ?

— Mais... quand vous voudrez, monsieur, répondit-elle avec le même air provocant.

— Parfait. Ce soir, je ne peux pas, mais pourquoi pas demain ?

— Pourquoi pas ?

Montebello tendit la main, prit la jeune fille par le poignet et l'attira vers lui.

— Voyons... Que pourrions-nous faire ? demanda-t-il d'une voix qui devenait de plus en plus rauque... Un bon petit dîner d'abord... Est-ce que vous aimez la cuisine chinoise ?

— Je n'en ai jamais mangé.

— Alors je vous la ferai découvrir... C'est excellent et puis... cela rend amoureux... Eh, eh...

Le rire idiot du professeur fit grimacer Carole. « C'est décidément incroyable de voir combien un homme pourtant intelligent peut devenir bête dans ces moments-là, pensa-t-elle, mais vais-je devoir assister à d'autres indécentes ? L'invisibilité me condamne-t-elle à être le témoin de toutes les galipettes de ces messieurs ? »

— Et puis, après le dîner, où pourrions-nous aller ? continuait Montebello qui tenait maintenant la jeune fille par la taille. Chez vous, peut-être...

— Pourquoi pas ? répéta la laborantine sur le même ton de défi amusé.

D'un geste brutal, le savant la colla contre lui et écrasa ses lèvres sur les siennes. La jeune fille eut un petit sursaut et se raidit.

— Pas ici et pas comme ça, murmura-t-elle.

— Allons, allons ! dit le savant en essayant de déboutonner sa blouse. Pourquoi attendre jusqu'à demain soir ? Laisse-toi faire, ma belle, personne ne viendra nous déranger... Viens plus près... Mais tu ne portes rien sous ta blouse, petite coquine ! Rien que ce ravissant petit slip... Enlève-le !

La blouse béait maintenant sur les cuisses blanches de la laborantine.

— Non ! Je vous dis que je ne veux pas comme ça ! cria-t-elle en essayant de se dégager. C'est... c'est dégoûtant !

— Tu ne diras plus ça tout à l'heure, ricana Montebello en essayant d'abaisser son slip.

Brusquement, la main de la jeune fille s'abattit sur son visage.

— Aïe ! Espèce de salope ! gronda le professeur en la lâchant.

Aussitôt, la laborantine bondit en arrière et courut vers la porte en hurlant :

— Et vous pouvez me renvoyer si vous voulez, vieux cochon ! Je dirai à tout le monde pourquoi !

Carole s'élança derrière elle, parvint en même temps qu'elle à la porte et se précipita au-dehors. Un instant plus tard, elle réintégrait son bureau,

s'enfermait à double tour, enlevait son maillot et passait ses vêtements de ville. Elle enfouit son maillot dans sa serviette après en avoir retiré quelques dossiers. Ce faisant, elle ne vit pas – car elle ne pouvait pas voir – qu'elle faisait tomber sur sa table le bout de chiffon qui avait servi à la première de ses expériences sur l'Asmodine. Un bout de chiffon invisible...

*
* *

Vera Rich se redressa paresseusement sur un coude, jeta un coup d'œil à sa montre et s'étira avec délices. C'est ainsi qu'elle aimait vivre : danser jusqu'à l'aube, flirter avec tous ces hommes qui la couvaient des yeux et lui disaient des choses incroyables à l'oreille ; puis se coucher, dormir aussi tard que possible, se prélasser longuement dans un bain de mousse, choisir avec un soin minutieux ses dessous, ses vêtements, son maquillage, son parfum... et ressortir danser. Oui, ça, c'était la vie...

L'ennui, c'était que, pour mener cette vie-là, il fallait aussi coucher avec Alfred... et qu'Alfred la dégoûtait de plus en plus avec son corps de vieux, les plis flasques qu'il avait sur le ventre et les taches brunâtres qui maculaient son crâne presque chauve. Et s'il n'y avait eu que cela ! Mais les fantaisies d'Alfred, ses exigences, ses manies ! Si encore il avait fait l'amour comme tout le monde ! Mais non ! Il lui fallait toute une mise en scène, tout un décor, un vrai cinéma ! Et, pour elle, des tenues spéciales, des poses invraisemblables...

Heureusement, ces derniers temps, il paraissait se fatiguer, le pauvre vieux. Vera le soupçonnait même de prendre, en secret, des produits qui étaient censés lui rendre sa vigueur. Elle l'avait surpris en train d'avaler quelque chose, juste avant de venir la rejoindre au lit et avoir trouvé, dans la corbeille de la salle de bains, un tube vide, sans nom, qui devait avoir contenu des comprimés. Évidemment ! Comme chimiste, il était bien placé pour se fabriquer lui-même ses dopants.

Cela lui jouerait un tour, un de ces jours. À plusieurs reprises, Vera l'avait vu se masser la poitrine, à la hauteur du cœur, avec une grimace douloureuse. Et son souffle se faisait de plus en plus rauque par moments... Oui, un jour prochain, une nuit plutôt, il s'écroulerait entre ses bras...

Vera ne souhaitait pas ce jour, ou cette nuit. Car ils ne la délivreraient pas pour autant. Elle serait débarrassée d'Alfred, sans doute, mais les autres, là-bas, lui trouveraient tout de suite un nouveau compagnon qui serait pire, peut-être, que le professeur. Car il avait ses avantages, ce brave Alfred. Il lui offrait tout ce qu'elle demandait, sans se rendre compte, l'imbécile, qu'à chaque fois il s'enfonçait un peu plus dans le piège où elle l'avait entraîné... La preuve ! Il avait de nouveau quelque chose à leur vendre...

La jeune femme se leva, passa un peignoir de dentelles et se dirigea en bâillant vers le guéridon en bois de rose où se trouvait le téléphone. Elle s'assit dans une bergère Louis XV authentique et, du bout de son doigt soigneusement manucuré, forma un numéro. On répondit presque immédiatement, comme toujours. Là-bas, ils devaient se relayer vingt-quatre heures sur vingt-quatre devant leur appareil.

— Oui ? dit une voix d'homme.

— Je voudrais parler à Jimmy, dit Vera.

— Jimmy Ryan ?

— Non. Jimmy Gooseberry, répondit Vera en levant les yeux au ciel.

Cet échange de mots de passe lui paraissait parfaitement puéril et stupide.

— De la part de qui ?

— Sa cousine.

— Sa cousine de Manchester ?

— Non. Sa cousine de Birmingham.

Le petit jeu continuait !

— Une seconde, je vais voir s'il est là... Ne quittez pas...

— Non. Je ne peux pas attendre. Qu'il me téléphone chez moi...

Vera raccrocha avec un nouveau soupir agacé. Maintenant, il allait se passer plusieurs minutes avant qu'ils ne rappellent, le temps qu'ils vérifient si sa ligne était « claire », comme Jimmy le lui avait expliqué un jour. Vera n'avait pas la moindre idée de la manière dont ils procédaient et, de toute façon, cela ne la regardait pas... Cela ne l'intéressait pas non plus, d'ailleurs... Mais qu'ils étaient donc ridicules, avec toutes leurs précautions !

Le téléphone sonna et elle décrocha aussitôt.

— Jimmy ? demanda-t-elle.

— Oui. Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Vera ferma les yeux et tenta de réprimer le frisson qui s'emparait d'elle comme à chaque fois qu'elle entendait cette voix vulgaire et grasse. Tout était gras chez Jimmy, sa voix, son visage toujours recouvert d'une pellicule de sueur, son corps, ce corps hideux dont la panse distendue ressemblait au ventre d'une femme enceinte, ce corps qu'elle était obligée de subir...

— Il a téléphoné. Il demande que vous preniez contact avec lui. Il s'agit, paraît-il, de quelque chose de très important...

— Comme toujours, ricana la voix grasse. C'est bon, je m'en occupe... Rien de neuf à part ça ?

— Rien de neuf... Si ! Il vient de m'acheter un cheval.

— Il te gâte, dis donc, ce brave homme... Au fait, et à propos de gâteries, je veux te voir... Ce soir ?

— Non. Nous allons à l'*Apollo*, et puis il veut qu'on rentre chez moi, la barbe !

— Ah ! Qu'est-ce que tu veux, ma petite, il faut bien le gagner, ton cheval ! Alors demain sans faute.

— Il faudra que je trouve un prétexte à lui donner.

— Trouve ! À demain soir. Et prépare tout, comme d'habitude...

La jeune femme reposa le récepteur sur son support, croisa les mains et eut un nouveau frisson... Préparer tout comme d'habitude... Elle savait ce que cela voulait dire et ce qui l'attendait... Jimmy, encore un dingue ! Mais beaucoup plus pervers, beaucoup plus dangereux que ce pauvre Alfred... Qu'est-ce qu'ils avaient donc tous à lui courir après ? Elle devait attirer ce genre de cinglés, c'était sûr...

Mais, avec Jimmy, c'était encore autre chose. Elle n'avait tout simplement pas le choix. Si elle avait su ce qui l'attendait, quand il l'avait abordée la première fois dans les coulisses de ce boui-boui de Cannon Street où elle se déshabillait en public une vingtaine de fois par jour, elle se serait enfuie en hurlant. Il avait été gentil, pourtant, le genre débonnaire, presque papa-gâteau...

Vera eut un sourire amer en s'installant devant sa coiffeuse et en commençant à broser ses longs cheveux châains aux reflets cuivrés... Imaginer aujourd'hui Jimmy en papa-gâteau, quelle sinistre bouffonnerie ! Mais, à l'époque, il avait bien joué son rôle.

— Ce n'est pas mal du tout, ce que vous faites, lui avait-il dit ; mais vous valez infiniment mieux que ça ! Vous devriez faire du théâtre, du cinéma...

— J'y ai pensé, figurez-vous ! avait-elle répondu d'un air de défi, mais les places sont chères et les imprésarios difficiles à joindre.

Jimmy s'était récrié. Il en connaissait un, justement, un vieil ami à lui qui cherchait, en ce moment, une jeune actrice à l'allure très gamine, presque fillette, juste son genre quoi ! Et il avait pris rendez-vous pour le lendemain.

Vera s'y était rendue sans illusions, s'attendant tout au plus à se trouver devant un réalisateur de pornos, et bien décidée à refuser toute proposition de ce genre. Elle n'en était pas là. Pas encore... Et puis non ! L'imprésario existait vraiment, et il cherchait vraiment quelqu'un dans son genre pour une pièce qui était vraiment en train de se monter dans un théâtre de Shaftesbury Avenue... et il ne lui avait même pas demandé de retrousser sa jupe pour exhiber ses cuisses !

Jimmy, qui assistait à l'entretien, s'était montré parfait ensuite. Il l'avait invitée à dîner, pour fêter ça. Elle avait accepté, certaine qu'il lui proposerait ensuite de la raccompagner chez elle et décidée, mon Dieu, à le laisser monter et faire ce qu'il voudrait, elle lui devait bien ça. Mais Jimmy l'avait poliment laissée devant la porte de son immeuble et ne s'était plus manifesté pendant plusieurs semaines.

Le soir de la première, il était là, dans les coulisses, avec un gros bouquet de fleurs et Vera était si émue par le succès personnel qu'elle avait remporté, qu'elle lui avait plaqué deux gros baisers sur les joues. Puis Jimmy l'avait de nouveau emmenée dîner et de nouveau raccompagnée chez elle... Mais, cette fois, il était monté. Et, alors que Vera s'apprêtait à lui ouvrir tout bonnement son lit, Jimmy s'était assis dans un fauteuil et s'était mis à parler. Et, à chaque parole qu'il disait, il perdait un peu plus son air de papa-gâteau.

Il lui avait dit tout ce qu'il savait d'elle, c'est-à-dire tout : elle s'appelait Vera Nitzica, elle était la fille d'un réfugié polonais qui était mort quelques mois plus tôt. Mais elle avait encore de la famille en Pologne... et cette famille risquait d'avoir les pires ennuis si elle, Vera, ne se montrait pas très sage et très obéissante. De quoi il s'agissait ? C'était très simple. Elle allait, désormais, suivre toutes les instructions de Jimmy, absolument toutes. En échange, elle recevrait de l'argent. Et on l'aiderait à faire carrière au théâtre

et au cinéma. Et si jamais elle parlait à quiconque de Jimmy et de ce qu'il venait de lui dire, elle mourrait d'une manière affreusement désagréable.

Sur quoi, Jimmy s'était levé, avait retiré la ceinture de son pantalon et, avec son rire gras, sa voix grasse, ses mains moites, lui avait fait subir un certain nombre de choses qui l'avaient laissée en larmes et pantelante sur son lit. Puis il était parti en laissant ostensiblement un billet de dix livres sur la cheminée et en annonçant qu'elle aurait très bientôt de ses nouvelles.

Le lendemain, elle avait presque cru à un mauvais rêve et elle avait failli oublier Jimmy en lisant, dans la presse londonienne, les lignes élogieuses que plusieurs critiques lui consacraient. On parlait notamment de sa « juvénile impudeur », de sa « gracieuse et troublante incarnation de la nymphette qui hante les hommes d'un certain âge » et même de « l'habileté presque diabolique avec laquelle elle parvenait à se mettre nue sans l'être ». La pièce, il est vrai, était assez déshabillée. Vaguement inspirée du roman de Nabokov, elle permettait à Vera d'exhiber à de nombreuses reprises sa ravissante anatomie de fruit vert. Mais c'était quand même du théâtre, après tout...

Le cinéma avait suivi très vite. De petits rôles tout d'abord, où Vera n'avait eu guère plus à faire qu'à montrer ses seins et ses fesses. Mais elle le faisait avec une sorte d'impudeur candide qui la fit surnommer, par certains échetiers, « l'ingénue libertine ». Puis un metteur en scène passablement amoureux d'elle lui offrit un vrai rôle et dut très vite se rendre compte que Vera n'était pas une comédienne ou, plus exactement, qu'elle ne jouait bien que lorsqu'elle était nue ou sur le point de l'être.

— Certains comédiens doivent se déguiser pour être à leur aise, lui avait-il dit, non sans amertume, toi, pour te déguiser, il faut que tu te déshabilles !

Vera avait donc poursuivi sa carrière de « strip-teaseuse de luxe », autre surnom inventé par la presse. Mais, parallèlement, elle était entrée dans une tout autre carrière sous l'impitoyable direction de Jimmy qui se faisait passer pour son imprésario. Au cours d'un cocktail, il l'avait présentée à un homme d'un certain âge, le commodore retraité William Seymour. Et, tout de suite, Seymour s'était épris follement de Vera. Il l'avait couverte de cadeaux, de bijoux et avait bien dû lui avouer un jour qu'il était pratiquement ruiné.

C'est alors que Vera, sur les instructions de Jimmy, lui avait suggéré de se procurer certaines informations anodines sur la base navale de Portland

où le commodore avait encore ses petites et grandes entrées. Aveuglé par l'amour et tremblant de perdre sa jeune maîtresse, Seymour avait accepté, puis récidivé et, le doigt pris dans l'engrenage, avait fini par livrer aux amis de Vera la photocopie de documents ultra-secrets sur les systèmes de détection sous-marine étudiés à la base. Cette histoire classique avait fini non moins classiquement : on avait retrouvé le commodore électrocuté dans sa salle de bains. Et comme il avait pris des précautions infinies pour que sa liaison avec Vera reste inconnue de tous, celle-ci n'avait même pas été inquiétée.

Elle avait éprouvé un certain chagrin de la mort stupide de Seymour qui était un brave homme et l'idolâtrait. Mais Jimmy ne lui avait guère laissé le temps de porter son deuil, fût-il intérieur : peu de temps après, il lui avait fait rencontrer un jeune fat qui travaillait au service du chiffre au Foreign Office. Le scénario s'était déroulé et terminé de façon à peu près identique, à cette différence près que le jeune fat n'était pas mort dans sa baignoire mais poignardé par un rôdeur dans un faubourg mal famé de Londres.

Vera avait évité de se poser des questions sur la fatalité qui frappait ainsi ses amants. C'est qu'elle était, elle aussi, prise dans l'engrenage, et, de plus, trop enchantée par la vie qu'elle menait pour songer à y renoncer. Le seul point noir en était Jimmy et ses exigences odieuses. Mais, entre deux rencontres forcées avec son « imprésario », la jeune femme parvenait à l'oublier sans trop de mal, d'autant plus qu'elle venait, grâce à lui, de rencontrer une nouvelle victime : le professeur Alfred Montebello.

« Pauvre Alfred ! pensa-t-elle en passant les dessous, à vrai dire assez étonnants, que le professeur lui avait offert quelques jours plus tôt. Si au moins il pouvait être un peu moins compliqué... et un peu plus jeune, je sens que je l'aimerais bien... »

CHAPITRE VII

Le coup de sonnette fit tressaillir Carole qui se précipita à la porte de son appartement et l'ouvrit toute grande. Dès qu'elle aperçut sur le seuil la haute silhouette de Philip, son visage buriné, ses yeux gris-vert, ses cheveux bruns striés de mèches blanches, quelque chose fondit en elle, quelque chose qui fit fondre en même temps sa nervosité, son angoisse et jusqu'au souvenir des raisons pour lesquelles elle avait demandé à Philip de venir la rejoindre chez elle.

— Philip, murmura-t-elle en écartant les bras.

Un instant plus tard, ils basculaient tous les deux sur son lit et s'étreignaient avec une violence passionnée, sans même se soucier des vêtements qui les encombraient. Ce fut pour eux comme s'ils avaient été emportés par la foudre, une foudre à la fois tendre et frénétique.

— Grands dieux, soupira Carole quand Philip s'éloigna d'elle, tu ne m'avais pas dit que tu avais des ancêtres cosaques...

— Je ne le savais pas moi-même jusqu'à ce que je te rencontre, dit Philip dont le complet prince de Galles était dans un piteux état ; tu dois être de ces femmes qui attirent irrésistiblement les derniers outrages...

— Il y a des outrages fort agréables et j'espère que ce ne seront pas les derniers, dit la jeune femme en essayant de défroisser sa robe.

Elle regarda Philip et éclata de rire.

— Ah ! Nous sommes jolis tous les deux ! s'exclama-t-elle en se levant. Tiens, cosaque ! Passe cette robe de chambre et donne-moi ton veston et ton pantalon. Je vais essayer de leur rendre figure humaine... et à moi aussi par la même occasion !

Un quart d'heure plus tard, ils prenaient le thé dans le salon.

— À nous voir, murmura Philip, on dirait qu'il ne s'est rien passé...

— Parce qu'il s'est passé quelque chose ? demanda la jeune femme avec un sourire moqueur.

— Je vais te rafraîchir la mémoire, dit Philip en se dressant à demi dans son fauteuil.

— Non, pitié ! cria Carole en riant. D'ailleurs, ajouta-t-elle d'un ton plus sérieux, ce n'est pas pour ce que tu sembles croire que je t'ai demandé de venir me voir... J'ai pris notre cher professeur littéralement la main dans le sac.

Philip sursauta.

— Comment ? Déjà ! s'exclama-t-il.

— Ce matin même. Je l'ai vu photographier des feuillets tirés d'une chemise marquée « top secret »... Et cela t'intéressera sans doute de savoir qu'il s'agissait de documents concernant les mémoires microscopiques que tu utilises dans tes ordinateurs... De plus, le professeur a téléphoné à une personne dont le numéro se termine par 5,8,6,0 et lui a demandé de prévenir d'urgence ses amis qu'il avait quelque chose d'important pour eux et qu'ils prennent contact avec lui de la manière habituelle...

Elle vit Philip tirer de sa poche un petit carnet, le consulter rapidement et hocher la tête.

— Le numéro de téléphone de Vera Rich se termine par ces quatre chiffres, dit-il d'une voix stupéfaite, mais... il y a quelque chose que je ne comprends pas... Où tout cela s'est-il passé ?

— Dans le laboratoire du professeur.

— Comment as-tu réussi à y pénétrer sans te faire voir ?

— Mais je... commença Carole, souriante.

Elle s'interrompit net, son sourire s'effaça.

« Grands dieux ! pensa-t-elle... Encore un peu et je lui disais tout tranquillement que j'étais invisible ! Et comment lui expliquer autrement la facilité avec laquelle j'ai pu opérer ? »

— Je... je m'y suis cachée avant qu'il n'arrive, dit-elle avec précipitation, et, d'où j'étais, j'ai pu tout voir et tout entendre.

— Et tu étais assez près de lui pour identifier les documents qu'il photographiait ? demanda Philip d'une voix étonnée.

— Eh bien... oui ! affirma nerveusement la jeune femme. Qu'est-ce que cela a de si extraordinaire ? Ou, alors, est-ce que tu ne me croirais pas, par hasard ?

Philip reposa sa tasse de thé, se leva et vint se placer devant elle.

— Bien sûr que je te crois, chère idiote ! dit-il avec gravité... Mais, en agissant comme tu l'as fait, tu as pris des risques énormes... et je ne veux pas que tu recommences ! Tu sais à quel point j'ai des scrupules de t'avoir entraînée dans cette galère... et tu sais pourquoi, ajouta-t-il presque à voix basse.

Carole sourit, lui prit la main et la pressa doucement sur sa joue.

— Oui, je sais, mon pauvre chéri, murmura-t-elle, mais ne te fais donc pas tant de souci pour moi. Même si Montebello m'avait surprise, il ne m'aurait pas tuée, quand même !

« Et pourtant, songea-t-elle, ce matin, j'ai bien eu peur, pendant un instant, qu'il ne me tue... »

— Qui sait ? soupira Philip. Un homme dans sa position, se voyant démasqué et se sachant perdu, peut faire les pires choses... Enfin, ajouta-t-il d'une voix plus détendue, tu as agi comme il le fallait pour que nous puissions le coincer et tu n'auras plus, désormais, à t'occuper de lui... Bravo, ma chère consœur, vous êtes exceptionnellement douée pour cet affreux métier... et c'est bien ce qui m'inquiète d'ailleurs...

— Qu'est-ce qui t'inquiète encore, mon Dieu ? demanda la jeune femme avec un rire un peu contraint.

— Que, devant ton exploit, mes chefs, admiratifs, ne t'en demandent d'autres... Mais je saurai bien les convaincre de te laisser tranquille.

— Et si j'y avais pris goût, moi, à ce métier ! s'exclama Carole. Tu ne vas pas quand même te mettre déjà à régenter ma vie, espèce de phallocrate ! Ah ! Un détail qui te sera peut-être utile : le professeur se rend ce soir à l'*Apollo*, avec sa belle amie, je suppose.

— À l'*Apollo* ? Ce n'est pas là qu'on donne ce numéro de magie sur l'homme invisible ?

— Oui, je crois, répondit Carole en détournant les yeux.

— Et si nous y allions, nous aussi ? suggéra Philip.

« Décidément, songea la jeune femme, c'est d'une ironie parfaite ! Mais qui sait ? Cela m'amusera peut-être de voir ce que fait... un collègue... »

— Si tu veux, dit-elle. Passe me prendre vers sept heures.

Une fois Philip reparti, elle se mit à marcher de long en large dans son salon, les bras croisés, la tête basse. « Il faut que je fasse beaucoup plus attention, se dit-elle. Si jamais on me confiait une autre mission de ce genre, la facilité avec laquelle j'opère finira par attirer les soupçons... Je dois

mentir, même à Philip, surtout à lui ! Ah ! Ma fille ! C'est que ce n'est pas tout simple, l'invisibilité ! »

*
* *

— Vous n'avez pas vu Miss Gray ce matin ? demanda le professeur Montebello à la secrétaire.

— Non, monsieur, dit sèchement celle-ci.

— Et elle n'a pas téléphoné pour donner de ses nouvelles ?

— Pas que je sache.

L'hostilité de la secrétaire était évidente. L'histoire de la laborantine avait sans doute déjà fait le tour du service. « Je m'en fous ! songea Montebello avec hargne. Que ces greluches pensent de moi ce qu'elles veulent, ça m'est égal ! Quant à cette petite chipie, elle va voir de quel bois je me chauffe ! En attendant, il me faut absolument des renseignements complémentaires à propos du compte rendu de Carole Gray... »

Il allait entrer dans le bureau de la jeune femme quand une idée subite lui vint. Il se retourna vers la secrétaire.

— Vous m'avez bien dit que vous n'aviez pas vu Miss Gray aujourd'hui ?

— Oui, monsieur.

— Pourtant elle est venue. Elle a laissé quelque chose pour moi dans mon bureau.

— Je ne suis pas au courant, monsieur. Peut-être est-elle passée avant que je n'arrive...

« Elle serait venue avant tout le monde et repartie aussitôt ? se dit Montebello. C'est bizarre quand même... »

D'un geste brusque, il ouvrit la porte du bureau de Carole et se dirigea vers sa table. Quelques dossiers s'y trouvaient soigneusement rangés mais aucun ne contenait les renseignements qu'il cherchait. En les remettant à leur place, Montebello eut l'impression curieuse que quelque chose lui frôlait la paume, quelque chose comme un bout d'étoffe... Il se frotta la main, pensant qu'il s'agissait d'une sorte de démangeaison... et le bout de ses doigts entra en contact avec un objet... un objet qu'il ne voyait pas mais

qu'il sentait très nettement, qu'il pouvait tâter, soulever, poser dans le creux de sa main, un morceau de chiffon de quelques centimètres de long...

« Je deviens fou ! pensa le professeur. C'est la fatigue accumulée ces derniers temps. Je souffre d'une hallucination tactile, comme d'autres d'hallucinations visuelles ou auditives... Mais celle-ci est d'une netteté stupéfiante... Je sens chaque pli, chaque fil de ce bout d'étoffe... Et ce contact un peu rêche... On dirait qu'il a été trempé dans un liquide visqueux qui a durci en séchant, une sorte de résine... Est-ce que par hasard, cette chère Miss Gray aurait... nom de Dieu ! Nom de Dieu de nom de Dieu ! »

Il enfouit le chiffon dans la poche de sa blouse et se mit à ouvrir les uns après les autres les tiroirs de sa collaboratrice. Mais il n'y trouva rien de ce qu'il cherchait. Que cherchait-il d'ailleurs ? Il alla jusqu'à la table d'expériences, examina les tubes à essai rangés dans leur portoir. Ils avaient tous été soigneusement nettoyés et la table elle-même débarrassée des différents produits qui l'encombraient habituellement. La poubelle elle-même était vide.

« Voyons, se dit Montebello, je dois savoir à quels travaux Carole Gray se livrait ici... Je ne pense pas aux recherches qu'elle effectuait pour moi mais à celles qu'elle poursuivait peut-être pour son propre compte... Mais il n'y a rien ici... comme si elle avait voulu effacer toute trace... Il faut que j'en aie le cœur net ! »

Il retourna dans le secrétariat.

— Où sont les bordereaux de commande des produits dont Miss Gray s'est servie ces derniers temps ? demanda-t-il à la secrétaire.

— À la comptabilité, je suppose, répondit celle-ci sans le regarder.

— Faites-les-moi porter dans mon bureau.

Dès qu'il fut sorti, la secrétaire, avec un soupir excédé, décrocha son téléphone et forma le numéro de téléphone de Carole. La jeune femme répondit presque aussitôt.

— Miss Gray ? dit la secrétaire à mi-voix... Ici Mrs. Parker... Il faut que je vous prévienne, Miss Gray. Le patron s'est étonné de ne pas vous voir aujourd'hui... Et il vient de demander vos bordereaux de commande de ces derniers jours... J'ai cru bien faire de vous prévenir... Pas du tout, Miss Gray, c'est avec plaisir...

« Ce vieux satyre, songea-t-elle en raccrochant. Tout ce que je pourrais faire pour lui mettre des bâtons dans les roues, je le ferai... Et justement, j'y pense... »

Elle prit le combiné du téléphone intérieur et appela la comptabilité.

— Daisy ? dit-elle... Ici Marjorie... Tu as encore les bordereaux de commande de Miss Gray ? Ils vont partir à la comptabilité générale ? Eh bien, non, ma petite Daisy, ils sont déjà partis, tu comprends ? Non, tu ne comprends pas ? Eh bien je t'expliquerai mais fais cela pour moi... Et, s'ils traînent un peu pour arriver là-bas, ces bordereaux, ce n'en sera que mieux... Je te promets que je te raconterai tout, ce midi, à la cantine... Merci, Daisy chérie.

Dans son bureau, Montebello tâta de nouveau le morceau de chiffon qu'il avait dans sa poche, l'en retira, l'approcha de son visage, le renifla. Il dégageait une faible odeur d'acétone... « Hallucinant ! songea le professeur... Mais je suis sûr, maintenant, que ce n'est pas moi qui suis halluciné. Ceci est vrai, c'est un objet matériel qui existe... Alors quoi ? Cette grande pimbêche de Carole Gray aurait trouvé le moyen de le rendre invisible ? C'est invraisemblable ! Et pourtant cela est ! Mais comment a-t-elle pu procéder ? Quels produits a-t-elle pu employer ? »

Il appela la secrétaire sur l'interphone.

— Eh bien ? Ces bordereaux ? aboya-t-il.

— Ils sont à la comptabilité centrale, monsieur.

— Alors faites-les revenir d'urgence !

— Cela risque de prendre un peu de temps, monsieur, dit la secrétaire d'une voix placide. Une fois remis à la comptabilité centrale, les bordereaux sont classés dans les archives. Il va falloir les y retrouver...

— Mais je vous dis, nom de Dieu, que..., hurla Montebello.

Puis, avec un effort, il essaya de reprendre une voix normale.

— C'est bien, Mrs. Parker, dit-il. Je les veux le plus vite possible... Euh !... Envoyez-moi Vernon Forbes, voulez-vous.

« Du calme ! pensa-t-il en respirant profondément. Il faut que je garde mon calme sinon je vais attirer l'attention du service. Et puis, je dois avoir la tête froide pour envisager toutes les implications de cette extraordinaire affaire... Supposons que Carole Gray ait vraiment mis au point une substance qui rende invisible l'objet dont elle l'a imprégné, comme ce

morceau d'étoffe... Soit ! Que compte-t-elle faire de sa découverte ? La monnayer ? Prendre un brevet ? Ce n'est pas son genre... »

On frappa à la porte. C'était Vernon Forbes, plus play-boy que jamais. Montebello ne l'aimait guère mais il en tirait souvent des renseignements utiles sur l'état d'esprit de ses collaborateurs.

— Ah, Forbes, dit le professeur, je me demandais si vous saviez, vous, où était Miss Gray ce matin.

— Je n'en ai pas la moindre idée, monsieur, répondit Forbes avec son sourire affecté.

— Vraiment... C'est fâcheux, Forbes, très fâcheux... J'avais... euh... des renseignements à lui demander sur ses travaux actuels... Vous ne savez pas, vous, par hasard, sur quoi portent ses recherches en ce moment.

Forbes secoua la tête avec une moue ironique.

— Carole Gray ne me fait pas ses confidences, monsieur, dit-il d'un ton de regret.

— Et vous ne vous êtes pas fait votre petite idée personnelle ?

— Non, monsieur, pas la moindre, je le regrette.

Montebello pianota un instant sur sa table, d'un air rêveur.

— Vous n'avez rien remarqué de spécial chez votre collègue, ces derniers temps ? demanda-t-il... Une certaine nervosité peut-être, l'air d'être particulièrement préoccupée...

Forbes eut un petit rire désinvolte.

— Non, monsieur. J'ai trouvé Miss Gray aussi revêche qu'à l'ordinaire, du moins en ce qui me concerne. Mais, pour le reste... Ah ! Si ! s'exclama-t-il. J'ai noté quelque chose de tout à fait curieux, hier matin... Pendant une seconde, j'ai eu l'impression que Miss Gray avait eu un accident à la main...

— Un accident ? Quel genre d'accident ? demanda Montebello en relevant vivement la tête.

— J'ai cru voir qu'il manquait une phalange à l'un de ses pouces, le gauche, je crois... Mais, quand je lui ai posé la question, elle s'est fâchée et m'a pratiquement mis à la porte... Je me suis sans doute trompé...

— Sans doute, Forbes, sans doute, murmura le professeur d'une voix sourde. Si Miss Gray avait perdu une phalange dans un accident on en

aurait entendu parler... C'est bien, mon cher, je vous remercie. Je n'ai plus besoin de vous.

Resté seul, il regarda rêveusement son pouce et, pris d'une inspiration subite, retira de sa poche le bout de chiffon invisible et l'enroula autour de la deuxième phalange. Celle-ci disparut aussitôt. Montebello tressaillit. « Ainsi, c'est bien cela, se dit-il. Elle a trouvé ! De toutes les choses étranges que j'aie vues dans ma vie, celle-ci est certainement la plus confondante ! Cette substance ne rend pas seulement invisible le corps sur lequel elle s'applique. Elle provoque également l'invisibilité de tout ce qui se trouve derrière lui ! On pourrait donc imaginer un costume, un vêtement, que sais-je, qui empêcherait de voir celui qui le porte... celui, ou celle... »

Il tressaillit de nouveau et jeta un regard inquiet autour de lui. « Où cette maudite Gray en est-elle ? Jusqu'où a-t-elle exploité sa découverte ? S'est-elle déjà confectionné le costume auquel je pense ? Si oui, elle peut donc être invisible à volonté... Elle est peut-être dans cette pièce en train de m'observer... Et ce matin... »

Montebello blêmit. Des gouttes de sueur se formèrent sur son front.

« Ce matin, quand j'ai eu l'impression furtive que quelqu'un regardait mes papiers par-dessus mon épaule, quand j'ai cru entendre un souffle non loin de moi... Était-ce elle ? Mais alors ? Elle était donc là tout le temps ! Elle m'a vu photographier les documents, m'a entendu téléphoner à Vera... Je suis perdu ! »

Il se prit la tête à deux mains. « Du calme, se répéta-t-il, du calme pour l'amour du ciel ! Une seule chose est sûre : c'est que ce bout de chiffon invisible existe et qu'il se trouvait sur la table de Carole Gray. Le reste n'est fait que d'hypothèses qui doivent être vérifiées... Mais comment ? Vais-je aller voir Carole Gray et lui poser tout de go la question : « Avez-vous découvert le secret de l'invisibilité ? » Foutaise ! Même si c'est vrai, elle me rira au nez ! Non... Il y a autre chose à faire... quelque chose de beaucoup plus utile... »

Il se redressa lentement, les yeux brillants. « Je dois percer moi-même son secret, retrouver son procédé, redécouvrir la substance qui donne l'invisibilité, et je suis de taille à y parvenir. Si j'y arrive... »

Le professeur poussa un long soupir de soulagement. « Si j'y arrive, je suis sauvé ! Si les choses tournent mal avec les amis de Vera... ou avec les services de renseignements anglais, je puis disparaître à mon gré... Mais il

n'y a aucune raison qu'elles tournent mal, au contraire. Car, ce secret, il m'est possible de le vendre. Un produit qui rend invisible, n'est-ce pas le rêve d'un espion ? Et les amis de Vera ne seront pas les seuls intéressés. Je puis offrir ce produit aux plus grandes puissances, les mettre en concurrence, faire monter les prix jusqu'à un niveau fantastique. Ils voudront tous l'avoir, ils m'offriront tous des fortunes... Et je n'aurai plus besoin de passer par cet horrible Jimmy pour faire face aux dépenses de Vera... »

Son visage se contracta, ses yeux devinrent fixes. « Et pour Vera elle-même, ce produit me sera utile... Je pourrai enfin la surveiller sans qu'elle s'en doute, savoir ce qu'elle fait des soirées où je ne suis pas avec elle... Mieux encore ! Je lui révélerai que je suis invisible ! Je la préviendrai que je risque d'être présent à tout moment, à côté d'elle, dans sa chambre, dans les salons où elle flirte, dans les clubs où elle va danser... Oui, je la tiendrai par la peur à défaut de la tenir autrement... »

Il arracha le chiffon qui dissimulait son pouce et le remit dans sa poche. « Assez rêvé ! Je n'y suis pas encore ! Il faut que je le retrouve, ce secret ! Et j'en suis capable ! Il ne sera pas dit qu'un Montebello échoue là où une Carole Gray a réussi ! Au travail ! »

Le professeur Alfred Montebello se leva, marcha vers sa bibliothèque et, après quelques hésitations, en sortit un fort volume cartonné qu'il posa sur sa table et sur lequel il se pencha en se massant doucement la poitrine à la hauteur du cœur.

CHAPITRE VIII

— Remarquable travail ! dit Hutchinson. Je suis même assez étonné, je l'avoue, qu'un amateur ait pu agir aussi vite et avec autant d'efficacité. La chance des débutants, j'imagine...

Philip lui décocha un regard dénué de tendresse.

— Je parlerais plutôt d'inconscience, monsieur, dit-il sèchement. La personne qui a épié Montebello a pris, pour ce faire, un maximum de risques... et il n'est pas question qu'elle recommence !

Le « grand Sioux » eut un mince sourire.

— C'est très bien, Holmes, de veiller ainsi sur la sécurité de vos collaborateurs. Mais, si celui-ci avait été surpris par Montebello, qu'est-ce qui aurait pu lui arriver de plus fâcheux qu'un renvoi immédiat ?

— Je ne crois pas que cela se serait borné à un renvoi, monsieur, répliqua Philip. Je pense que, se voyant démasqué, le professeur aurait très bien pu essayer de tuer mon agent...

— Il me semble que vous dramatisez un peu, murmura Hutchinson. Que Montebello soit un traître, c'est un fait, et je le déplore. De là à le considérer comme un meurtrier en puissance... Qu'en pensez-vous, colonel ? ajouta-t-il en se tournant vers le voisin de Philip.

Le colonel Henning hocha la tête.

— Je suis assez de l'avis de notre jeune ami, dit-il. N'oubliez pas que le professeur joue son va-tout dans cette affaire. Je veux dire qu'il ne risque pas seulement sa place et sa réputation, sans parler de quinze ou vingt années de prison. Il risque aussi de perdre cette jeune actrice à laquelle il est si évidemment attaché. Dans une pareille situation, les réactions d'un homme qui se voit sur le point d'être confondu sont imprévisibles. Mais elles peuvent certainement être violentes et même meurtrières...

Philip lui jeta un coup d'œil reconnaissant. Il avait été stupéfait, et un peu embarrassé, de rencontrer, dans le bureau du « grand Sioux », ce colonel

Henning qu'il ne connaissait guère que sur le plan mondain. Et plus surpris encore de découvrir, en Henning, tout autre chose que la vieille baderne qu'affectait d'être le colonel.

— Nous tiendrons donc compte de ces réactions éventuelles, dit Hutchinson, encore qu'elles aient bien peu de chances de se produire. Montebello et l'agent de Holmes n'ont plus aucune raison de se rencontrer... Peut-être même serait-il bon que cet agent cesse de se rendre aux laboratoires Bray and Thompson pendant quelque temps... du moins jusqu'à l'arrestation du professeur.

— L'absence de cet agent risque d'éveiller les soupçons de Montebello, fit remarquer Henning.

— S'il en a, ses soupçons ne le mèneront pas bien loin, répondit le « grand Sioux ». Dès à présent il va être surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, toutes ses lignes téléphoniques mises sur écoutes, son courrier contrôlé, bref, le grand jeu. Il s'agit, pour nous, d'identifier le réseau adverse avec qui Montebello est en contact... C'est l'affaire de quelques jours, pas plus.

— Je souhaite que tout aille aussi bien et aussi vite que vous le dites, murmura le colonel Henning, mais je ne peux pas m'empêcher de craindre des complications inattendues...

— Qu'est-ce qui vous fait parler ainsi ? demanda Hutchinson en fronçant les sourcils.

— Le fait que, dans cette affaire, il se trouve un certain nombre d'amateurs, répondit Henning. Je pense à Montebello lui-même, bien entendu, mais aussi à cette petite actrice... et même à votre agent, ajouta-t-il en souriant à Philip. Croyez-en ma vieille expérience, messieurs : les amateurs ne se comportent jamais comme prévu et, passez-moi l'expression, foutent une pagaille noire là où des professionnels auraient pu tout régler en deux coups de cuillère à pot. J'ai souvent observé un pareil phénomène et je l'attribue à une raison très simple : les amateurs, ne connaissant pas, ou pas bien, les règles du jeu, inventent les leurs et embrouillent tout... Enfin, nous verrons... Mais, à votre place, mon cher Holmes, je veillerais de près sur mon agent...

— C'est ce que je ferai, soyez-en sûr, dit Philip d'un air de défi.

« Il sait qu'il s'agit de Carole, pensa-t-il, Hutchinson aussi, plus que probablement, et sans doute ces honorables gentlemen n'ignorent-ils rien de

ce qui s'est passé entre nous... Mais je m'en moque après tout ! »

— Donc Montebello se rend ce soir à l'*Apollo*, dit Hutchinson. C'est sans doute là que se fera le contact qu'il souhaite... Vous y serez aussi, Holmes, je suppose ?

— Oui, monsieur.

— Surveillez discrètement le professeur, mais, surtout, n'intervenez pas, quoi qu'il arrive. J'aurai d'autres hommes au théâtre. Eh bien, messieurs, je vous remercie, ajouta-t-il en se levant, et présentez mes félicitations à votre agent, Holmes. À propos... a-t-il réclamé une prime ?

— Nous n'en avons pas parlé, monsieur, répondit Philip en secouant la tête.

— Posez-lui donc la question, à tout hasard, suggéra le « grand Sioux » avec un sourire malicieux, et dites-lui aussi que j'aimerais la... pardon... le rencontrer à l'occasion.

— Je n'y manquerai pas, monsieur, répondit Philip, impassible.

*

* *

À la même heure, près de la gare de Paddington, dans un petit appartement en sous-sol, trois hommes étaient, eux aussi, en train de parler du professeur Alfred Montebello. L'un d'eux, un obèse au crâne chauve et au visage bouffi, était celui que Vera appelait Jimmy. Mais il portait ici un autre nom. Le deuxième, un grand échalas à la pomme d'Adam proéminente, dont le nez crochu était chaussé de lunettes à monture d'acier, zébrait de hachures parallèles une page du carnet de notes posé sur ses genoux. Le troisième, dont les épaules de débardeur roulaient sous un polo marron, se curait les ongles avec la pointe d'un couteau.

— Alfred a de nouveau téléphoné, dit l'obèse. Il annonce une livraison très importante... comme d'habitude. C'est sa manière à lui d'annoncer que ses prix vont encore monter.

— C'est un panier percé, ce mec ! ricana le grand échalas. Il faut dire que Vera lui donne un sérieux coup de main pour claquer son fric !

— Et qu'elle en récupère même un bon paquet qui nous revient ! remarqua l'homme aux épaules de débardeur.

— Ça n’empêche pas le Centre de s’énervé, dit l’obèse d’un air maussade. Je me suis encore fait passer un savon, tout à l’heure, par qui vous savez... C’est d’ailleurs ce qui m’a décidé à fermer boutique...

Les deux autres se tournèrent vers lui du même mouvement.

— Qu’est-ce que tu veux dire, Boris ? demanda l’échalas.

— Tu m’as très bien compris, Pavel, et toi aussi Genia, répondit l’obèse, impassible. On prend ce qu’Alfred nous apporte et, tout de suite après, on liquide et on s’en va.

Pavel et Genia demeurèrent un instant silencieux. Puis le second reprit son travail de manucure comme s’il se désintéressait de la suite.

— Minute ! fit Pavel en remontant du bout du doigt ses lunettes sur son nez crochu. Tu as pris ça sous ton chapeau ou tu as le feu vert du Centre ?

— J’en ai parlé à Alexandre, répondit l’obèse. Il est d’accord et il se charge de prévenir le Centre que les carottes sont cuites en ce qui concerne Alfred et qu’il faut retirer nos billes avant qu’il ne soit trop tard.

Il alluma une cigarette avant de poursuivre.

— Alfred a trop tiré sur la corde, dit-il nonchalamment. Je ne parle pas seulement du fric mais de ses imprudences. Il nous donne des fournitures top-secret toutes tirées de son laboratoire. Ça doit forcément finir par tirer l’œil des Anglais. De plus, Alfred s’affiche avec Vera d’une manière qui, elle aussi, va se remarquer si ce n’est pas déjà fait... Non, je vous dis : avec Alfred, c’est terminé.

— Dommage ! dit Pavel en haussant les épaules. Ses fournitures étaient au poil...

— D’accord ! reconnut Boris. Mais elles venaient toujours de la même source, une source facilement repérable... Tant pis pour lui !

Un nouveau silence pesa sur la petite pièce plongée dans la pénombre.

— Comment fait-on ? demanda Genia en relevant la tête. Un accident, comme pour les autres ?

— Non, ça ne marchera plus, répondit Boris. Il faut qu’il disparaisse complètement, je veux dire : qu’on ne retrouve même pas son corps... Ce ne sera pas difficile.

Il se pencha en avant et regarda les autres dans les yeux.

— Je dois le rencontrer ce soir, à l’*Apollo*. Je trouverai bien un prétexte pour l’amener ici. Une fois ici, on lui fait son affaire. Après, on le transporte

en voiture jusqu'à Maidenhead... Le bateau y est toujours ?

— Il n'y a pas de raison qu'il n'y soit pas, grommela Pavel dont le visage s'était assombri.

— Vous irez vérifier tout à l'heure et le mettre en état de marche, dit Boris. Vous y transporterez aussi un sac de ciment à prise rapide. Cette nuit, nous embarquerons le professeur, nous lui collerons le ciment aux pieds et on le passe par-dessus bord. Avant qu'on commence à le chercher dans la Tamise, il sera arrivé à la mer.

Genia referma brusquement son couteau, le rangea dans sa poche et redressa la tête.

— Tu ne trouves pas qu'on prend un maximum de risques, Boris ? demanda-t-il d'une voix neutre. L'amener jusqu'ici, alors qu'il a peut-être une filoché au train ; transporter le corps jusqu'à Maidenhead, à quarante bornes ; le charger sur le bateau, le foutre à la flotte... On sera vernis si personne ne remarque rien !

Boris écrasa sa cigarette dans un cendrier débordant de mégots et fixa sur Genia ses petits yeux noyés dans la graisse.

— Tu as une autre idée ? demanda-t-il doucement.

L'autre haussa ses larges épaules.

— Je ne sais pas, moi, murmura-t-il... On pourrait peut-être l'emmener vivant au bateau, ce serait déjà moins de risques...

— Oui. Mais s'il est filoché, comme tu dis, fit remarquer Pavel, nous conduisons la police ou les gars du S.I.S. à une de nos meilleures planques...

Boris hocha lentement sa tête massive.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites tous les deux, murmura-t-il. Je vais emmener Alfred directement au bateau, avec Pavel, dans une de nos voitures. Toi, Genia, tu suivras dans une autre. Si jamais tu t'aperçois qu'on nous suit, tu organises un petit accident pépère. Sinon, tu viens nous rejoindre au bateau. Ça colle, cette fois ?

L'un après l'autre, les deux hommes inclinèrent la tête. Puis Pavel demanda :

— Et Vera, qu'est-ce que tu en fais ?

Un sourire retroussa les grosses lèvres de Boris.

— Ne t'en fais pas pour elle. Je m'en charge. Je dois la voir demain soir et après...

De ses deux mains épaisses, il fit le geste de broyer quelque chose.

— Ah bon ? s'étonna Pavel ; elle aussi ?

— Faut bien ! soupira Boris. Elle est gironde et tout ce que tu voudras et elle rendait bien des services... Mais elle s'est trop exposée, la conne, elle s'est montrée partout avec son Alfred. Je l'avais pourtant mise en garde, mais rien à faire ! Mademoiselle tenait à ses succès mondains ! Alors, maintenant, tant pis pour elle !

— Dommage ! répéta Pavel.

— Oui, c'est dommage, reconnut l'obèse, mais il n'y a rien d'autre à faire. Elle sait trop de choses sur nous. Et, après la disparition d'Alfred, elle sera la première personne que la police interrogera...

— En somme, ricana Genia, demain soir, tu vas encore t'en payer une petite tranche avant de la couiquer !

Avec une souplesse inattendue chez un homme de sa corpulence, Boris bondit de sa chaise, courut vers Genia et abattit sèchement sa main sur la joue de l'autre qui poussa un grognement de douleur et se dressa, très pâle. Boris avait déjà plongé la main dans la poche de son veston difforme.

— Tu as autre chose à dire ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Genia demeura un instant immobile, les yeux rivés sur ceux de l'obèse puis détourna la tête.

— Non, Boris, non, murmura-t-il.

Boris eut une grimace narquoise et revint au centre de la pièce.

— Allez vous occuper du bateau et du ciment, dit-il, et tant qu'à faire, emportez avec vous le lecteur de microfilms au cas où Alfred aurait sa fourniture avec lui. Une fois l'affaire terminée, on se planque tous à l'ambassade, le temps de laisser passer les vagues... C'est vu ?

— C'est vu, Boris, répondirent les deux autres, presque en même temps.

CHAPITRE IX

L'homme qui se tenait au centre de la scène dans le faisceau des projecteurs avait beaucoup d'allure. Grand, mince, élégant dans son habit noir de bonne coupe, agrémenté d'une cape de soie, d'un haut-de-forme et d'une canne à pommeau d'argent, il venait, depuis une demi-heure, d'exécuter un certain nombre de numéros d'illusionnisme avec une prestesse étourdissante et en donnant l'impression qu'il s'amuse beaucoup. Mais, de toute évidence, le public attendait le clou du spectacle dont tout Londres parlait depuis plusieurs semaines.

— Et maintenant, mesdames et messieurs, dit le magicien avec un sourire éclatant, je vais avoir le plaisir de vous présenter un de mes meilleurs amis, mon seul ami à vrai dire, un être dont la fréquentation est parfois un peu difficile, vous allez voir pourquoi dans un instant. Mais ce défaut est largement compensé par une qualité merveilleuse et de plus en plus rare : la discrétion. Et, de cela aussi, je vais vous donner la preuve... Mesdames et messieurs, permettez-moi de vous présenter... l'homme invisible !

Il fit une petite courbette, porta la main au bord de son haut-de-forme, le retira lentement, se redressa... et il y eut dans la salle un immense « oh ! » de stupéfaction. Car, à la place de la tête du magicien, bien visible l'instant d'avant, il n'y avait plus rien que le vide. Et le spectacle était en effet fabuleux de cette silhouette impeccablement habillée mais qui s'arrêtait net à la hauteur du col empesé et de la cravate blanche.

— Fantastique, non ? souffla Philip à l'oreille de Carole.

— Fantastique ! répéta la jeune femme en pressant la main qui tenait la sienne depuis le début du spectacle.

Elle se sentait à la fois amusée et un peu oppressée par ce qui se passait devant elle. « Ainsi, pensa-t-elle, voilà à quoi je ressemblerais, à quelques détails près, si, par inadvertance, je passais seulement le capuchon de mon maillot... Ici, c'est drôle parce que nous savons qu'il y a un truc, une habile

combinaison de jeux de miroirs et de lumières sans doute... Mais si cela était réel, ce serait une monstruosité... Et moi alors ? Suis-je un monstre ? »

Les nouvelles exclamations qui s'élevaient dans la salle la détournèrent de ses pensées. Sur la scène, le magicien sans tête était en train d'enlever ses gants... et ses mains, elles aussi, devinrent invisibles. La canne qu'il tenait encore l'instant d'avant parut rester debout toute seule et le haut-de-forme se mit à flotter dans les airs.

— Que votre pudeur ne s'effarouche surtout pas, mesdames et messieurs, dit la voix ironique du magicien, il est vrai que je suis en train de me livrer, devant vous, à une sorte de strip-tease. Mais, contrairement à ce qui se passe d'habitude dans ce genre d'opération, je ne vous exhiberai rien de plaisant... ni de déplaisant car, en fait, vous ne verrez rien... que l'homme invisible. En somme, vous aurez payé vos places de théâtre pour ne rien voir, ce qui est un comble !

La plaisanterie fit rire la salle et la détendit. Le magicien se débarrassait maintenant de sa cape et de son habit qui allèrent se poser tout seuls sur le dossier d'une chaise, puis de son gilet qui les rejoignit et enfin de sa chemise qu'il déboutonna lentement. Lorsqu'il l'eut ôtée, des hurlements s'élevèrent dans l'assistance : le torse de l'homme avait entièrement disparu et ce qui restait de son corps s'arrêtait maintenant à la ceinture.

— N'ayez crainte, vous me reverrez, promit le magicien en accélérant le mouvement, mais, pour l'instant, il vaut mieux que vous ne me voyiez pas, je vous assure...

La ceinture se déboucla comme d'elle-même, le pantalon s'ouvrit, s'abaissa, découvrant un caleçon long. Des rires fusèrent un peu partout.

— Ah ! Que voulez-vous ? dit la voix goguenarde du magicien... On m'avait dit tant de mal du terrible climat anglais. Et maintenant, mesdames, fermez les yeux ou vous allez subir la plus grande frustration de votre vie...

Le caleçon glissa et tomba sur le sol. Et, une fois de plus, ce fut le vide, un vide sur lequel se détachaient cocassement deux chaussettes de soie noire et des souliers vernis.

— Ah ! Je me sens beaucoup mieux, dit la voix du magicien, tellement mieux que je vais, si vous le voulez bien, exécuter un petit pas de danse...

Une musique bien rythmée monta de la fosse d'orchestre et la salle, médusée, put voir les chaussettes et les souliers s'agiter sur la scène dans un tempo de plus en plus rapide.

— Ouf ! Ça suffit ! J'ai trop chaud ! déclara le magicien. Je vais me débarrasser de ces derniers objets qui m'encombrent...

Une chaussure tomba sur le sol, puis l'autre, suivie par les chaussettes... Et une véritable ovation fit trembler les murs de la salle. Car maintenant, sur la scène, il n'y avait plus rien. Le vacarme dura une grande minute. Puis la voix du magicien s'éleva de nouveau, pleine d'ironie.

— Quel changement dans les règles qui régissent le spectacle, mesdames et messieurs ! dit-il. D'habitude vous applaudissez en fonction de ce que l'on vous montre. Ici, remarquez-le, vous acclamez... le vide !

Des rires se mêlèrent aux applaudissements qui crépitèrent à nouveau quand les différentes pièces de vêtement se soulevèrent comme d'elles-mêmes, se rassemblèrent en une sorte de ballot, lequel partit, en flottant, dans la direction des coulisses...

— Absolument génial ! cria Philip dans le tumulte. Je donnerais n'importe quoi pour connaître son truc !

« Si tu savais, mon pauvre chéri, que je pourrais t'offrir une représentation du même genre tous les soirs ! songea Carole, goguenarde. »

Dans la loge d'avant-scène où elle se trouvait avec Alfred Montebello, Vera applaudissait si fort qu'elle en avait mal aux mains.

— Ce type est extraordinaire ! s'exclama-t-elle d'une voix aiguë, tu ne trouves pas, Alfred ?

— Si, si, tout à fait, dit le professeur avec un sourire forcé.

Depuis le début du numéro, il se sentait curieusement agacé, comme si la performance du magicien l'avait frustré de quelque chose. « Il n'y a pourtant pas de quoi être jaloux ! se dit-il en haussant les épaules. Ceci n'est que le résultat d'un ensemble de trucs ingénieux... L'invisibilité, la vraie, c'est quand même autre chose ! » Et, du bout des doigts, il tâta le morceau d'étoffe qu'il avait glissé dans une poche de son gilet, comme un talisman.

Une nouvelle houle d'applaudissements souleva la salle. Le magicien rentrait en scène, habillé comme au début de son numéro, et saluait en souriant. Montebello consulta sa montre et se pencha vers sa jeune maîtresse.

— J'ai quelqu'un à voir tout de suite, souffla-t-il. Va m'attendre chez toi. Je t'y rejoins aussi vite que possible.

Vera inclina la tête sans le regarder. Elle avait les yeux rivés sur le magicien qu'on acclamait toujours. « Ah ! songea-t-elle avec amertume,

passer la nuit, ou ne fût-ce qu'une heure, avec ce beau gosse, ça me changerait... »

Le professeur quitta le théâtre et se dirigea vers le parking souterrain le plus proche. L'ascenseur le descendit au troisième sous-sol. En approchant de sa voiture, il vit rougeoyer la braise d'une cigarette à l'intérieur. Jimmy l'attendait. Il pouvait déjà distinguer sa silhouette massive. Puis il sursauta : il y avait un deuxième homme sur le siège arrière. Le cœur de Montebello se mit à battre plus vite et lui fit un peu mal. Il s'arrêta.

La vitre de la portière s'abaissa et une voix grasse murmura dans la pénombre :

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ? Montez !

Le professeur obéit et s'assit derrière le volant en demandant d'une voix rauque :

— Qui est cet homme ?

— Un ami, répondit Jimmy. Vous avez apporté la marchandise ?

— Oui.

— Alors en route ! Direction Maidenhead.

— Maidenhead ! s'exclama Montebello, mais c'est au diable !

— Quarante bornes, ça vous fait peur ? C'est là que nous avons installé notre nouvelle planque. Alors ? Vous vous décidez ? J'ai de l'argent pour vous. Beaucoup d'argent...

Ces derniers mots eurent un effet immédiat sur le professeur. Il mit le contact et démarra dans un crissement de pneus.

— Pas de nervosité inutile, dit Jimmy. Ce n'est pas le moment de nous faire remarquer... Qu'est-ce que vous nous amenez cette fois ?

— Les procédés de fabrication des mémoires utilisés dans les nouveaux ordinateurs balistiques.

L'obèse hocha la tête.

— Ça m'a l'air intéressant. Vous avez pris ça dans votre coffre, je suppose ?

— Où diable voulez-vous que je l'aie pris ? s'exclama Montebello d'une voix irritée.

Jimmy eut un nouveau hochement de tête et resta silencieux tandis que la voiture prenait la direction de la Great Western Road. L'homme qui se trouvait sur le siège arrière dit soudain quelques mots dans une langue que

le professeur supposa être du russe. Jimmy se détourna vivement et scruta la lunette arrière.

— Ralentissez, ordonna-t-il.

Montebello obéit.

— Rien de changé, dit Pavel en russe. Ils ralentissent aussi, les salauds !

— Ne t'inquiète pas ! ricana Jimmy. Genia va s'occuper d'eux. Reprenez une vitesse normale, dit-il en anglais au professeur.

Il alluma une cigarette puis demanda, d'un ton indifférent :

— Vous n'avez pas eu l'impression d'être suivi, ces derniers temps ?

— Moi ? Non... Pourquoi ? Il se passe quelque chose ? balbutia Montebello.

— Mais non, mais non, rien de particulier, assura Jimmy, simple question de routine...

Ils venaient de dépasser le musée Victoria et Albert quand Pavel, qui continuait à regarder derrière lui, poussa une exclamation. La Volkswagen de Genia venait de doubler la Ford noire qui les suivait et se rabattait brusquement sur sa gauche. Heurtée à la hauteur du capot, la Ford fit une embardée, dérapa et alla emboutir un réverbère. La Volkswagen la dépassa sans ralentir et disparut.

— Genia s'en est occupé ! s'exclama Pavel en russe.

— Accélérez, dit Jimmy à Montebello, première à droite... Oui... Maintenant première à gauche... Ne freinez pas... Première à gauche, et mettez toute la gomme !

— Mais ce n'est plus la direction de Maidenhead ! protesta le professeur.

— Faites ce que je vous dis ! gronda Jimmy. Nous retrouverons la route de Maidenhead tout à l'heure.

— Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ? s'exclama Montebello. J'ai bien le droit de le savoir, quand même !

— Vous avez tous les droits quand vous êtes dans votre laboratoire, monsieur le professeur, ricana Jimmy, mais ici et maintenant, c'est moi qui commande...

*

* *

Dans le salon de Carole, Philip leva son verre en direction du lampadaire et observa les bulles qui pétillaient dans le liquide doré.

— Étrange chose, vraiment, que l'invisibilité, même simulée, dit-il. Je me demande comment il faisait...

— C'est sans doute une combinaison de jeux de lumières et de miroirs placés aux bons endroits, dit Carole... Ou alors, après tout, peut-être cet homme a-t-il vraiment inventé un produit qui le rend invisible...

Elle se sentait curieusement surexcitée. Le champagne sans doute, dont elle venait de vider sa troisième coupe. Et la présence de Philip qui, après le spectacle, l'avait raccompagnée chez elle comme si cela allait de soi. Mais il y avait autre chose. L'étonnant truquage auquel elle venait d'assister et le succès qui l'avait salué lui donnaient l'impression d'être frustrée. « Au fond, je suis jalouse ! songea-t-elle en riant intérieurement, jalouse et furieuse de ne pas pouvoir prouver à tout le monde, à commencer par Philip, que je suis capable d'en faire autant... et même de faire beaucoup mieux. »

— Un produit qui rend invisible ! Mais c'est absurde ! s'exclama Philip en se levant pour remplir leurs verres. Peut-on imaginer quelque chose de ce genre ? Enfin, toi, une chimiste, tu dois bien savoir que c'est impossible !

La jeune femme eut un sourire moqueur.

— Moi, une chimiste, je t'assure que c'est tout à fait possible sur le plan théorique. Il suffit qu'un corps ait le même indice de réfraction que celui de l'air pour disparaître à tous les yeux.

— Il suffit ! répéta Philip en riant. Tu en as de bonnes ! C'est comme si tu me disais qu'il suffit de supprimer la pesanteur pour que nous puissions voler dans les airs... sur le plan théorique.

— Affreux sceptique ! cria Carole, agacée. Tu es de ces gens qui, au siècle dernier, affirmaient que les trains ne pourraient jamais dépasser le trente à l'heure parce qu'au-delà les passagers mourraient d'une crise cardiaque !

— Pardon ! protesta Philip en riant. Je n'ai pas dit que...

Mais Carole était lancée.

— Tu me fais penser aux membres de l'Académie des Sciences à qui Thomas Edison venait de présenter son fameux phonographe. Dès que les premiers sons sortirent de l'appareil, un des éminents savants qui se trouvaient là bondit sur Edison, le saisit au collet et se mit à le secouer en

hurlant : « Misérable imposteur ! Vous ne vous imaginez pas que vous allez nous duper avec vos trucs de ventriloque ! »

Ils se mirent à rire tous les deux, encore que chez Carole le rire fût un peu forcé. « Ah ! songeait-elle avec fièvre... Pouvoir aller passer mon maillot, revenir dans cette pièce et embrasser ce cher idiot sur les lèvres ! Voilà qui surclasserait, et de loin, le numéro de l'*Apollo* ! »

— La vraie question, dit-elle tout haut, c'est de savoir ce que les hommes feraient de l'invisibilité si elle leur était donnée. On a posé la question, l'autre soir, chez les Malcolm, mais je dois dire qu'aucune des réponses ne m'a vraiment satisfaite.

— Moi non plus, admit Philip, sauf peut-être celle du colonel Henning qui voyait dans l'invisibilité l'arme absolue, ce qui, de son point de vue, est logique. Mais la seule réponse qui ait du sens et qui pourtant n'a pas été donnée... c'est la mienne !

— Que veux-tu dire ? demanda la jeune femme en fronçant les sourcils.

— Je ne pouvais pas dire à ces gens, qui ignorent mes véritables activités, que le seul domaine où l'invisibilité prendrait son efficacité maximum, c'est celui du renseignement.

Carole poussa une faible exclamation et devint un peu pâle mais Philip ne s'en aperçut pas.

— C'est l'évidence même, affirma-t-il. Dans cette profession, honorable pour les uns et abjecte pour d'autres, on passe sa vie à s'épier, se suivre, à essayer de surprendre les secrets du camp adverse sans être aperçu... Tu t'imagines ce qu'un espion invisible aurait comme supériorité sur ses collègues ! Il pourrait se faufiler partout, dans les états-majors, les conseils des ministres, les bureaux des chefs d'État... et même le Q.G. des services de renseignements ennemis, ajouta-t-il avec un rire moqueur.

La jeune femme gardait les yeux obstinément fixés sur le fond de son verre.

— Tiens ! poursuivit Philip qui s'animait de plus en plus. Toi, ce matin, au lieu de prendre des risques fous en te cachant dans le bureau de Montebello, si tu avais été invisible, tu t'y serais glissée sans problèmes, tu aurais pu identifier les papiers qu'il photographiait en regardant par-dessus son épaule, voir le numéro qu'il formait sur le cadran de son téléphone...

— C'est-à-dire, en somme, exactement ce que j'ai fait, dit Carole d'une voix sourde.

Philip la regarda avec un sourire hésitant.

— C'est-à-dire ce que tu as fait, répéta-t-il, mais en te mettant en danger de...

— Il n'y avait aucun danger, interrompit la jeune femme en se levant. Philip, mon chéri, je ne sais pas si j'ai raison ou si j'ai tort d'agir comme je vais le faire, mais je n'en peux plus, il faut que je te dise... Je connais le secret de l'invisibilité...

Les yeux de Philip s'arrondirent puis il fut secoué par un éclat de rire homérique.

— Formidable ! cria-t-il. Chérie, tu es formidable ! Tu ferais une actrice du tonnerre ! Pendant quelques dixièmes de seconde, j'ai failli croire à ce que tu disais !

Carole le regarda d'un air froid puis haussa les épaules.

— Ah ! Tu ne veux pas me croire, murmura-t-elle. Eh bien, je vais te faire une démonstration... Attends-moi une seconde... et apprête-toi à ressentir le choc de ta vie...

Elle se rendit rapidement dans la salle de bains où elle avait laissé la serviette qui contenait le maillot. Elle s'en revêtit après avoir enlevé sa robe mais gardé ses dessous, fixa le capuchon, les lunettes, enfila les gants et les ballerines et se planta devant sa glace qui ne renvoya aucun reflet.

« Je suis peut-être folle, pensa-t-elle, mais je ne peux plus garder un pareil secret pour moi toute seule... Pas après ce que Philip vient de me dire sur l'intérêt que ma découverte représenterait pour les services de renseignements... Il faut qu'il sache, qu'il me protège... Et je lui expliquerai comment j'ai procédé à partir de l'arséniure de gallium. Je lui montrerai le bout de chiffon par lequel tout a commencé... Au fait, où est-il ? Je l'avais mis dans ma serviette... »

Quelques instants plus tard, elle dut se rendre compte de l'évidence. Le chiffon avait disparu. « Il a dû tomber quelque part, mais où ? Si c'est ici, cela n'a guère d'importance. Si c'est dans mon laboratoire... »

Philip frappa à la porte.

— Alors ? cria-t-il... Quand commence ce numéro ?

— Maintenant, dit Carole en ouvrant la porte et en se plantant devant lui.

Le regard de Philip passa à travers elle et parcourut la salle de bains en tous sens.

— Jusqu'à présent, c'est très réussi, dit-il d'une voix amusée, mais où te caches-tu ?

— Je ne me cache pas, dit Carole, je suis ici, à un mètre de toi... Je vais tendre le bras, poser ma main sur la tienne... Tu es prêt ?

— Je suis prêt, dit Philip avec un rire nerveux, et laisse-moi te dire que c'est beaucoup plus fort qu'à l'*Apollo*... Oh ! Mon Dieu ! cria-t-il en bondissant en arrière, pâle comme un cierge... Qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est ma main, dit Carole. D'habitude, quand je te touche, tu ne fais pas cette tête-là. Mais je dois reconnaître qu'ici les circonstances sont assez exceptionnelles...

— Carole, arrête ! bredouilla Philip. C'est très spectaculaire et je te félicite mais... j'ai l'impression de devenir fou !

— J'ai eu la même impression en faisant ma découverte, répondit la jeune femme en se dirigeant vers le guéridon où se trouvait son verre de champagne ; garde ton sang-froid, mon chéri, tu n'es qu'au tout début de tes surprises...

Elle prit le verre et le porta à ses lèvres. Philip poussa un grognement étranglé et se prit la tête à deux mains.

— Voyons, marmonna-t-il, voyons... Ou tu as un prodigieux talent d'illusionniste... ou tu as mis une drogue hallucinogène dans mon verre...

Carole s'avança vers lui en secouant la tête.

— N'importe quoi, n'est-ce pas, plutôt que la vérité, dit-elle avec ironie. Tiens ! Je vais de nouveau prendre ta main dans la mienne, et tâche, cette fois, de ne pas t'enfuir en hurlant, c'est désobligeant... Là... Tu la sens ?

Le visage crispé, Philip regarda sa main.

— Oui, souffla-t-il avec effort, je la sens... ou, plus exactement, je sens le contact d'un gant.

— C'est un gant imprégné du produit que j'ai découvert, expliqua Carole, tout comme le maillot que je porte et la cagoule qui me couvre la tête... Je l'enlèverais volontiers, mon pauvre chéri, ne fût-ce que pour pouvoir t'embrasser, tu as l'air si malheureux. Mais si tu voyais apparaître ma tête toute seule, suspendue dans les airs, tu risquerais de sauter par la fenêtre...

— Hallucinant, murmura Philip, je n'arrive pas à y croire...

— Oui, je sais, dit Carole, cela m’a fait le même effet au début mais on s’habitue très vite, tu verras... Tiens ! Pas de panique surtout ! Je vais venir vers toi, te mettre les bras autour du cou, me serrer contre toi... Et si tu veux, tu peux me toucher, mais n’en abuse pas !

Philip eut un frisson en sentant le corps invisible s’appliquer contre le sien, deux bras l’entourer.

— Je meurs d’envie de t’embrasser, souffla Carole à son oreille, mais, pour cela, il faudrait que je soulève au moins mon capuchon...

— Eh bien, soulève-le, murmura Philip.

Les bras l’abandonnèrent un instant, le corps de Carole s’éloigna. Puis Philip vit apparaître quelque chose tout près de lui, à la hauteur de sa tête, quelque chose qui ressemblait à un fragment de cou surmonté d’un menton et de deux lèvres un peu épaisses.

— Grands dieux ! s’exclama-t-il en reculant d’un pas.

Mais les lèvres s’avançaient vers lui, se posaient sur les siennes, les bras se refermaient autour de ses épaules. Alors, avec une sorte de sauvagerie, il étreignit à son tour ce corps invisible, le caressa, le pétrit jusqu’au moment où Carole poussa un petit cri enivré.

— Chéri ! Attends au moins que je sois redevenue visible !

CHAPITRE X

Alfred Montebello jeta un coup d'œil intrigué sur l'étroite cabine où Jimmy venait de le faire descendre.

— Amusante, votre planque, murmura-t-il.

— Et pratique ! répondit l'obèse. Avec tous les plaisanciers qui vont et viennent dans le coin, nous passons totalement inaperçus. Bon. Au boulot ! ajouta-t-il en s'asseyant devant la table pliante fixée à l'une des cloisons. Pavel, où est le lecteur de microfilms ?

— Le voici, dit Pavel, en sortant l'instrument d'une armoire et en le posant sur la table.

Le professeur mit la main dans la poche de son gilet et l'en retira comme s'il s'était brûlé : il venait de toucher le bout de chiffon invisible.

— Ne me dites pas que vous avez oublié la fourniture ! ricana Jimmy.

— Non, non, dit Montebello en extirpant un rouleau de microfilms d'une autre poche. La voici... Je vous préviens tout de suite : elle n'est pas complète.

Le visage bouffi de Jimmy s'empourpra.

— Ce qui veut dire ? demanda-t-il de sa voix grasse.

— Ce qui veut dire que vous aurez le tout quand vous m'aurez payé le prix que je demande, dit le professeur en le regardant fixement.

Jimmy parut sur le point de se mettre en colère. Mais il se contint et eut même un sourire narquois.

— C'est le métier qui commence à entrer, professeur, dit-il en s'emparant du rouleau et en l'introduisant dans le lecteur. Je ne peux vraiment pas vous reprocher de trop vous méfier ; je trouve même que vous ne vous méfiez pas assez, ajouta-t-il en se penchant sur le verre grossissant dont il venait d'allumer l'ampoule ; ces documents portent, bien visibles, l'en-tête de votre laboratoire... Vous auriez pu y mettre un cache...

— Je n'en ai pas eu le temps, répondit Montebello, et, d'ailleurs, qu'est-ce que ça peut faire ? Ces microfilms ne sortiront pas de vos mains et ce n'est pas vous qui allez me dénoncer au S.I.S., n'est-ce pas ?

— Certainement pas ! approuva Jimmy avec un gros rire.

Il poursuivit son examen pendant quelques minutes et finit par relever la tête.

— Ouais, dit-il avec un vif coup d'œil en direction du professeur, ça m'a l'air d'être de la bonne camelote. Dommage qu'elle soit incomplète... Il en manque beaucoup ?

— Une douzaine de feuillets.

— Que vous pourriez photographier quand ?

— Dès demain... si vous me payez.

— Et vous voulez combien ?

— Cinquante mille livres, dit Montebello d'un ton ferme.

Un sifflement naquit entre les grosses lèvres de Jimmy.

— Pardon ! s'exclama-t-il. Vous n'avez jamais été aussi cher, professeur !

— Je ne vous ai jamais remis des documents aussi précieux, répliqua Montebello. Ce que je vous vends là, ce sont les découvertes les plus récentes et les plus modernes en matière d'ordinateur. De quoi combler votre retard qui est énorme dans ce domaine, ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai...

Jimmy plissa les yeux et regarda d'un air rêveur le verre grossissant. « Évidemment, c'est du tonnerre, pensa-t-il, et la suite promet de l'être encore plus. Que faire ? Attendre encore vingt-quatre heures et ne lui faire son affaire que quand il m'aura livré le tout ? C'est bien tentant... et bien dangereux. D'abord il faut lui trouver ses cinquante mille livres, quitte à les lui reprendre après, et ils vont tousser, à l'ambassade, quand je leur demanderai une pareille somme... Et puis il est filoché, ce cher Alfred, on l'a bien vu ce soir... Qui me dit qu'il ne sera pas arrêté dès demain ? Non, on s'en tient au plan prévu... »

— Pavel, appela-t-il, sers-nous à boire, qu'on fête ça... C'est d'accord, professeur, vous aurez vos cinquante mille livres demain, à la première heure...

Une expression soulagée passa sur le visage de Montebello qui jeta un coup d'œil à sa montre et fit mine de se lever.

— Excusez-moi, dit-il, mais je vous quitte tout de suite. On m’attend...

Jimmy posa une de ses grosses pattes sur son bras et le força à se rasseoir.

— Oui, je sais, la petite Vera, hein, prof, ricana-t-il. Elle vous attendra bien quelques minutes de plus, cette mignonne. Vous n’allez quand même pas me faire l’affront de refuser le verre que je vous offre... De la vodka de contrebande, prof ! Vous n’en avez jamais bu de pareille...

— D’accord, murmura le professeur, mais un seul verre alors...

— Je vous promets que vous n’en boirez pas plus d’un ! assura Jimmy en le servant. À la nôtre, prof, et... à vos amours !

Montebello remercia d’un signe de tête poli, but une petite gorgée et fronça le nez.

— Euh !... Excellent, vraiment, murmura-t-il, mais terriblement fort et... euh... un peu amer, non ?

— C’est parce que vous n’avez pas fait cul sec, prof ! protesta Jimmy ; il faut tout avaler d’un coup d’un seul, comme moi, regardez !

Et il vida son verre d’un trait. Avec un soupir d’impatience, le professeur l’imita et fit la grimace.

— Même ainsi, c’est un peu trop amer pour moi, dit-il, mais merci en tout cas. Et, maintenant, si vous voulez bien m’excuser...

De nouveau, la main de Jimmy l’arrêta dans son mouvement.

— Pas si vite, prof, pas si vite. Ça ne fera pas de mal à Vera de s’inquiéter un peu pour vous. Vous êtes trop gentil avec cette petite, vous la gâtez trop. Il est vrai que...

Un rire canaille l’interrompit.

— Il est vrai qu’elle a bien des qualités, cette chère Vera, et qu’elle est bien mignonne... surtout dans les nouveaux dessous que vous lui avez achetés récemment...

Montebello se dégagea d’un geste brusque.

— Je m’étonne que vous connaissiez ce détail, grommela-t-il.

— Oh ! Vous seriez surpris du nombre de détails que je connais sur vous, prof ! s’exclama Jimmy qui riait de plus belle. Vera me dit tout, voyez-vous, comme si j’étais son père ou mieux, son confesseur... Je suis au courant de toutes vos petites manies, prof ! Mais il ne faut pas que cela vous gêne...

Le professeur était devenu un peu rouge.

— J'en parlerai ce soir même à Vera, dit-il sèchement, et je compte bien qu'elle cessera de vous faire ses confidences.

— N'y comptez pas trop, prof ! ricana l'obèse. La petite Vera m'obéit au doigt et à l'œil, et dans tous les domaines, vous comprenez ? Absolument tous !

— Qu'est-ce que vous insinuez ? s'exclama Montebello, cramoisi.

— Je n'insinue rien, prof, je vous dis ce qui est. Je fais de Vera ce qu'il me plaît. Tenez ! Je la vois demain soir et on va bien s'amuser tous les deux. Vous voulez que je vous raconte ?

— Ignoble salopard ! gronda le professeur en levant la main sur l'obèse.

Un objet dur s'appuya tout à coup entre ses épaules.

— Tout doux, connard ! fit, derrière lui, la voix de Pavel.

— Du calme, prof, du calme ! ricana Jimmy qui semblait s'amuser beaucoup. Il ne faut pas vous énerver ainsi, à votre âge. D'ailleurs vous n'êtes plus en état de vous battre... Vous ne commencez pas à vous sentir les jambes un peu molles ? Asseyez-vous et restez tranquille... Vous allez vous endormir bien gentiment...

Montebello passa une main tremblante sur son front qui se couvrait de sueur.

— M'endormir ? murmura-t-il... Qu'est-ce que...

Ses yeux se fixèrent soudain sur son verre vide. Il sursauta.

— Crapule ! s'exclama-t-il d'une voix cassée. Vous... vous m'avez drogué !

— Hydrate de chloral, prof, expliqua Jimmy, très à l'aise. Vous, un chimiste, vous devez connaître ses effets. Vous allez faire un bon dodo, sans rêves...

Le professeur se laissa lourdement retomber sur son siège et regarda l'obèse avec des yeux hagards.

— Mais... pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce qu'on en a fini avec toi, pauvre cloche ! dit brutalement Jimmy. Dès que tu seras endormi, on va te fourrer dans un fût de ciment à prise rapide et te balancer à la flotte ! Tu mourras sans même t'en apercevoir, avoue qu'on est plutôt gentil !

Montebello devint aussi pâle qu'il était rouge l'instant d'avant.

— Pourquoi... me tuer ? souffla-t-il.

— Parce que tu es cuit ! répondit Jimmy d'une voix froide. Tu as accumulé les imprudences. Tu as les flics ou les agents du S.I.S. sur les talons. C'est eux qui nous suivaient ce soir. Alors pour toi, c'est fini, prof, on te largue !

Le professeur appuya les deux mains sur la table et essaya de se lever mais en vain. Jimmy et Pavel se mirent à rire.

— N'insiste pas, dit l'obèse. Tiens, bois un coup ! Celui-ci n'est pas baptisé.

— Mais... les documents que je devais vous remettre demain ? demanda Montebello qui luttait pour garder les yeux ouverts.

Jimmy haussa les épaules.

— Dommage, dit-il, mais nous n'avons pas le temps d'attendre. D'ailleurs, tu aurais sans doute été arrêté avant de pouvoir nous les remettre... Bois, je te dis ! Ça ira plus vite...

Ces mots parurent galvaniser le professeur qui se redressa.

— Attendez ! dit-il d'une voix chevrotante. J'ai... autre chose à vous offrir... Quelque chose de bien plus... extraordinaire... Et je ne vous la vends pas, je vous l'offre...

Jimmy le considéra avec un sourire amusé.

— Ah oui ? Qu'est-ce que c'est, prof ?

— Le... Le secret de l'invisibilité, bredouilla Montebello.

L'éclat de rire des deux hommes parut le mettre au désespoir. Il fouilla dans la poche de son gilet, et en ressortit le pouce et l'index comme s'il tenait un objet.

— Touchez ceci, murmura-t-il, en avançant le bras vers Jimmy.

Ce dernier eut un nouveau rire, tendit la main et tressaillit.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? grommela-t-il.

— Un bout de... chiffon... invisible, balbutia le professeur. Enroulez-le autour d'un de vos doigts... Vous le verrez... disparaître.

Jimmy obéit et considéra d'un air hébété sa main droite qui semblait ne plus avoir d'index. Pavel poussa un juron en russe. Au même instant, Montebello s'affala sur la table en renversant les verres qui s'y trouvaient.

— Relève-le ! ordonna Jimmy en arrachant le chiffon qui lui cachait le doigt et en l'enfouissant dans sa poche. Il faut qu'il parle !

Pavel empoigna le professeur par les épaules, le redressa et le plaqua contre le dossier de son siège. La tête du savant dodelina. Jimmy se pencha par-dessus la table et, de toutes ses forces, abattit sa main sur la joue du malheureux qui sursauta et rouvrit les yeux.

— Qu'est-ce qui rend ce chiffon invisible ? demanda Jimmy d'une voix âpre. Réponds ! Vite !

— Je... je ne sais pas, répondit Montebello dans un murmure.

— Comment, tu ne sais pas ? Ce n'est pas toi qui as inventé ce produit ?
Le professeur secoua la tête.

— Qui alors ? Qui ? Son nom ! hurla l'obèse en lui assenant une nouvelle gifle.

— Carole... Gray... Et que le diable l'emporte ! souffla Montebello.

— Qui est-ce ? Où peut-on la trouver ? aboya Jimmy en levant la main à nouveau.

— Pas la peine, Boris, dit Pavel, il est cuit.

La tête du professeur venait de retomber sur sa poitrine. Un léger ronflement sortit de ses lèvres. Jimmy lâcha une imprécation ignoble et frappa sauvagement l'homme endormi.

— Je te dis qu'il est cuit, répéta Pavel.

— Ça ne fait rien, gronda Jimmy en se frottant la paume. Ça me soulage... Ce fumier ! Maintenant, il va falloir attendre qu'il se réveille pour le faire parler...

— Parce que tu y crois, à son histoire ? demanda Pavel.

Jimmy le regarda d'un œil torve, plongea la main dans sa poche et en sortit le bout d'étoffe qu'il tint entre le pouce et l'index comme l'avait fait Montebello l'instant d'avant.

— Et ça, tu y crois, imbécile ? grogna-t-il en avançant le bras vers Pavel. Touche ! Touche, je te dis !

Pavel obéit. Quand il sentit, sous ses doigts, le contact du chiffon invisible il retira vivement la main et devint gris.

— C'est le diable ! s'exclama-t-il d'une voix rauque.

— C'est la fortune ! s'exclama Jimmy, les yeux brillants. Regarde !

Il enroula de nouveau le chiffon autour de son index qui disparut instantanément.

— Tu te rends compte ? demanda-t-il avec un rire enroué. Tu te rends compte de ce que cela signifie pour nous ? Tu te recouvres entièrement d'une étoffe du même genre et hop ! plus personne ne peut te voir !

— Mais pourquoi dis-tu que c'est la fortune ? balbutia Pavel, les yeux fixés sur la main mutilée en apparence.

Le visage de Jimmy se figea.

— Je t'expliquerai ça plus tard, murmura-t-il. En attendant, il faut interroger ce connard... Porte-le dans une des cabines...

Au même instant, le ronflement du professeur s'interrompt. Une sorte de râle le remplaça. Puis ce fut le silence.

— Merde ! jura Pavel en se penchant sur le corps inerte. Je crois bien qu'il est canné...

— Ce n'est pas vrai ! rugit Jimmy.

Il se leva, contourna la table, glissa la main sous le veston de Montebello et secoua la tête.

— C'est le cœur qui a dû lâcher, grommela-t-il. Ce vieux con se droguait pour épater Vera... Tocard, va !

D'un geste rageur, il assena une claque sur la nuque du cadavre qui s'affala un peu plus.

— Il est mort, Boris, murmura Pavel d'un ton de reproche.

— Et alors ? C'est un tocard mort, voilà tout !

— Qu'est-ce qu'on en fait ?

— Ce qu'on avait prévu. Prépare le ciment...

— Je voudrais bien que Genia soit là pour m'aider, maugréa Pavel. Qu'est-ce qu'il fout, celui-là ?

— Il va arriver. Commence à préparer le ciment, ordonna Jimmy.

Pavel sortit de la cabine, visiblement mécontent. Jimmy jeta un regard haineux sur la forme écroulée en travers de la table. « Tu m'as claqué dans les doigts, hein, salaud ? pensa-t-il... Mais je me passerai de toi ! Je trouverai bien cette Carole Gray sans ton aide... Et, une fois que je l'aurai trouvée, elle parlera... Mais il faudra que je la boucle devant Pavel et Genia. Il n'y a pas de raison que je mette ces débiles dans le coup... Le plus beau coup de ma vie ! Parce qu'un homme comme moi, qu'est-ce qu'il ne pourrait pas faire s'il était invisible ! »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XI

— En somme, dit rêveusement Philip, si tu ne te mettais pas de vernis à ongles, rien de tout cela ne serait arrivé... On a bien raison de dire que c'est le diable qui pousse les femmes à être coquettes !

Carole lui jeta un coup d'œil attendri. Qu'il était drôle dans le peignoir de bain qu'elle lui avait prêté et qui lui arrivait aux genoux ! « On dirait un jeune garçon qui a grandi trop vite, pensa-t-elle, un jeune garçon singulièrement expert à certains jeux, en tout cas... » Elle s'étira avec volupté sous le drap qui la recouvrait.

— Je ne vois pas ce que le diable vient faire dans cette histoire, dit-elle, et tu devrais bien me donner une cigarette, égoïste !

— Moi, je le vois très bien, répondit Philip en s'approchant du lit, une cigarette allumée à la main... Et ce n'est pas par hasard que tu as baptisé ton produit Asmodine, du nom d'un diable, précisément.

Il s'assit sur le bord du lit et caressa doucement le bras nu de la jeune femme.

— Sérieusement, chérie, dit-il d'un air soucieux, tu n'as pas l'air de te rendre compte de la situation.

— Qu'est-ce qu'elle a, la situation ? demanda Carole en aspirant une bouffée de fumée.

— Elle est catastrophique, répondit Philip. C'est à peu près comme si tu venais de fabriquer la première bombe atomique dans ta cuisine et que tu te demandais ce que tu vas en faire...

— Allons, allons, Philip, ce n'est pas aussi dramatique.

— Non, ça l'est davantage ! Si ce produit tombe entre de mauvaises mains...

— Mais nous sommes seuls à connaître son existence ! s'exclama Carole.

— En es-tu certaine ? Absolument certaine ? demanda Philip avec gravité.

— Mais oui, je t'assure. Je n'ai laissé aucune trace de mes travaux au laboratoire. Et même ici, personne ne trouverait rien de compromettant... à part mon maillot, bien sûr... Au fait, où est-il, ce maillot ? ajouta-t-elle en se penchant hors du lit.

Philip se mit à rire.

— Tu n'espères pas l'apercevoir, quand même !

— Si encore tu ne me l'avais pas arraché avec autant de sauvagerie, espèce de brute ! dit la jeune femme en tâtant la moquette au pied du lit. Où étions-nous quand tu me l'as enlevé ?

— Là, près de ce fauteuil, dit Philip.

Il s'agenouilla sur le sol et se mit à tâtonner lui aussi, au hasard. Carole éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demanda Philip.

— Nous ! Je pense à la tête que les gens feraient s'ils nous voyaient en train de chercher quelque chose qui, pour eux, n'existe pas.

— Ils nous croiraient fous... et ils ne se tromperaient peut-être pas, grommela Philip. Bon ! Voici une des ballerines... Voici l'autre ! Et je tiens le maillot ! Ça fait quand même une impression bizarre, ajouta-t-il en se relevant, d'avoir dans les mains quelque chose qui est là... mais qu'on ne peut pas voir...

— Donne, dit Carole, que je garde près de moi mes petites affaires...

Philip se rassit sur le bord du lit et la regarda pensivement.

— Et, à part elles, il n'y a pas d'autres traces ? demanda-t-il.

— Non, répondit Carole en secouant la tête. Ah si ! s'exclama-t-elle... J'avais fait un premier essai sur un bout de chiffon et je ne le retrouve plus...

Philip fronça les sourcils.

— C'est ennuyeux, murmura-t-il, où peut-il être ?

— Je ne sais pas. Il se trouvait dans ma serviette et il n'y est plus. Il a dû tomber quelque part...

— Quelque part, mais où ?

— Dans la salle de bains, je pense. Quelle importance ? Personne ne peut le voir, par définition.

— Mais quelqu'un peut le toucher par hasard, insista Philip.

— Eh bien, si je mets la main dessus, je le brûlerai et voilà tout.

— Mais si ce n'est pas toi qui le retrouves ? Suppose que ce soit ta femme de ménage...

— La pauvre ! Elle en deviendrait folle ! s'exclama Carole avec un petit rire. Déjà elle entend des voix... surtout après le troisième verre de gin...

— Tâche d'être un peu sérieuse pendant quelques minutes, dit Philip en lui prenant la main.

— Je suis bien trop heureuse pour être sérieuse, murmura la jeune femme en souriant.

— Fais un effort. Ce chiffon n'aurait-il pas pu tomber ailleurs ? Dans ton laboratoire par exemple ?

Le sourire de Carole s'effaça. Ses sourcils se froncèrent.

— Ce n'est pas absolument exclu, admit-elle.

— Auquel cas, un de tes collègues pourrait le trouver... ou Montebello lui-même, pourquoi pas ?

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent soudain.

— Montebello ! répéta-t-elle dans un murmure. Tu me rappelles quelque chose que j'avais complètement oublié !

Elle se dressa brusquement dans le lit. Le drap glissa de ses épaules et découvrit ses seins mais elle n'y prit pas garde.

— Sa secrétaire m'a téléphoné ce matin pour me prévenir que Montebello me cherchait partout, ce qui est son habitude, mais aussi qu'il avait réclamé les bordereaux d'achat des produits que j'utilise au labo.

— Et c'est aussi son habitude ? demanda doucement Philip.

— Non. Pas avec moi en tout cas. Il avait déjà fait le coup à des collègues pour pouvoir les accuser ensuite de gaspillage ou de dépenses inconsidérées... J'ai pensé qu'il voulait me jouer le même mauvais tour, et puis...

— Les produits en question, ce sont ceux dont tu t'es servie pour fabriquer l'Asmodine ?

Carole ferma les yeux. Elle était devenue très pâle tout à coup.

— Oui, souffla-t-elle.

La main de Philip se crispa sur la sienne.

— Est-ce qu'à partir de la liste de ces produits, Montebello serait capable de reconstituer l'Asmodine ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Ce n'est pas impossible, dit Carole en rouvrant les yeux. Oh ! Philip ! C'est affreux ! S'il y arrive, il risque de revendre la formule à ses amis !

Philip se leva, le visage contracté.

— Il est encore temps de l'en empêcher, assura-t-il sans regarder Carole. Je vais téléphoner au « grand Sioux ».

— À qui ? demanda la jeune femme, stupéfaite.

— C'est le surnom du patron de la Firme. Je vais lui dire de précipiter le mouvement et de faire arrêter Montebello tout de suite. Il devait terminer la soirée chez cette jeune actrice, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Carole en se levant, elle aussi. Mais... Philip, ton « grand Sioux » va vouloir savoir pourquoi tu lui demandes une pareille chose...

— Évidemment, répondit Philip en haussant les épaules et en se dirigeant vers le fauteuil où il avait posé ses vêtements.

— Et tu vas le lui dire ? Tu vas lui dire que Montebello a peut-être trouvé le secret de l'Asmodine ?

Philip avait commencé à se rhabiller en lui tournant le dos.

— Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre, répliqua-t-il un peu sèchement.

Carole courut vers lui.

— Il ne faut pas, Philip ! supplia-t-elle. Si tu lui dis que l'Asmodine existe, il va vouloir en savoir davantage, en connaître la formule... et il s'en servira pour ses besoins à lui ! Tu m'as parlé, tout à l'heure, de ce que les agents de renseignements pourraient faire de l'invisibilité s'ils la possédaient... Ne serait-ce pas monstrueux ?

Lentement, Philip lui fit face, les traits crispés.

— Il y a pire encore que ce que tu dis, murmura-t-il. Ce brave colonel Henning fait, lui aussi, partie de la Firme... Et il sera mis au courant de l'existence de l'Asmodine, bien entendu...

— L'homme qui voulait se servir de l'invisibilité comme d'une arme absolue, dit Carole avec horreur.

— Eh oui... Tu vois que, lorsque j'évoquais la bombe atomique, je ne me trompais pas tellement...

La jeune femme se jeta contre lui, l'entoura de ses bras.

— Il ne faut pas, mon chéri, gémit-elle, il ne faut pas le leur dire ! Ce secret doit rester entre nous...

— Cela me paraît tout à fait impossible, ma chérie, dit sombrement Philip. Si Montebello est au courant de ta découverte, il risque fort, en effet, de la revendre... et, dans ce cas, ce n'est plus nous qui aurons l'arme absolue, ce sont ses amis ! Il faut empêcher cela à tout prix !

Carole se détacha de lui et revint vers le lit.

— Oui, il faut empêcher cela à tout prix, murmura-t-elle. Philip, j'ai une idée... Allons nous-mêmes nous occuper de Montebello !

— Quoi ? s'exclama Philip. Tu veux que...

— Oui, Philip. Je vais remettre mon maillot invisible et nous irons ensemble chez cette actrice. Toi, tu t'occuperas de lui, tu essaieras de lui tirer les vers du nez... Et moi, j'interviendrai à ma manière... Tu as vu combien cela pouvait être terrifiant... Je suis certaine d'arriver à lui faire assez peur pour qu'il nous dise la vérité et qu'il renonce à son projet...

Philip la regarda fixement.

— Et si tu n'y parviens pas ? demanda-t-il d'une voix blanche. Si Montebello s'entête ?

— Alors nous le supprimerons ! dit la jeune femme, résolument. Je préfère le tuer de mes mains que de voir le secret de l'Asmodine diffusé à travers la planète... Si cela se produisait, je crois que je me considérerais comme la plus grande criminelle de guerre de tous les temps...

*

* *

Vera se réveilla en sursaut en entendant la sonnerie de la porte et jeta un coup d'œil à sa montre : une heure du matin ! Il était culotté, Alfred ! La faire attendre ainsi, et dans cette tenue ridicule, pour arriver tout guilleret au milieu de la nuit ! « Je vais lui dire ma façon de penser, se promit Vera en se levant de son fauteuil. Et s'il s' imagine qu'on va faire l'amour, il se goure, le vieux schnoque ! Je vais le foutre dehors, oui ! »

Elle déverrouilla sa porte, l'ouvrit à la volée et tressaillit en apercevant l'épaisse silhouette de Jimmy qui grimaçait un sourire.

— Salut, petite ! dit-il en l'écartant d'un geste et en pénétrant dans l'appartement.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, à cette heure ? demanda Vera, suffoquée. Je te préviens que j'attends Alfred d'une minute à l'autre...

— Tu as tort, dit Jimmy en se laissant tomber dans un fauteuil et en se servant une large rasade de whisky.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda la jeune femme en revenant vers lui.

— Ce que je dis. Tu as tort de l'attendre. Alfred ne viendra pas cette nuit.

— Il aurait pu me prévenir ! s'exclama Vera, furieuse.

— C'est ce que je fais à sa place, ricana Jimmy en levant son verre dans sa direction. Oh mais dis donc ! Tu étais toute prête, ma mignonne ! Et en tenue encore ! En costume de scène pour ainsi dire ! Il n'y a rien à dire ! Pour des dessous affriolants, ce sont des dessous affriolants !

Vera courut dans sa chambre et en revint enveloppée dans une robe de chambre de soie blanche.

— Changement de décor ! ironisa Jimmy. Dommage ! J'aimais assez ce que tu montrais tout à l'heure...

— Qu'est-ce que tu me veux, Jimmy ? demanda l'actrice. On ne devait se voir que demain...

— Eh bien, j'ai changé d'avis, dit Jimmy en vidant son verre d'un trait. J'ai quelques questions à te poser à propos de ton vieux beau. Est-ce qu'il t'a parlé parfois de ses travaux ?

— Très peu, heureusement pour moi, répondit Vera en s'asseyant en face de l'obèse. Il a essayé au début. Mais je lui ai fait passer ça en vitesse...

Jimmy se remplit un autre verre.

— Dommage ! fit-il en haussant les épaules. C'était pourtant une bonne occasion de t'instruire. Mais tu as toujours été un peu paresseuse, pas vrai, fillette ? Il n'a jamais fait allusion à un truc qu'il aurait découvert, quelque chose qui rend invisible ?

— Invisible ! répéta la jeune femme, les yeux ronds... Non, vraiment jamais, quelle drôle d'histoire !

— Encore plus drôle que tu ne le crois, assura Jimmy. Autre chose : est-ce que ce cher professeur t'a parlé de quelqu'un nommé Carole Gray ?

— Alors là, oui, et à plusieurs reprises ! s'exclama Vera. C'est une femme qui travaille dans son laboratoire. Je crois même qu'elle est son assistante ou quelque chose comme ça. Et il l'avait drôlement dans le nez !

— Ah oui ? Pourquoi ça ? demanda Jimmy d'un ton indifférent.

— Il la trouvait prétentieuse, chipie et moche comme un pou.

— Je vois. Et tu ne saurais pas, par hasard, où elle crèche, cette créature de rêve ?

— Pour ça, non... On doit pouvoir la trouver au labo... Pourquoi, Jimmy ? Tu veux la voir ?

— Occupe-toi de tes affaires, dit sèchement Jimmy en se levant, et elles ne vont pas bien, tes affaires, ma pauvre petite idiote.

Une ombre de frayer passa dans les yeux de Vera.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle d'une voix timide.

— Il se passe ce qui devait se passer, répondit Jimmy en marchant sur elle. Je t'avais dit d'être discrète avec ton Alfred, de ne pas te montrer avec lui en public. Mais non ! Il a fallu que tu sortes en sa compagnie, que tu ailles danser dans les clubs chics et les salons à la mode en traînant ce vieux con derrière toi, comme un toutou... Résultat : ton prof a des ennuis... et toi aussi !

Vera pâlit.

— Des ennuis ? Quels ennuis ? demanda-t-elle d'une voix qui s'enrouait. L'obèse eut un sourire méchant.

— Les pires ! dit-il brutalement. Tu vas te retrouver en prison, ma mignonne, et pour longtemps !

La jeune femme poussa un petit cri et se dressa, livide. Dans le mouvement qu'elle fit, sa robe de chambre s'entrouvrit mais elle ne parut pas s'en rendre compte.

— Tu veux dire que tout est découvert ? gémit-elle.

— C'est une affaire d'heures, répondit Jimmy, les yeux rivés sur ce que révélaient les pans écartés de la robe de chambre.

Vera se précipita vers lui, lui saisit les mains.

— Aide-moi, Jimmy, sauve-moi ! supplia-t-elle, les lèvres tremblantes. Je ne veux pas aller en prison ! Trouve-moi une cachette quelque part...

Elle vit la direction qu'avaient pris les yeux de Jimmy et ouvrit largement sa robe de chambre. Puis, d'un geste des deux bras, elle l'enleva

et la laissa tomber sur le sol.

— Je ferai tout ce que tu voudras, souffla-t-elle, mais sauve-moi, Jimmy, je t'en prie...

Une lueur trouble s'alluma dans les petits yeux de l'obèse. Il fit un pas en avant et empoigna les épaules nues de la jeune femme.

— Tu feras ce que je te dirai ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Vera eut un sourire crispé.

— Tout, Jimmy, tout.

— Sans rechigner comme tu le fais d'habitude ?

— C'est promis, Jimmy.

— Et sans pleurer ?

— Je ne verserai pas une larme.

Le souffle de Jimmy s'accéléra. Ses mains se crispèrent un peu plus sur les épaules nues.

— Et tu feras même semblant d'aimer ça ?

— Oui, Jimmy, je le jure.

— Alors viens ! dit l'obèse en la poussant vers la salle de bains.

CHAPITRE XII

Philip Holmes contourna le Piccadilly Circus et s'engagea dans Coventry Street en direction de Covent Garden. Il passa lentement devant l'immeuble où habitait Vera Rich, jeta un long regard autour de lui, puis poursuivit sa route dans Cranbourn Street.

— Tu ne t'arrêtes pas ? demanda la voix étonnée de Carole.

Philip tourna la tête vers le siège à côté du sien, ce siège vide en apparence mais où il savait que la jeune femme était assise.

— Je ne m'y ferai jamais ! déclara-t-il avec agacement. Je dois être allergique à l'invisibilité, c'est bien ma chance ! Chaque fois que j'entends ta voix sortir, comme ça, de nulle part, j'ai l'impression d'être Jeanne d'Arc et je n'aime pas ça du tout !

— Et quand je te touche, comme ceci ? plaisanta Carole en posant sa main sur la cuisse de Philip.

La voiture fit une courte embardée.

— C'est pire ! grommela Philip. J'ai l'impression d'être assailli par je ne sais quelle succube !

— Je ne sais pas si c'est tellement flatteur pour moi, murmura la jeune femme, mais tu n'as pas répondu à ma question : pourquoi ne t'es-tu pas arrêté ? Nous étions arrivés chez Vera.

— Nous n'étions pas les seuls à y être arrivés, dit Philip avec un sourire glacé. Tu n'as pas remarqué cette camionnette de livraison garée près de sa porte ? Ma main à couper que ce sont des collègues de la Firme !

— Pourquoi surveilleraient-ils la porte de Vera ?

— Parce que Hutchinson, je veux dire le « grand Sioux » – encore un secret d'État qui s'en va ! – a lâché ses dogues sur Montebello et sa belle amie. Si bien que nous serons repérés dès que nous entrerons dans l'immeuble.

— Tu risques d’être repéré, rectifia Carole en riant. Moi, de par mon état, j’échappe aux yeux perçants de ton « grand Sioux » et de ses sbires.

— D’accord, d’accord, reconnut Philip avec mauvaise humeur, mais le problème reste entier : si un des agents de la Firme m’aperçoit et me reconnaît – ce qui est plus que probable – Hutchinson sera prévenu aussitôt. Et il s’étonnera, à juste titre, que je vienne rendre visite à Vera Rich au milieu de la nuit, sans en avoir reçu la mission.

Carole garda le silence. Au bout d’un instant, Philip jeta un coup d’œil machinal vers sa droite et haussa les épaules.

— Tu es toujours là, j’espère ? demanda-t-il aigrement.

— Oui, répondit Carole, je réfléchissais à ton problème... et je crois que j’y ai trouvé une solution... As-tu quelque chose qui ressemble à un marteau dans ta voiture ?

— Un marteau ? répéta Philip en fronçant les sourcils... Non ma foi. J’ai une clé à molette dans la boîte à gants.

— Donne-la-moi, dit la jeune femme... Parfait ! ajouta-t-elle en soupesant l’outil. Voilà ce que nous allons faire...

Quelques instants plus tard, Philip arrêtait sa voiture au coin de Charing Cross Road et de Cranbourn Street et poursuivait son chemin à pied.

— J’y vais, souffla la voix de Carole à son oreille. Au premier bruit, tu fonces !

Philip inclina la tête et continua à avancer vers l’immeuble de Vera Rich. La camionnette de la Firme se trouvait au-delà de l’entrée, à une cinquantaine de mètres. Soudain, un fracas de verre brisé s’éleva dans la nuit. Philip bondit et, en quelques secondes, parvint devant la porte cochère dont il actionna vivement l’ouverture automatique. La porte s’ouvrit avec un déclic. Philip se glissa dans l’embrasure et, un instant plus tard, entendit s’approcher un souffle précipité.

— Si tu savais ce que c’est drôle ! murmura la voix de Carole... La tête du chauffeur de la camionnette quand je lui ai démoli son pare-brise d’un coup de clé à molette !

— À mourir de rire ! répondit Philip en se dirigeant à tâtons vers l’escalier... Mais tu ferais bien de reprendre ta respiration. On t’entend venir de loin !

Il monta posément les marches en s’efforçant au calme. Que ferait-il, une fois arrivé dans l’appartement de Vera ? Comment convaincrait-il

Montebello de se rendre volontairement à la Firme ? Car il n'y avait pas d'autre solution... Ou alors...

Du bout des doigts, il toucha la crosse du pistolet qu'il était passé prendre chez lui et qu'il avait glissé dans sa ceinture. Oui, ce serait peut-être la réponse à tout... et, pour lui, le début des pires ennuis.

Il s'arrêta devant la porte de Vera et, instinctivement, regarda si Carole l'avait suivi. La pression d'une main invisible sur son bras le fit tressaillir. « Non ! Je ne m'y ferai jamais ! » se répéta-t-il avec rage.

Il sortit de sa poche le trousseau de clés spéciales que la Firme confiait à ses agents. Mais, à sa grande surprise, il n'eut aucun effort à faire pour ouvrir la porte qui n'était même pas verrouillée. « Bizarre ! pensa Philip en se glissant dans l'embrasure. Il faut croire que le professeur et sa donzelle ne se méfient vraiment pas... À moins que... »

Il distingua un rai de lumière sous la porte qui lui faisait face et alla silencieusement coller son oreille au panneau. Aucun bruit ne lui parvint. « Ils ne se sont quand même pas endormis en oubliant la lumière ! » se dit Philip en fronçant les sourcils. Il tourna doucement le bouton de la porte qui s'ouvrit sans un bruit sur une chambre à coucher ravissante. Le lit, enveloppé de longs rideaux de satin qui tombaient d'une sorte de baldaquin de style baroque, n'était même pas défait. Dans le fond de la pièce, une porte était restée entrebâillée.

Philip se dirigea vers elle le pistolet à la main et, une fois encore, tendit l'oreille. Mais il ne perçut pas d'autres bruits que celui, monotone, d'une goutte d'eau qui s'échappait, à intervalles réguliers, d'un robinet mal fermé. Il passa la tête par l'embrasure. Personne. Puis ses yeux se posèrent sur la baignoire et il se raidit.

— N'entre pas ! souffla-t-il à tout hasard.

Il avança vers la baignoire et dut lutter contre la nausée qui s'emparait de lui. Ce corps nu, strié de longues traînées rouges, ce visage, à demi masqué par l'énorme tampon de coton qui obstruait la bouche mais dont il pouvait fort nettement distinguer la grimace hideuse, les yeux révulsés et exorbités ne pouvaient appartenir qu'à Vera Rich. Mais qui l'avait traitée ainsi ? Qui l'avait étranglée avec ce bas que l'on voyait encore enfoncé dans la chair gonflée et bleuâtre du cou ? Montebello ? Cela paraissait impossible...

Philip revint dans la chambre à coucher en refermant soigneusement la porte de la salle de bains derrière lui. Il marcha vers un guéridon qui portait

un verre et une carafe de cristal taillé et, après s'être entouré la main de son mouchoir, empoigna cette dernière et but une longue gorgée au goulot.

— Elle est morte ? demanda une voix tout près de lui.

— Oui, murmura Philip en reposant la carafe, étranglée, dans sa baignoire... Elle a été battue avant, fouettée jusqu'au sang...

Il entendit un petit soupir étouffé, tendit la main dans cette direction et toucha le bras de Carole.

— Tu vois Montebello en sadique et en assassin ? demanda-t-il.

— Non, pas du tout, murmura la voix de la jeune femme.

— Moi non plus. Je pense plutôt que Vera a été victime de ses amis. Ils ont voulu lui faire dire ou avouer quelque chose et, pour finir, ils l'ont étranglée...

— C'est horrible, dit Carole dans une sorte de sanglot.

Philip lui serra le bras un peu plus fort.

— Je t'ai dit que ce métier était ignoble, dit-il d'une voix oppressée, et qu'il ne faut surtout pas mettre le doigt dans l'engrenage... Pour nous sortir de celui-ci, je ne vois plus qu'une chose à faire...

Il lâcha la jeune femme et s'approcha du téléphone.

— Que vas-tu faire ? demanda Carole.

— Prévenir Hutchinson de ce qui se passe... Il faut à tout prix retrouver Montebello avant qu'il ne tombe entre les mains de ces sauvages...

— Philip, je t'en prie, ne fais pas cela ! s'exclama Carole. Tu sais ce qui va se passer...

— Oui, dit Philip en prenant le combiné, mais les choses sont allées trop loin... Il faut que la Firme prenne l'affaire en main de toute urgence.

— Philip, tu m'avais promis, insista la jeune femme.

— Oui, Carole. Mais c'était avant de découvrir le cadavre de Vera... Je ne veux pas qu'il t'arrive la même chose qu'à elle... ou qu'à Paola...

Il forma le numéro d'urgence du « grand Sioux », celui où il savait pouvoir le joindre de jour comme de nuit et, en tout cas, laisser un message. Hutchinson décrocha presque aussitôt. Il n'avait pas la voix d'un homme endormi.

— Holmes, monsieur, dit Philip. Il se passe des choses graves. Je suis chez Vera Rich. Elle est morte, étranglée, après avoir été torturée. Montebello, qui aurait dû se trouver ici, n'y est pas. Il faut le retrouver

avant que les autres ne lui mettent la main dessus... Il sait quelque chose de capital dont je vous parlerai plus tard... Bien monsieur... Oui monsieur.

Il raccrocha.

— Désolé, Carole, murmura-t-il, mais cette histoire me dépasse, nous dépasse tous les deux. Je ne pouvais pas faire autrement. Il faut que j'aie vu Hutchinson de toute urgence mais, avant, je vais te reconduire chez toi et je te téléphonerai les dernières nouvelles... D'accord ?

Seul le silence lui répondit. Philip blêmit.

— Carole ! cria-t-il. Réponds-moi ! Ne me joue pas cette comédie grotesque ! Carole !

Il fendit l'air d'un geste furieux puis courut vers la porte d'entrée de l'appartement. Elle n'était pas entièrement refermée. Philip jura entre ses dents et se lança dans l'escalier qu'il dévala quatre à quatre. Il arriva tout essoufflé dans le vestibule de l'immeuble dont la porte cochère était, elle aussi, entrouverte, et se rua au-dehors.

La camionnette de livraison était toujours à la même place. Le chauffeur achevait en grommelant d'enlever les débris du pare-brise. Philip courut vers lui. En entendant le bruit de ses pas, l'autre se détourna d'un air soupçonneux.

— Vous n'avez vu personne sortir de..., commença Philip.

Puis l'absurdité de sa question lui apparut et il eut un rire grinçant.

*

* *

De l'autre côté de la rue, Carole regarda Philip adresser la parole au chauffeur de la camionnette et haussa les épaules. Pauvre Philip ! Il agissait selon ce qu'il croyait être son devoir mais elle ne le laisserait pas faire. Elle ne permettrait pas que le secret de l'Asmodine tombe entre les mains d'hommes qui s'en serviraient comme d'une arme, d'une arme absolue ! Et, pour cela, il fallait qu'elle retrouve Montebello toute seule, et avant tout le monde. Ce qu'elle ferait ensuite, elle n'en avait pas la moindre idée. Mais elle se sentait sûre de pouvoir mettre le professeur hors d'état de nuire.

Elle partit d'un pas rapide en direction d'Oxford Street où habitait Montebello. Elle y avait été un jour pour lui apporter un rapport urgent.

C'était une petite maison de briques rouges, précédée d'un jardinet minuscule, et dont la cuisine était en sous-sol. C'est par là qu'elle entrerait en cassant un carreau de la fenêtre. Elle avait conservé la clé à molette qu'elle avait glissée sous une manche de son maillot.

La jeune femme était à la fois angoissée et surexcitée. Son invisibilité lui donnait une assurance, un dynamisme qu'elle ne se connaissait pas. Mais ce qui l'animait le plus, c'était la volonté délibérée de protéger sa découverte.

« J'en ferai disparaître toute trace, pensa-t-elle, et je détruirai le maillot que je porte. Philip pourra bien raconter tout ce qu'il voudra à son « grand Sioux », il n'aura plus aucune preuve à présenter. Et je le traiterai de fou s'il le faut... ce que les autres croiront aisément ! Pauvre Philip ! Je l'aime, je ferais n'importe quoi pour qu'il soit heureux... N'importe quoi mais pas livrer mon Asmodine à des gens qui en feront un usage abominable ! J'espère que Philip me comprendra, me pardonnera... »

Un taxi en maraude passa lentement. Carole leva le bras machinalement, puis se mit à rire. « Les vieux réflexes ! pensa-t-elle amusée... Mais je suis bien obligée de constater que, si cette faculté extraordinaire a ses avantages, elle a l'inconvénient de m'obliger à aller à pied ! C'est le revers de la médaille... Mais je ne suis plus très loin maintenant... »

Elle approchait en effet d'Oxford Street et une certaine animation régnait encore dans le quartier. À deux reprises, la jeune femme fut obligée de se jeter à l'abri d'une porte cochère pour éviter un groupe de fêtards qui occupait toute la largeur du trottoir. Puis ce fut un chien, promené par son maître, qui vint soudain renifler autour d'elle et se mit à gronder sourdement, babines retroussées.

— Qu'est-ce qui te prend, Kimono ? demanda le maître. Tu aboies après les fantômes maintenant ? Allons, viens, chien stupide !

Ils s'éloignèrent et Carole poussa un soupir de soulagement. « Pas si stupide que ça, ce chien ! pensa-t-elle. Que se serait-il passé s'il m'avait sauté dessus, s'il avait déchiré mon maillot ? On aurait vu apparaître dans les airs des morceaux d'une femme en tenue légère ! En somme, il suffit d'un chien pour combattre l'arme absolue... »

Elle aperçut bientôt la maisonnette de briques rouges. Il n'y avait aucune lumière aux fenêtres. La grille qui fermait le jardinet n'était pas verrouillée.

Au moment où la jeune femme la franchissait, une voiture de police longea lentement le trottoir et son phare tournant balaya Carole au passage.

Elle s'immobilisa un instant puis haussa les épaules. « Décidément, moi non plus je ne m'y ferai jamais, comme dit Philip. » Pour se venger de la peur qu'elle venait d'avoir, elle fit un pied de nez aux policiers et descendit le petit escalier qui menait à la cave et passait devant la fenêtre de la cuisine en sous-sol.

Dès qu'elle s'en approcha, son cœur se mit à battre plus vite. Un des carreaux de la fenêtre avait été brisé à la hauteur de l'espagnolette, ou, plus précisément, découpé. Carole considéra le trou rond avec un début de panique. « Des cambrioleurs ! pensa-t-elle... Ou alors des hommes qui cherchent le professeur... Ils sont peut-être encore dans la maison... Que vais-je faire ? »

Elle respira profondément. Un couple d'amoureux qui passaient enlacés détourna la tête dans sa direction.

— Tu n'as pas entendu ? demanda l'homme.

— Non, quoi ?

— Une sorte de souffle... comme si quelqu'un était caché là ?

— Tu rêves ! s'exclama la femme. C'est moi qui ai dû respirer un peu fort...

Carole les laissa s'éloigner puis se décida. « J'y vais, se dit-elle en passant le bras par le trou, même s'il y a du monde là-dedans, je suis capable de m'en tirer... » Elle atteignit l'espagnolette, la fit tourner. La fenêtre s'ouvrit silencieusement. Un instant plus tard, Carole sautait dans la cuisine et refermait la fenêtre derrière elle. Elle traversa d'un pas rapide la pièce obscure, ouvrit la porte intérieure et écouta attentivement. Mais aucun bruit ne parvint jusqu'à elle.

Elle sortit de la cuisine, monta l'escalier qui menait au vestibule et parvint au premier étage où se trouvait – elle s'en souvenait – le bureau de Montebello. À peine s'était-elle engagée sur le palier qu'elle sursauta : une vague lueur venait de sourdre sous la porte du bureau puis s'éteignait.

Carole s'approcha du battant et découvrit qu'il n'était pas entièrement fermé. Un bruit léger venait de l'autre côté, un bruit de papiers froissés. Puis un tiroir s'ouvrit et il y eut une exclamation étouffée. Une voix grasse prononça quelques mots dans une langue étrangère. « On dirait du russe, pensa Carole. Les fameux amis du professeur sont là ! » Une autre voix chuchotait maintenant. « Ils sont au moins deux là-dedans, en train de

fouiller le bureau... Mais Montebello, où est-il ? » Soudain, elle entendit la voix grasse dire en anglais, avec un accent de triomphe :

— Voilà ! On est tombés pile !... Carole Gray... Et voici son adresse...

La jeune femme eut une sorte d'étourdissement en entendant prononcer son nom. « C'est moi qu'ils cherchent, se dit-elle, affolée. Qu'est-ce qu'ils me veulent ? M'arracher le secret de l'Asmodine, bien sûr ! Et ils ont mon adresse ! Donc ils vont se rendre chez moi ! »

Sa panique fut telle qu'elle redescendit à toute allure l'escalier jusqu'à la cuisine et se retrouva sur le trottoir, haletante, les jambes molles. « Où aller ? Courir chez Philip ? Me placer sous sa protection... et celle de la Firme qui, en échange, me demandera le secret de l'Asmodine ? » Cette perspective lui rendit en partie son sang-froid. « Allons, ma vieille ! Tu oublies l'atout formidable que tu possèdes, un atout qui s'appelle l'invisibilité ! Telle que tu es, tu peux tenir tête à un régiment ! Alors, deux hommes... »

Le souvenir de son état lui donnait à nouveau une impression de puissance presque grisante. « Je vais leur montrer, à ces professionnels de l'action clandestine, ce dont une femme invisible est capable ! Je vais rentrer chez moi et attendre tranquillement la visite de ces messieurs... Et je trouverai bien le moyen, quand ils seront là, de les mettre hors d'état de nuire... Oui, mais comment arriver chez moi avant eux ? Ils ont certainement une voiture et moi je suis à pied... »

Elle regardait autour d'elle, indécise, quand, à une centaine de mètres, elle vit s'arrêter une voiture décapotable occupée par un couple. Elle pressa le pas et arriva à sa hauteur.

— Allons, allons, Joan ! plaisantait l'homme. Vous n'allez pas me dire que vous êtes trop fatiguée pour m'offrir ce dernier verre. Je vous jure que je n'ai aucune arrière-pensée ! J'ai simplement très soif...

— Je vous connais, Herbie, dit la femme en le repoussant avec un rire moqueur, après ce dernier verre, il vous en faudra un autre, et puis un autre. Après quoi, vous n'aurez plus aucune arrière-pensée... Rien que des pensées de devant !

— Oh ! Comment pouvez-vous dire une chose pareille ! protesta l'homme.

— L'expérience, mon cher ! répondit la femme en riant de plus belle. Et maintenant, Herbie, quittons-nous bons amis et ne gâchez pas ce qui fut une

délicieuse soirée.

— Laissez-moi au moins vous accompagner jusqu'à votre porte, dit l'homme.

— Jusqu'à la porte de l'immeuble, soit. Et laissez votre moteur en marche. Je serai sûre ainsi que vous ne vous attarderez pas.

— Vous êtes terrible ! soupira l'homme en descendant de voiture et en aidant sa compagne à en faire autant.

Carole les vit s'éloigner vers l'immeuble d'en face. Elle hésita un court instant puis, brusquement, se décida, enjamba la portière sans l'ouvrir, se glissa derrière le volant et, d'un coup sec, embraya. Au bruit du moteur, le couple se retourna, bouche bée.

— Eh ! Arrêtez, maudit voleur ! cria l'homme en courant pendant quelques mètres derrière sa voiture qui s'éloignait en trombe.

La femme poussa un cri aigu.

— Herbie ! Revenez ! Ne me laissez pas seule ! Vous avez vu ce que j'ai vu ? Il n'y avait personne au volant de votre voiture ! Herbie, je... J'ai peur !

« J'espère au moins qu'il passera la nuit à la rassurer ! se dit Carole, sarcastique, mais que va-t-il arriver si une voiture me croise ou me dépasse ? »

La réponse à cette question lui fut donnée l'instant d'après. Un taxi en maraude déboucha d'une rue transversale et avança lentement dans sa direction. Au moment où elle le croisait, Carole eut le temps d'apercevoir le visage convulsé du chauffeur, ses yeux hagards fixés sur elle, puis entendit, derrière elle, un fracas de verre brisé et de tôle froissée. « Le pauvre ! pensa-t-elle avec ironie. Il va en avoir une histoire à raconter à ses copains de bistrot ! Mais il ne faudrait pas que je croise une voiture de police... »

Elle arriva pourtant dans sa rue sans encombre, gara la décapotable à une cinquantaine de mètres de son immeuble et revint vers lui en courant. Quelques secondes plus tard, elle pénétrait dans son appartement où elle allumait toutes les lumières. Puis elle s'assit dans un fauteuil du salon, s'assura que sa clé à molette sortait facilement de la manche de son maillot et se mit à attendre.

CHAPITRE XIII

— Une femme invisible, hein ? grommela Hutchinson avec une moue réprobatrice. Écoutez, Holmes, vous m'êtes sympathique et vous avez été jusqu'ici un agent remarquable. Mais, franchement, croyez-vous que ce soit l'heure de vous livrer à ce genre de canular ?

Furieux, Philip frappa du poing sur le bureau de son supérieur.

— Mais ce n'est pas un canular, monsieur ! s'exclama-t-il. J'ai vu, de mes yeux vu... enfin... façon de parler... Je veux dire que Carole... Miss Gray a passé devant moi un costume, une espèce de maillot imbibé d'une substance qui la rendait invisible. Cette substance s'appelle l'Asmodine et il est très possible que Montebello en connaisse lui aussi l'existence, et, peut-être, la formule. S'il la vend à ses amis...

La sonnerie du téléphone l'interrompit. Hutchinson décrocha, écouta en silence et finit par dire d'une voix neutre :

— Bien. Poursuivez les recherches. Il est peut-être à son laboratoire...

Il raccrocha et regarda Philip d'un air soucieux.

— Nos hommes viennent de se rendre au domicile de Montebello. Il n'y est pas. Mais son bureau a été fouillé de fond en comble et cela tout récemment...

— Il n'y avait... personne d'autre ? demanda Philip d'une voix rauque.

Hutchinson haussa les sourcils.

— Pas que je sache, répondit-il. Vous pensez que votre amie, Miss Gray, a pu se rendre chez lui ?

— Je le crains, murmura Philip. Ce serait tout à fait son genre de jouer les cavaliers seuls ! Si elle y est allée, si elle a été surprise... par les autres, son cadavre est peut-être là-bas, dans un coin...

— On me l'aurait signalé, dit le « grand Sioux ».

Philip se leva brusquement.

— Non pas, puisqu'elle est invisible ! cria-t-il.

Il se mit à marcher nerveusement dans le bureau.

— Elle est peut-être quelque part, en train d'agoniser, sans que personne ne puisse lui porter secours, gronda-t-il. Oh ! C'est à devenir fou !

Une lueur de pitié passa dans les yeux de Hutchinson.

— Écoutez, mon garçon, dit-il d'une voix douce, je crois que vous êtes à bout de nerfs et qu'un peu de repos vous ferait le plus grand bien... Rentrez chez vous, prenez un somnifère, vous y verrez plus clair demain... Et, pendant ce temps, je vous promets que nous ferons tout pour retrouver Miss Gray...

— Mais vous ne comprenez donc pas..., commença Philip avec fièvre.

Le téléphone l'interrompit à nouveau.

— Oui, dit Hutchinson. Ah ! Barnes ! Quelles nouvelles ? Je vois... Je vois... Diable ! C'est mauvais, cela... Occupez-vous de l'homme et faites-le parler... Je vous laisse le choix des moyens, mais il y a urgence extrême... Et prévenez la police locale... Il va falloir faire draguer la Tamise à cet endroit...

Il reposa le combiné sur son socle, croisa les mains et demeura un instant silencieux.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Philip d'un ton inquiet.

— Il semble bien que nous ayons mis la main sur un des membres de la bande, répondit Hutchinson, un certain Genia Oustenکو. Il conduisait la voiture qui a percuté la nôtre...

— Celle qui avait pris Montebello en filature ?

— Oui. On a réussi à le rejoindre au moment où il montait sur un bateau qui se trouvait amarré à Maidenhead. D'après Barnes, on y a fait des découvertes intéressantes, un lecteur de microfilms notamment... Mais aussi quelque chose de moins plaisant... Des traces de ciment à prise rapide...

Philip tressaillit et se pencha vers le « grand Sioux ».

— Est-ce que cela signifie..., commença-t-il.

Puis il s'interrompit, incapable d'achever sa phrase.

— Ils ont jeté quelqu'un à l'eau, les jambes enfoncées dans un fût de ciment, cela me semble probable, dit Hutchinson sans le regarder, mais qui ? On est en train d'interroger cet Oustenکو à ce sujet... À mon avis, ce

ne peut pas être Miss Gray. Comment se serait-elle rendue là-bas ? Il s'agit vraisemblablement de ce malheureux Montebello...

— Pourquoi lui ? demanda Philip.

Hutchinson haussa les épaules.

— Ce serait logique en tout cas. Ils avaient décidé d'arrêter les frais avec Montebello et sa jeune amie. La mort de celle-ci le prouve. Et, s'ils l'ont tuée, ils avaient certainement aussi l'intention de tuer le professeur...

Philip se redressa et serra les poings.

— Mais où est Carole ? gronda-t-il.

— Et pourquoi pas chez elle, tout simplement ? suggéra le « grand Sioux ».

Philip hocha la tête.

— C'est le dernier endroit où elle peut se cacher, murmura-t-il, Carole n'est pas folle ! Elle sait qu'elle est en danger, que, si les autres sont au courant de sa découverte comme il est probable, ils doivent la chercher partout et, en premier lieu, chez elle... À moins que...

Ses yeux s'agrandirent brusquement.

— À moins qu'elle n'ait précisément commis cette folie ! s'exclama-t-il. Elle avait décidé de régler cette affaire à elle toute seule, persuadée que son invisibilité lui permettrait de tenir tête à n'importe qui... Oui, c'est possible après tout... J'y cours !

— Attendez ! cria Hutchinson en le voyant se précipiter vers la porte. Holmes ! Attendez au moins que je...

Mais Philip était déjà loin.

— Damné fou ! maugréa le « grand Sioux » en décrochant son téléphone et en composant un numéro à la hâte. Hopkins ? Prenez quatre hommes et filez à l'adresse suivante... Armez-vous et prenez garde, il peut y avoir du vilain...

Il raccrocha et poussa un interminable soupir.

« Vera Rich morte, pensa-t-il. Montebello mort aussi, plus que probablement... Espérons que ça s'arrêtera là... Cette Carole Gray est-elle de taille à s'en tirer toute seule ? Elle m'a l'air bien présomptueuse, cette dame... Et qu'est-ce que c'est que cette histoire d'invisibilité ? Holmes semble y croire dur comme fer, et il n'était ni ivre ni fou, du moins en apparence... L'invisibilité... Ce serait fantastique pour des gens comme

nous ! Encore faudrait-il s'arranger pour que le procédé reste notre propriété exclusive... Si elle a découvert quoi que ce soit de sérieux dans ce domaine, Carole Gray devra être surveillée jour et nuit. Peut-être même assignée à résidence... Et, pour ce que j'en sais, elle n'aimera pas cela... Bah ! Je lui donnerai Philip Holmes comme gardien, cela lui fera accepter bien des choses... Être invisible... Je sais, en tout cas où je me rendrais en premier, si je l'étais... »

Il sursauta et secoua la tête comme pour se débarrasser d'un rêve. « Je déraisonne ! pensa-t-il, irrité. Je fais ce qui s'appelle : « vendre la peau de l'ours ! » Car si les tueurs du K.G.B. s'emparent de Carole avant nous... c'est de l'autre côté du rideau de fer que nous viendront les espions invisibles... »

*
* *

Pavel sortit la tête par la fenêtre de la portière avant et observa l'immeuble en face duquel il venait de s'arrêter. Sa pomme d'Adam proéminente monta et redescendit nerveusement.

— Les fenêtres du troisième sont allumées, murmura-t-il en russe. J'espère que ce n'est pas là qu'elle crèche...

— Et après ? grommela Jimmy dans la même langue. Je te dis qu'il me la faut, cette souris ! Même si on doit déquiller du monde... Tu as ton silencieux ?

— Il est en place, répondit Pavel en frappant sur la bosse qui déformait son veston du côté gauche.

— Bon. À partir de maintenant, on parle anglais, dit Jimmy. S'il y a des oreilles qui traînent sur notre passage, pas la peine d'attirer l'attention. Vu ?

— Vu, Boris... Je veux dire : vu, Jimmy ! corrigea Pavel avec précipitation. Mais, avant qu'on fonce, dis-moi une chose : qu'est-ce qu'on va bien pouvoir en tirer, de ce truc invisible ?

« Si tu ne l'as pas déjà compris, pauvre cloche, c'est que tu ne mérites pas de comprendre ! songea Jimmy avec mépris. D'ailleurs, une fois que j'aurai mis la souris en lieu sûr, je m'arrangerai pour te retirer du circuit ! Ce jeu-là, je veux le jouer seul... »

— Je t'ai dit que je t'expliquerais toute l'affaire en temps voulu, dit-il d'une voix irritée, mais, maintenant, nous avons autre chose à faire... Amène-toi !

Ils descendirent de voiture en évitant de faire claquer les portières, traversèrent la rue déserte et parvinrent devant la porte cochère. À la lueur du réverbère tout proche, Jimmy examina le panneau qui portait la liste des locataires et poussa un grognement. Carole Gray habitait, en effet, au troisième.

« Qu'est-ce qu'elle fout, là-haut, avec toutes ses lumières allumées ? se demanda-t-il. Elle donne une boum ? On entendrait de la musique. Ou alors, il y a un comité de réception qui nous attend ? Il aurait plutôt fait le noir... On va bien voir... »

Il s'engagea sur les marches de l'escalier, suivi de Pavel et, en arrivant sur le palier du troisième, tira de sa poche un trousseau de clés plates. Il ne dut pas tâtonner très longtemps pour trouver celle qui convenait. Quelques instants plus tard, la porte de Carole s'ouvrait silencieusement. Jimmy demeura immobile sur le seuil. Puis il tira son pistolet du holster qu'il portait sous l'aisselle gauche, fit un signe de tête à Pavel, entra et referma la porte derrière lui.

Les deux hommes s'immobilisèrent à nouveau dans le vestibule éclairé. L'appartement était totalement silencieux. « La souris est peut-être partie en oubliant ses lumières, se dit Jimmy, ou alors elle s'est endormie... À moins que ce ne soit un piège et qu'ils soient tous là, de l'autre côté de cette porte, l'arme au poing. On va savoir ça tout de suite... »

Il s'avança vers la porte, posa la main sur la poignée, l'abaisse brusquement en donnant une violente poussée et se jeta sur le côté. La porte alla cogner le mur avec un bruit sourd, mais rien d'autre ne se produisit. Jimmy fit un nouveau signe à Pavel qui s'accroupit et passa lentement la tête par l'embrasure, le pistolet levé. Puis il se redressa en secouant la tête et fit signe à Jimmy qu'il n'y avait personne.

Ce dernier pénétra dans le salon en poussant un petit soupir soulagé. Allons ! Selon toute apparence, ils étaient arrivés les premiers ! Restaient encore ces deux portes, bien sûr. L'une s'ouvrait sur une chambre à coucher. Vide. Et la salle de bains était vide, elle aussi, tout comme la cuisine.

Un sourire retroussa les grosses lèvres de Jimmy. Non seulement ils étaient les premiers et n'avaient plus qu'à attendre tranquillement le retour

de la souris. Mais ils disposaient même d'assez de temps pour fouiller ses tiroirs. Peut-être trouveraient-ils, ici ou là, des traces de ses recherches...

D'un geste, il désigna à Pavel la commode qui se trouvait dans la chambre à coucher et se dirigea lui-même vers un bahut rustique dressé dans un coin du salon. Le premier tiroir ne contenait guère que des couverts et le deuxième des serviettes et des nappes. Mais, dans le troisième, il découvrit plusieurs dossiers de carton fort qu'il sortit, non sans mal, et vint déposer sur un guéridon.

Il allait s'asseoir dans un fauteuil pour les consulter à l'aise quand un bruit singulier lui parvint de la chambre à coucher, celui d'un choc sourd suivi d'un grognement de douleur. Jimmy bondit vers la porte qui était restée ouverte et aperçut Pavel, à genoux devant la commode, qui se tenait le crâne à deux mains en faisant une affreuse grimace.

— Qu'est-ce qui t'arrive, nom de Dieu ? gronda Jimmy.

L'autre tourna vers lui un visage convulsé.

— Quelque chose..., souffla-t-il, quelque chose qui... m'a frappé sur la tête... Regarde, ça saigne, ajouta-t-il en tendant vers son camarade une main dégoulinante de sang.

Jimmy regarda autour de lui et se ramassa sur lui-même. « Ce n'est pas vrai, pensa-t-il, ce n'est pas possible ! La gonzesse invisible, elle serait ici, dans cette pièce ! Mais alors ? Elle peut nous faire n'importe quoi, la salope ! »

Pris d'une inspiration subite, il se planta dans l'embrasure de la porte que sa corpulence remplissait presque entièrement.

— Pavel, amène-toi ! souffla-t-il. Vite !

Pavel se releva avec effort et vint vers lui en chancelant. Jimmy s'effaça juste assez pour le laisser passer puis recula d'un pas et referma la porte. Pavel le regarda d'un air anxieux. Un filet de sang coulait lentement le long de sa joue gauche.

— Qui est-ce qui m'a frappé ? demanda-t-il.

D'un signe de tête, Jimmy désigna la porte.

— La femme que nous cherchons, murmura-t-il, avec un peu de chance, elle est enfermée là... Si tu vois la porte s'ouvrir, défouraille et balance la purée, même s'il n'y a personne, vu ?

Pavel secoua lentement la tête sans le quitter des yeux.

— Tu débloques ou quoi ? marmonna-t-il. Il n’y avait pas un chat dans cette chambre.

— Que tu crois ! ricana Jimmy. La gonzesse, elle est invisible, tu comprends ?

Pavel devint très pâle et recula d’un pas, le pistolet braqué sur la porte.

— Invisible ? chevrota-t-il. Je n’aime pas ça, Jimmy, je n’aime pas ce genre de diableries !

— Moi non plus ! assura Jimmy. Mais on va les faire cesser ! Elle doit avoir quelque chose sur elle, une étoffe ou un drap qui nous empêche de la voir... Si nous arrivons à la coincer et à lui arracher ce truc, nous la verrons comme tout le monde...

Au même instant, un objet brillant parut voler dans l’air et s’abattit violemment sur sa tempe. Jimmy poussa un grognement de douleur et vacilla. Dans un réflexe, il lança le bras sur sa droite et heurta un corps qui se déroba aussitôt.

— La salope ! Elle est ici ! gronda Jimmy en se lançant en avant, le pistolet tendu.

Un nouveau coup le frappa au poignet. Il cria de douleur. Son arme lui échappa des mains, tomba sur la moquette et aussitôt, comme animée d’une vie propre, remonta dans les airs et se pointa sur lui.

— Les mains en l’air, tous les deux ! ordonna une voix ; toi, le grand escogriffe, lâche ton pistolet !

Avec un gémissement épouvanté, Pavel obéit.

— C’est le diable, Boris, c’est le diable je te dis ! cria-t-il d’une voix lamentable.

— Ta gueule, connard ! répliqua Jimmy, les yeux fixés sur le pistolet qui paraissait flotter en l’air à trois mètres de lui.

« Si je plonge, j’ai ma chance, se dit-il, mais si je loupe mon coup, je récolte une bastos au passage... Il vaut mieux attendre... Qu’est-ce qu’elle va bien pouvoir faire maintenant, cette grognasse ? Elle n’est pas assez culottée pour nous buter tous les deux de sang-froid... »

— Reculez tous les deux, dit la voix ; allez vous adosser au mur, là-bas, mais gardez les mains en l’air...

« Nous adosser ? ricana intérieurement Jimmy. Connaît même pas la manœuvre, cette souris ! C’est face au mur qu’elle devrait nous placer... »

Il tressaillit. En reculant d'un pas, il venait de mettre le pied sur le pistolet que Pavel avait laissé tomber. « Là, j'ai ma chance ! » songea-t-il.

Il jeta un coup d'œil à Pavel qui, blanc comme un linge, reculait vers le mur. Et, brusquement, Jimmy se jeta sur le sol, empoigna le pistolet et tira, au jugé, en direction de l'arme qui le menaçait. Un faible cri s'éleva. Un trou noir apparut dans l'air, un trou d'où jaillit un filet de sang. Le pistolet vacilla.

« Je l'ai eue ! se dit Jimmy. Pourvu que je ne l'aie pas dessoudée ! J'ai besoin d'elle, moi ! » Ce fut sa dernière pensée. Le canon du pistolet braqué sur lui se releva, une détonation claqua. Jimmy sentit un coup terrible le frapper en pleine poitrine et bascula lourdement en arrière.

— Ne me tuez pas, je vous en prie ! hurla Pavel en voyant le pistolet se diriger sur lui.

— Retourne-toi face au mur, dit la voix qui était devenue un peu rauque.

Pavel obéit. Alors, avec une grimace de douleur, Carole posa le pistolet sur le guéridon devant elle, et entreprit de retirer son maillot en commençant par la cagoule. Sa tête apparut, puis ses épaules. Du sang ruisselait sur son bras gauche mais elle n'y prit pas garde. « On va arriver maintenant, pensa-t-elle. Les coups de feu ont certainement attiré l'attention des voisins. La police sera là d'une minute à l'autre... et il n'est pas question qu'elle trouve ce maillot... »

Elle arriva enfin à s'en extraire. Mais elle se sentait de plus en plus faible. Debout au milieu du salon, vêtue de ses dessous et ses bas, le maillot invisible à la main, elle tourna la tête en tous sens, cherchant désespérément où elle pourrait le dissimuler. « S'ils savent ce qu'ils cherchent – et Philip leur aura tout dit – ils fouilleront partout jusqu'à ce qu'ils aient mis la main dessus... »

Une idée lui vint tout à coup et elle eut un faible sourire. Elle fit un geste brusque des deux bras et sentit la douleur dans son épaule devenir intolérable... Mais elle était débarrassée du maillot. « Il ne faut pas m'évanouir, se dit-elle, pas avant qu'ils n'arrivent. Sinon cet homme va s'enfuir... » Tout tournait maintenant autour d'elle et elle dut se retenir au buffet pour ne pas tomber.

Puis il y eut, très loin, un bruit de porte s'ouvrant à la volée, un appel.

— Carole ! hurla la voix de Philip.

Dans un brouillard, la jeune femme le vit accourir vers lui. Il tenait une arme à la main. Elle lui sourit doucement.

— Tu arrives juste à temps, mon chéri, souffla-t-elle, mais je ne suis vraiment pas dans une tenue convenable...

Philip dit quelques mots qu'elle ne comprit pas. Le brouillard était en elle à présent, l'envahissait, l'emportait... Elle sentit ses genoux plier lentement et perdit conscience.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIV

Carole regarda le grand homme maigre qui se penchait sur elle en souriant et lui retourna son sourire.

— C'est vrai que vous ressemblez à un grand Sioux, murmura-t-elle. Êtes-vous venu chercher mon scalp ou fumer le calumet de la paix ?

— Le calumet, le calumet ! assura Hutchinson en levant la main. C'est pour vous présenter les félicitations officielles, bien que discrètes, du gouvernement, que je suis là. Vous nous avez permis de mettre la main sur un réseau adverse qui nous faisait beaucoup de mal depuis quelque temps.

Carole ferma les yeux et demanda d'une voix étranglée :

— L'homme sur lequel j'ai tiré, est-ce qu'il... est mort ?

— Oui, dit Hutchinson, mais vous n'avez pas à avoir de remords. C'était lui ou vous. De plus, nous avons la certitude qu'il a étranglé Vera Rich après l'avoir torturée. Vous voyez que ce n'est pas un individu que l'on doit regretter. Quant à son collègue, il était tellement terrorisé par vous qu'il nous a raconté sa vie sans même qu'on l'interroge. Ce qui nous a permis d'arrêter le restant du réseau et de découvrir, dans diverses planques, beaucoup de documents intéressants. C'est ce qu'on appelle une opération payante et c'est à vous que nous la devons... Dites-moi maintenant ce que nous pouvons faire pour vous, Miss Gray...

Carole rouvrit les yeux et eut un sourire ironique.

— Ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de m'oublier, dit-elle.

Hutchinson fronça les sourcils.

— Je crains de ne pas très bien vous comprendre, murmura-t-il.

— Mais si, vous m'avez très bien comprise, affirma Carole en se redressant sur ses oreillers, je sais pourquoi vous êtes là, monsieur le grand Sioux. Pour me féliciter, d'accord, et me dire des choses aimables. Mais aussi, et surtout, pour me parler de l'invisibilité, n'est-ce pas ?

Hutchinson toussota.

— Eh bien, il est certain, ma chère Miss Gray..., commença-t-il.

— Et c'est pourquoi je vous demande de m'oublier, interrompit Carole d'un ton péremptoire, car autant que je vous le dise tout de suite : je ne vous ferai aucune révélation sur ma découverte. Jamais ! En aucun cas ! Quels que soient les moyens que vous allez utiliser pour me faire parler ! Vous pouvez préparer vos salles de torture, vos pinces rougies à blanc et le diable sait quoi encore !

Le « grand Sioux » leva la main de nouveau et se mit à rire.

— Nous n'employons pas des méthodes aussi... médiévales, Miss Gray, et, si c'était le cas, nous ne les utiliserions certainement pas contre vous... Nous ferions simplement appel à votre patriotisme...

Carole désigna du doigt le livre qui se trouvait sur sa table de chevet.

— Je m'attendais à ce que vous fassiez vibrer la fibre patriotique, dit-elle en souriant, et je me suis préparée à vous répondre. Voulez-vous me donner ce livre, s'il vous plaît ? Merci.

Elle ouvrit le volume à la page marquée par un signet.

— C'est une pensée de Montesquieu, monsieur Hutchinson, et elle me tiendra lieu de réponse. Écoutez bien...

Elle lut lentement, en détachant chaque syllabe :

— Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier...

La voix de la jeune femme se fit plus forte.

— Si je savais quelque chose d'utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe ou au genre humain, je le regarderais comme un crime...

Elle reposa le livre et leva les yeux vers Hutchinson qui l'observait, sourcils froncés.

— Voilà ce que j'ai à vous dire, par Montesquieu interposé, murmura Carole, et j'ajouterai qu'à mon sens il est infiniment dommage que tous les scientifiques du monde ne fassent pas la même réponse quand leurs gouvernements leur demandent de travailler pour la guerre... Or vous savez mieux que personne que votre premier soin, à vous et aux vôtres, sera de faire une arme de l'invisibilité. Me suis-je bien fait comprendre, monsieur Hutchinson ?

Le « grand Sioux » inclina la tête.

— Très clairement, Miss Gray, dit-il d'un air songeur. Vous ne sous-estimez pas, je l'espère, le danger qui existe de voir votre découverte tomber entre des mains ennemies ?

— Ce danger n'existera plus dès que j'aurai quitté cette clinique, assura Carole. Je ferai disparaître toute trace de ma découverte.

— Mais vous en garderez la formule dans la tête, insista Hutchinson. Des gens malintentionnés peuvent s'emparer de vous, vous faire parler, vous obliger à travailler pour eux...

Une lueur de défi passa dans les yeux de Carole.

— Personne au monde ne me fera travailler sous la contrainte, dit-elle d'une voix décidée.

Hutchinson eut un petit hochement de tête et un nouveau sourire.

— Je commence à en être convaincu, Miss Gray, dit-il, mais vous ne trouverez pas mauvais, peut-être, que pendant quelque temps, nous assurions votre protection...

— Vous n'allez quand même pas me mettre vos gorilles sur les talons ! protesta la jeune femme.

— Oh ! Un seul gorille suffira, répondit Hutchinson, et je ne le désignerai qu'avec votre accord. Autant qu'il vous soit... euh... plutôt sympathique, n'est-il pas vrai ? J'avais pensé à Philip Holmes, qu'en dites-vous ?

Carole eut un éclat de rire qui fut aussitôt interrompu par une grimace. Elle porta la main à son épaule bandée.

— Pauvre Philip ! dit-elle. Le voilà transformé en gorille, maintenant !... J'accepte, bien entendu...

— J'en suis ravi, assura Hutchinson, mais comment va cette épaule ? Elle vous fait encore souffrir.

— Elle est en bonne voie de guérison, paraît-il, dit la jeune femme, mais, dès que je m'agite un peu, elle me rappelle à l'ordre.

— J'espère que vous l'oublierez bientôt, dit Hutchinson en se dirigeant vers la porte de la chambre.

— J'espère que, bientôt, j'aurai tout oublié, répliqua Carole en insistant sur le mot « tout ».

Hutchinson eut un fin sourire et agita la main en signe d'adieu. Carole se laissa aller sur ses oreillers avec un soupir. Elle n'en avait pas fini avec le « grand Sioux » et elle le savait...

On frappa à la porte. La jeune femme sourit. Ce devait être Philip qui venait prendre son poste de « gorille ».

— Entrez, dit-elle.

La silhouette qui se dressa sur le seuil la fit sursauter. C'était celle de Michael, son amant infidèle.

— Tiens donc ! fit-elle d'un air narquois. Ton rédacteur en chef a donc accepté de te libérer pour quelques minutes ?

— Tu veux dire qu'il m'a expédié ici ventre à terre dès qu'il a appris la nouvelle, dit Michael en s'approchant du lit.

— La nouvelle ? Quelle nouvelle ? demanda Carole en fronçant les sourcils.

— Celle du cambriolage dont tu as été la victime, répondit le jeune homme, mais tu penses bien que nous autres, journalistes, nous ne sommes pas dupes de la version officielle. Il y a autre chose derrière ce cambriolage et je suis venu, en copain, te demander de quoi il s'agit.

— En copain ? répéta Carole, ironiquement. Nous sommes donc copains, toi et moi ?

Michael s'approcha un peu plus et lui fit un clin d'œil.

— Ça aussi, c'est la version officielle, murmura-t-il. Pas la peine de dire à tout le monde à quels jeux charmants nous jouons ensemble...

Il se pencha vers elle et lui souffla à l'oreille :

— Quand pourrons-nous recommencer, ma jolie ?

— Jamais ! répondit la jeune femme avec un grand sourire. Il y a des jeux charmants qu'on ne joue pas avec une dame patronnesse, mon cher Michael !

Le journaliste se redressa comme s'il avait été giflé et devint un peu pâle.

— Qu'est-ce que tu racontes ? bredouilla-t-il. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de dame...

— Patronnesse, compléta Carole, je ne sais pas, moi... Mais tu devrais demander à Suzy ! Adieu, Michael. Et ne passe pas trop de nuits au journal. Tu vas finir par t'épuiser...

— Et mes informations ? demanda le journaliste, complètement décontenancé.

— Je n'ai rien de plus à te dire que ce que dit la version officielle, assura la jeune femme.

Et, avec un geste énergique en direction de la porte, elle ajouta :

— Adieu, Michael.

*

* *

Quelques jours plus tard, l'épaule encore bandée mais, pour le reste, en grande forme, Carole quittait la clinique dans la voiture pilotée par Philip qui semblait plutôt soucieux.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il au bout d'un instant.

— Moi ? Ravie ! déclara la jeune femme... Ravie de quitter la clinique, ravie de rentrer chez moi, ravie de t'avoir comme... gorille ! ajouta-t-elle en riant.

— Oh ! Je t'en prie, n'en remets pas ! bougonna Philip. Je me sens déjà assez ridicule...

— Ridicule ! s'exclama Carole. Qu'est-ce qu'il y a de ridicule à être mon garde du corps ? Je te trouve même tout à fait indiqué pour garder un corps que tu connais bien... et qui t'aime beaucoup, murmura-t-elle en lui caressant la joue de la main.

— Mais tu ne te rends pas compte de la situation ! répliqua Philip avec une mauvaise humeur évidente. Je ne suis pas là seulement pour veiller sur toi, mais aussi pour... te tirer les vers du nez !

— À propos de ?

— De l'Asmodine, évidemment.

— Chut ! Sujet tabou ! dit la jeune femme d'un ton moqueur. Nous n'en parlerons jamais plus, mon chéri.

— Mais il faudra bien que nous en reparlions, Carole ! Le « grand Sioux » veut absolument savoir...

— Il ne saura rien, assura Carole, ni lui ni personne... et même pas toi, mon amour...

— Et tu t'imagines que tu vas pouvoir garder le silence sur un sujet pareil ? Mais même toi, dans quelque temps, tu auras envie de recommencer, de passer de nouveau ton maillot et d'aller rôder Dieu sait où pour exercer ton pouvoir...

Carole demeura un instant silencieuse.

— J'aurai peut-être cette envie, murmura-t-elle, mais je ne la satisferai pas... Il y a quelque chose de malsain, de pervers, je dirais même de diabolique, dans l'invisibilité. Et ce n'est sans doute pas par hasard que je l'ai baptisée du nom d'un diable...

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Philip.

— Qu'être invisible, c'est échapper à la communauté des hommes et disposer sur eux d'un pouvoir anormal, dangereux. J'ai ressenti la griserie que ce pouvoir apporte... et j'imagine aisément ce qu'en ferait un être dénué de scrupule... Suppose un instant qu'un candidat dictateur puisse se rendre invisible. Il régnerait sur un monde terrorisé par l'idée que son maître peut être là, à tout instant, sans qu'il le sache, et le surveille... Ce serait une dictature totale, omniprésente, la dictature d'un demi-dieu... ou d'un demi-démon... Ne parlons plus jamais de cela, Philip... D'ailleurs nous sommes arrivés... J'espère qu'il reste du champagne dans le réfrigérateur...

— J'en ai remis quelques bouteilles, dit Philip avec un sourire.

Ils montèrent silencieusement jusqu'au troisième étage. Philip ouvrit la porte de l'appartement et s'effaça pour laisser entrer Carole. La jeune femme se dirigea droit vers le salon, leva les yeux vers le lustre qui pendait au centre de la pièce et partit d'un éclat de rire qui lui fit monter les larmes aux yeux.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Philip, éberlué.

Puis il suivit la direction de son regard et sursauta : quelque chose de noir était accroché dans le lustre, quelque chose qui ressemblait à un vêtement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? bredouilla Philip.

— Mon maillot ! cria Carole entre deux hoquets de rire ; je l'avais jeté par-dessus le lustre juste avant que tu n'arrives, en comptant bien que personne n'irait le chercher là. D'autant moins qu'il était invisible à ce moment-là.

— Il ne l'est plus, dirait-on, murmura Philip, les yeux fixés sur le lustre.

Le rire de Carole redoubla.

— C'est ce qui pouvait lui arriver de mieux ! cria-t-elle. Philip, mon chéri, c'est merveilleux ! Ton « grand Sioux » va devoir me laisser tranquille au sujet de l'Asmodine ! Elle n'existe plus ! C'est une substance métastable !

— Une substance quoi ? demanda Philip en décrochant le maillot du lustre et en le triturant à pleines mains.

Carole se laissa tomber dans un fauteuil, riant toujours.

— Métastable, répéta-t-elle. Comment t'expliquer cela ? L'Asmodine n'était stable qu'en apparence. Elle était, si tu préfères, dans un état vitreux qui ne demandait qu'à passer à l'état « normal », c'est-à-dire cristallisé... Et c'est ce qu'elle a fait en redevenant visible... J'avais pensé à cette possibilité pendant mes manipulations. Et puis, dans l'excitation de la découverte, cela m'est sorti de l'esprit... Apporte le champagne, Philip ! Nous avons vraiment quelque chose à fêter !

Quelques instants plus tard, elle levait sa coupe en direction de Philip.

— À l'invisibilité qui n'existe pas et n'existera jamais ! dit-elle d'une voix gaie.

Philip eut un sourire hésitant et but une gorgée de champagne.

— Mais, au fond, dit-il sans regarder Carole, est-ce que tu ne pourrais pas, à partir de l'Asmodine, fabriquer un autre produit dont la stabilité...

— Il n'en est pas question ! interrompit la jeune femme d'une voix ferme. C'est une page tournée, Philip, un chapitre clos... et je suis trop heureuse qu'il se termine ainsi... Parce que, je peux bien te l'avouer maintenant, j'ai eu très peur...

— Moi aussi, reconnut Philip en s'approchant d'elle, et je dois admettre que je te préfère nettement visible qu'invisible...

Carole lui sourit avec ironie.

— Vraiment ? Tu as des madrigaux irrésistibles, mon chéri.

— Et ce maillot, qu'est-ce qu'on va en faire ? demanda Philip en désignant le vêtement qu'il avait jeté sur le bras d'un fauteuil.

— Je le garde comme souvenir, décida Carole.

— Je suis sûr qu'il te va très bien, murmura Philip. Tu pourrais peut-être le passer, rien que pour moi, certains soirs...

— Qui sait ? répondit Carole.

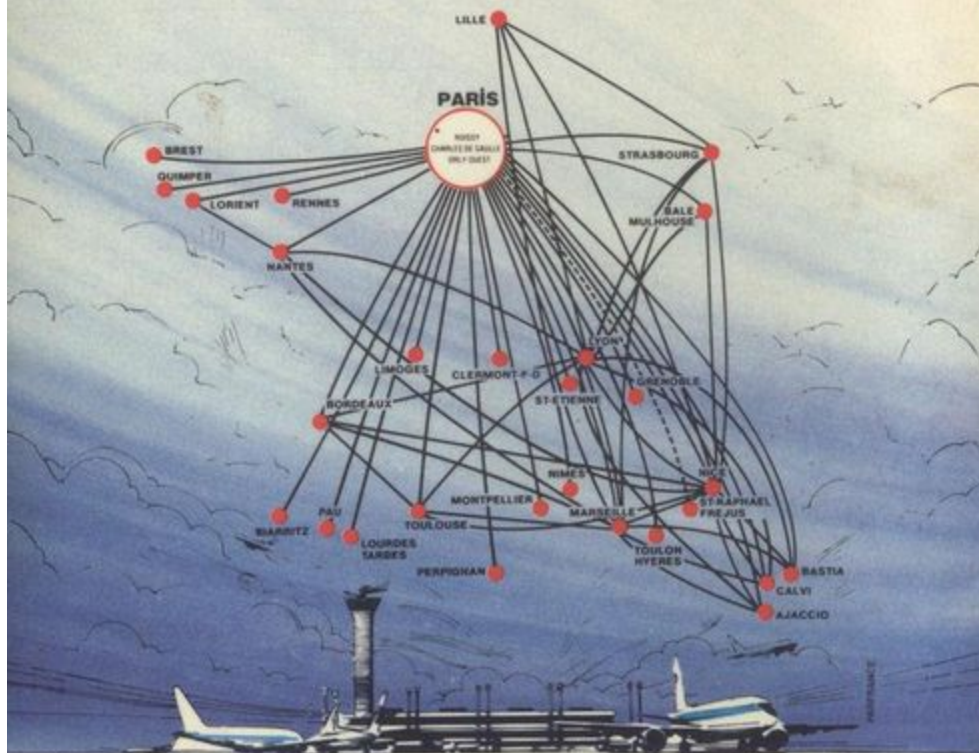
FIN

OceanofPDF.com



[OceanofPDF.com](http://www.OceanofPDF.com)

**AIR INTER: 30 ESCALES EN FRANCE,
UNE HEURE DE VOL EN MOYENNE,
UN DECOLLAGE TOUTES LES QUATRE MINUTES**



RENSEIGNEMENTS, RESERVATION :
AGENCES AIR INTER EN VILLE OU A L'AEROPORT ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES

AIR INTER
L'AVION MOINS CHER

Doc. VLOO - YOUNG ARTISTS (Philip Hood)

ISBN 2-265-01806-6